IMPACT

45

ROBOCOP
la trilogie

Belgique : 146 FB - Espagne : 550 Pts
Suisse : 6,50 F - Canada : $ 5,75
RCI : 1520 CFA

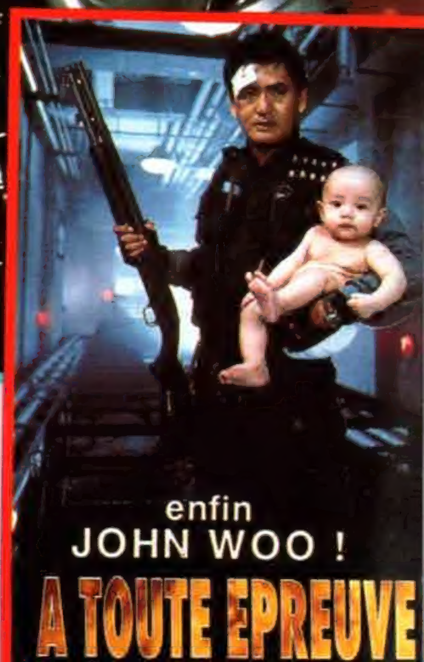
CLIFFHANGER
Stallone au sommet

THE LAST ACTION HERO
Les douze travaux d'Arnold

DRAGON : L'HISTOIRE DE BRUCE LEE
La légende continue

M 3226 - 45 - 20,00 F -RD





enfin
JOHN WOO !
A TOUTE EPREUVE

SOMMAIRE

4 EXPRESSO

Toutes fraîches, elles sont toutes fraîches nos news. On y trouve des sportifs ambitieux (Gary Daniels, Mark Dascascos) rêvant de détrôner Vam Damme, un ancien James Bond très actif, une Sharon Stone récidiviste dans le thriller cochon, un John Lithgow pas fatigué d'enchaîner film sur film, un Tom Cruise toujours avocat après **Des Hommes d'Honneur**, de nombreux westerns... Des belles promesses, mais seront-elles tenues ?

10 ROBOCOP, LA TRILOGIE

RoboCop 3, c'est pas bon du tout. Mais les autres, surtout l'original, c'est du gâteau. Bon prétexte que la sortie du tome 3 des aventures de l'homme de fer porteur d'un badge pour examiner intimement la série, d'abord à travers une interview avec ses pères (les bons Edward Neumeier & Michael Miner), puis à travers un abécédaire passant en revue toutes les composantes du mythe.

18 A TOUTE EPREUVE

Enfin, mille fois enfin, John Woo sort de l'ombre avec cet incroyable polar, survitaminé, anthologique, violent et lyrique. Humble, le cinéaste de Hong Kong explique ses motivations, ses galères, ses misères dans un milieu où les étiquettes collent solidement des années durant. Bref, John Woo explique son combat pour un cinéma authentique, sincère et spectaculaire.

24 DRAGON, L'HISTOIRE DE BRUCE LEE

Un film qui soigne la légende mais qui oublie l'homme derrière le mythe. Un parti-pris comme un autre, mais contestable. Rob Cohen, réalisateur de ce **Dragon** ambitieux, s'accommode fort bien du versant légendaire. John Ford est son alibi.

28 CANNES, LA TOUTE PREMIERE FOIS

Des nouveaux sur la Croisette. Entre la Semaine de la Critique et Un Certain Regard, réalisateurs de fantaisies délirantes ou de pamphlets sociaux affichent des talents originaux, des idées en rupture avec la morosité de l'époque. En bref, de **Menace II Society** à **L'Écureuil Rouge**, des Etats-Unis à l'Espagne, ces nouveaux ont l'haleine fraîche.

32 THE LAST ACTION HERO

Entre l'idée et le résultat à l'écran, il existe des étapes proportionnelles aux ambitions du projet. Ce dernier Schwarzenegger n'étant pas la dernière série Z fauchée en date, ces passages à niveau ne manquent pas, chaque scénariste nivellant les trouvailles des autres. Un vrai parcours du combattant.

36 CLIFFHANGER

Stallone suspendu entre ciel et terre. Et c'est le "pas frileux" Renny Harlin qui le soumet à cette gymnastique périlleuse. Le réalisateur de **58 Minutes pour Vivre** commente cette super-production techniquement incroyable sur laquelle Mister Rambo mise gros.

42 ACTUA

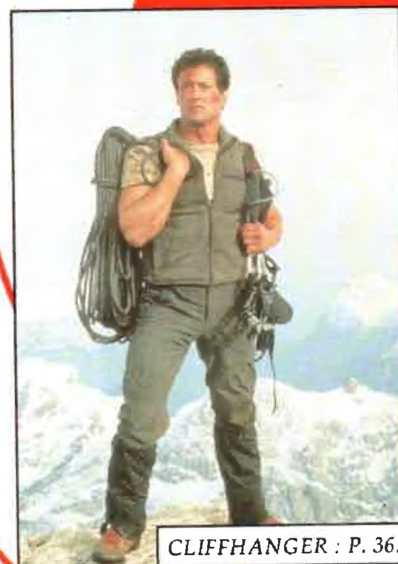
Les sorties d'été abondent, parfois regrettables (**Deux Doigts de Meurtres, La Revanche de Jessie Lee**, l'inutile remake **Nom de Code : Nina**, le ringard **Ninja Kids**), parfois intéressantes (l'autre remake américain **La Disparue**) et même excellentes (le polar tordu **Red Rock West**). S'expriment Mario Van Peebles, chantre du western black, George Sluizer, réalisateur de la version américaine de son propre **L'Homme qui Voulait Savoir** et John McNaughton, à mille lieues de **Henry : Portrait of a Serial-Killer** avec l'attachant **Mad Dog and Glory**.

46 VIDEO

Plus de vingt titres pour les longues et chaudes soirées d'été. Encore plein d'arts martiaux (**Combat pour l'Honneur, Talons of the Eagle, Forced to Fight, Raven**...) parmi lesquels le très inhabituel **Jusqu'à la Mort** ; l'affaire Dreyfus vue par Ken Russell, du syndicalisme marron (**Jeux d'Influence**), une femme-flic kamikaze mais très attachante (**Vengeance au Coeur**), du Vietnam (**Firehawk**), et un triplé gagnant de Michael Ironside (**Objectif Meurtre, Chaindance, GunGrazy**)...



ROBOCOP, LA TRILOGIE : P. 10.



CLIFFHANGER : P. 36.

IMPACT 45, une publication **Jean-Pierre PUTTERS/ MAD MOVIES** **4 rue Mansart, 75009 Paris**

directeur de la publication Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Marc Toullec **secrétaire de rédaction** Vincent Guignebert **comité de rédaction** Didier Allouch - Marcel Burel - Guy Giraud - Vincent Guignebert - Jean-Pierre Putters - Marc Toullec **collaborateurs** Joe Dorn - Bill George - Cyrille Giraud - Damien Granger - Michel Ménoré - Jack Tewksbury **correspondants** Emmanuel *Los Angeles* Itier

maquette Vincent Guignebert

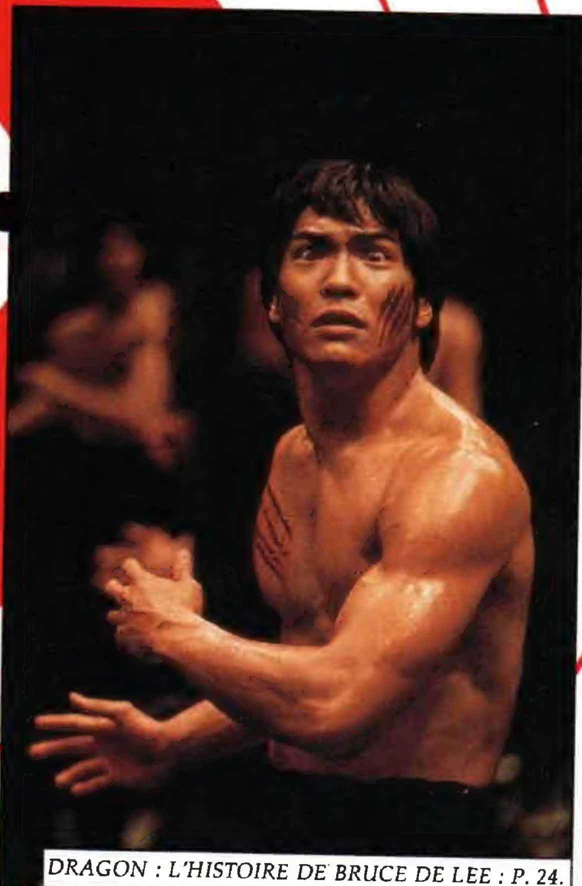
composition The Three RoboBoys **photogravure** MIP **impression** Jean Didier **distribution** NMPP **dépôt légal** Juin 1993 **commission paritaire** n°67856 **n°ISSN** 0765-7099 **n°45** tiré à 70 000 exemplaires

remerciements Michèle Abitbol-Lasry - Michel Burstein - Isabelle Buron - Victoria Cantrell - Marianne Capian - Terence Chang - Clarisse Coufourier - DDA - Myrtho Joannon - Christophe Jouvet - Anne Lara - Pascal Launay - Philippe Laurenceau - Laurence Laurelut - Thierry Lenouvel - Elizabeth Meunier - Sandrine Meunissier - Gilles Polinien - Joëlle Rameau - Pascale Renou - Serge Samson

ÉDITO



A TOUTE EPREUVE : P. 18.



DRAGON : L'HISTOIRE DE BRUCE DE LEE : P. 24.

Bizarre ce dernier Festival de Cannes. Un peu morose, tristounet aux terrasses des cafés. Signe des temps, conséquence de la lénifiante Récession dont on nous rabat les oreilles. Même les fêtes ne donnaient pas dans le délire habituel, dans le grain de folie. Parce que le gros mousseux remplaçait le champagne, parce que les cacahuètes supplantaient les petits fours au buffet ? Le spécialiste, l'écumeur de soirées aura mathématiquement relevé les manques, les bulles en moins, les œufs prélevés dans le magma du caviar. Mais le "hic" était ailleurs. D'abord au Marché du Film, aussi déprimant qu'une foire à la brocante à Plougazoil. Pas de nouveaux titres ou peu, des fonds de catalogues à brader, des séries Z calamiteuses dont même les vidéo-clubs les moins regardants se méfient désormais comme de la petite vérole. Quant aux grosses productions, entendez par là au-dessus de cinq millions de dollars, elles arracheraient une épaisseur de peau à l'épiderme déjà translucide des fesses de l'acheteur potentiel. Et comme la rentabilité du produit est problématique, les ventes télé âpres à signer (*Canal +* est booké un an à l'avance), l'investisseur en puissance, génie du calcul mental, s'abstient en attendant des jours meilleurs.

Sur l'étalage des Officiels, des nœuds pap et des robes de soirée, on ne bondissait pas d'allégresse. Pas de pronostics possibles sur le palmarès. Dès le premier jour du festival, tout un chacun avait donné le tiercé, le quarté dans l'ordre. La grosse surprise serait venue d'un prix accordé à **Body Snatchers**, mais le film d'Abel Ferrara n'a pas suscité, loin s'en faut, de réel enthousiasme. Durant la conférence de presse, un journaliste anglais manquant cruellement de fair-play qualifie le film de "piece of trash", traduisez par "grosse merde". Et le respect, bougre de connard, tu connais ? Les potins ne disent pas si le même pisse-copie est allé traiter Joel Schumacher et son **Chute Libre** de fasciste en public. Là, au moins, son attitude aurait abouti à un débat sur le message ambigu dont Michael Douglas se fait le porte-parole. Mais l'insulte dans la bouche de ce monsieur est pure gratuité... A Cannes, il y avait aussi Van Damme qui nous a bien fait rire devant les caméras de *Canal +*. *"Alors Jean-Claude, Cannes c'est exhaltant, c'est excitant ?"* questionne le journaliste, ce à que l'interwievé répond *"Non, c'est super ! It's great to be a movie star !"*. Quel humour, mazette. Arnold, véritable VRP multi-cartes, toujours devant les caméras de *Canal +* omniprésent, en a profité pour faire une vilaine réclame pour Planet Hollywood, sa chaîne de restaurants. Et un spot publicitaire d'économisé. Il n'y a pas de petits profits, même pour les multi-milliardaires. Cannes, c'était donc ça aussi, ces petites bavures. Mais ce sont aussi des rumeurs qui circulent, persistantes, secrets partagés par toute la Croisette. Le Festival d'Avoriaz change de main et de profil. Exit l'organisateur actuel, bonjour *Unifrance Film* et Daniel Toscan du Plantier. Une blague ? Ben non ! Avoriaz 94 sera donc "Images du futur européen". De notre côté, nous proposons une rétrospective de l'œuvre intégrale de Jean-Marie Straub, de Derek Jarman, et une marque de valium pour sponsort.

A part ça, **A Toute Epreuve** est sur les écrans. C'est du cinéma, du vrai, du John Woo. Qu'est-ce vous faites encore là ? Vous devriez déjà être dans la salle !

Marc TOULLEC



■ Gary Daniels dans UNION JACK ■

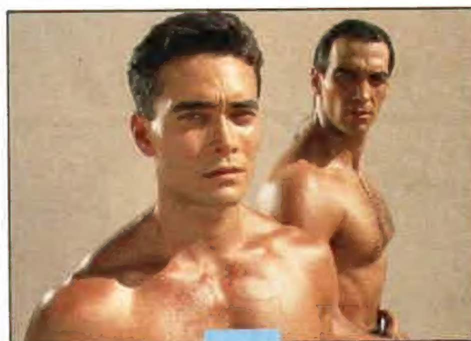
En Route pour la Gloire

O Jusqu'ici, Gary Daniels, kickboxer british, ne s'était guère distingué du lot des cogneurs. Quelques séries ultra Z (dont le redoutable **Capital Punishment**), une B où il fait le grand écart comme Van Damme (**Firepower** de Richard Pepin), un rôle de méchant très nerveux dans le dernier Jackie Chan (**City Hunter**) et un **Mad Max** retardataire (**Knights** d'Albert Pyun) et voilà Gary Daniels fin prêt pour garnir la tête d'affiche de deux productions situées sur le haut du panier du genre. D'abord, il y aura **Union Jack**, une sorte de James Bond spécialiste des arts martiaux. Ancien sergent dans l'armée, il met ses qualités physiques au service d'une riche (et belle) héritière américaine menacée par des tueurs ; la dame vaut en effet dans les 100 millions de dollars. Y aurait-il du **BodyGuard** dans l'air ? Très certainement. Là-dessus, le sieur Daniels, un mec charmant et plein d'humour au demeurant, se jettera à fond dans l'aventure, plus ambitieuse, de **Fist of the North Star** inspiré de la bande dessinée japonaise "Ken le Survivant" réputée pour être la plus gay de l'histoire du manga. Gary Daniels y sera évidemment le justicier de service confronté à des molosses bardés de cuir dans un monde post-apocalyptique. Pour la mise en images, notre homme désire un réalisateur de Hong Kong, Ronny Yu (**L'Héritier de la Violence** avec Brandon Lee). John Woo a ouvert la brèche et les réalisateurs chinois s'y engouffrent. Tant mieux.

Expresso

■ par Jack TEWKSBURY & Emmanuel ITIER ■

Viva la Capoeira !



■ Mark Dascascos dans ONLY THE STRONG ■

● Le kickboxing, on commence à connaître. Mais la Capoeira, ça vous dit quelque chose ? Cet art martial brésilien très remuant, qui ressemble à une danse exotique, possède la particularité de ne pas trop bousculer les adversaires. Louis Stevens, soldat des Forces Spéciales stationné en Amérique du Sud, pratique la discipline. De retour à Miami, il rend visite à un professeur pour constater à quel point les dealers font la loi dans son bahut. Justicier dans l'âme, Stevens lève une équipe d'étudiants bien décidés, d'enseignants, et leur apprend les rudiments de la Capoeira... Cette histoire, c'est celle de **Only the Strong** du spécialiste Sheldon Lettich (**Double Impact, Full Contact**). Pas de Van Damme à l'horizon cependant, mais un certain Mark Dascascos, artiste martial, fils d'une Ceinture Noire et d'une championne de karaté. Lui-même couvert de titres de gloire commence par jouer les utilités dans **Ninja Academy** et **Angel Town**, puis les méchants (**American Samouraï** où il ressemble à un pékinois). Physiquement transformé (quelques coups de bistouri judicieux), Dascascos prend aujourd'hui son envol avec **Only the Strong**. Demain, il rentrera dans l'écurie *Imperial* (autrefois Van Damme, actuellement Olivier Gruner) à l'occasion de **Law on the Land**.



▲ Dennis Hopper dans BOILING POINT ▲

Flic Story

O Encore un rôle de bandit un peu cinglé pour Dennis Hopper. Les cheveux carotte, le comédien le plus génialement frappé de la planète incarne dans **Boiling Point** (anciennement **Money Men**) Red Diamond un malfrat sortant de prison après avoir purgé une petite peine. Au-delà de la grille, les ennuis l'attendent car il doit rembourser à un membre influent de la pègre une somme coquette qu'il ne possède pas. Pour se refaire, en compagnie de son homme de main favori Ronnie (Viggo Mortensen), il soulage bookmakers et dealers de leur oseille. Rien de bien méchant, jusqu'au moment où il commet l'erreur d'éliminer un truand, lequel se révèle en fait être un flic "underground". Son comparse et ami Jimmy Mercer (Wesley Snipes), un as de la brigade financière, accuse mal le choc. Comme tout bon flic un peu têtu qui se respecte, il décide de se venger de l'affreux, lequel affreux connaît, comme lui, des problèmes de ménage... Co-produit par *Canal +*, ce **Boiling Point** porte la signature d'un bon, James B. Harris (**Cop** avec James Woods) apparemment dans ses mauvais jours. Mais il y a Dennis Hopper et aussi le minois froissé de la douce Lolita Davidovich, ainsi qu'une flopée de seconds rôles (Seymour Cassell, Tony Lo Bianco, Valerie Perrine, Dan Hedaya). Parenthèses : après le thriller **Chasers** interprété par Tom Berenger, le père Hopper, metteur en scène, enchaînera sur deux projets, **Easy Riders II** et **Born in USSR**. De la folie furieuse.

EXPRESSIMO

● Une excellente nouvelle. Abel Ferrara vient de signer avec la firme *New Line* un contrat le liant à l'écriture et la réalisation d'un remake de **Yojimbo**, le classique d'Akira Kurosawa sorti en 1961. Ce fleuron du film de samouraï, d'après la pièce "Arlequin, valet de deux maîtres", inspira largement Sergio Leone à l'occasion de **Pour une Poignée de Dollars**. Le réalisateur de **Body Snatchers** reprend donc le principe tout simple, mais toujours jubilatoire, du mercenaire cynique à la solde de deux gangs qui finiront par s'entretuer.

O Suite au refus de Andreï Konchalowsky, **The Northmen** tombe entre les grosses paluches de John Milius, interdit de mise en scène depuis le plantage de **Flight of the Intruder** en 1990. Pour environ 60 millions de dollars, le cinéaste le plus militariste d'Hollywood dirigera cette fresque épique consacrée aux vikings. Pas de comédiens officiellement annoncés pour l'instant, excepté le souhait de John Milius de voir Arnold Schwarzenegger incarner un personnage secondaire. En souvenir de ce bon vieux **Conan le Barbare** ?

● Après **Les Croisades**, Paul Verhoeven piquera de nouveau du nez dans les manuels d'histoire pour **Mistress of the Seas**, une production Jon Peters qui relate les aventures d'une femme-pirate en activité sur tous les océans au 18ème siècle. On murmure tout bas que Sharon Stone pourrait bien y croiser le fer sur fond de grand voile. Le retour de **La Flibustière des Antilles** ?

● Déprimé par le bide de son **Christophe Colomb**, Ridley Scott se repose en produisant la comédie **Pets** mise en scène par Franco Amurri. Interprété par Harvey Keitel et Mimi Rogers, **Pets** présente un petit truand ingénieux (Keitel), propriétaire d'un singe pickpocket désormais en cavale. Après **La Leçon de Piano** et **Snake Eyes**, Harvey Keitel varie encore son registre. Un vrai caméléon.

● 007 revient. La *Metro Goldwyn Mayer* et l'incontournable Albert Broccoli annoncent "The 17th Adventure of James Bond". Timothy Dalton retrouve le smoking et les girls de service. On parle déjà de Anthony Hopkins dans le rôle du vilain. L'histoire, top-secrète pour l'instant, porte la signature de Michael France, co-scénariste de **Cliffhanger**. Quant au metteur en scène, Alan Ladd Jr., big boss de *MGM*, envisage une pointure, ce qui exclut d'emblée John Glen (tous les 007 depuis **Rien que Pour vos Yeux**), récemment compromis dans de fâcheuses entreprises (**Aigle de Fer 3** & "l'autre" **Christophe Colomb**).

● **Die Hard 3**, la deuxième séquelle de **Piège de Cristal** après **58 Minutes pour Vivre**, se profile à l'horizon 1994. Pour un cachet record de 20 millions de dollars, Bruce Willis reprend le rôle du flic John McClane. Cette fois, il sera transporté dans un paquebot suite à l'enlèvement de sa petite fille par les hommes de main d'un industriel puissant, lesquels se sont tout simplement trompés d'enfant. Il est plus que question que John McTiernan (**Piège de Cristal**) assure la mise en scène de ce projet compromis un temps par la sortie de **Piège en Haute Mer**.

● L'horizon cinématographique de Sylvester Stallone semble bien placé sous le signe d'un retour définitif à l'action, à l'aventure. Après **Demolition Man**, un thriller de science-fiction où il incarne un flic hibernatus dans une société future trop ripolinée pour lui, Sly sortira les grosses pétoires pour incarner **Judge Dredd**, super justicier de bande dessinée auprès duquel Cobra passe pour un aimable plaisantin. Là-dessus, notre baraqué adoré misera gros sur **Rambo 4**. Pas question d'y renouveler les exploits surhumains des trois précédents ; John Rambo y réintégrera sa ville natale pour être confontré à une difficile Acclimatation post-militaire.

● Tandis que **Les Croisades** de Paul Verhoeven se met en place pour un tournage au Maroc, Arnold Schwarzenegger s'attèle aujourd'hui à la comédie d'action **True Lies**, une réalisation James Cameron ! **True Lies**, c'est en fait le remake de **La Totale** de Claude Zidi ! On y verra Big Arnold en génie de l'électronique travaillant pour un groupe terroriste anti-nucléaire et connaissant de sérieux ennuis familiaux. Dur de croire que James Cameron s'adonne à la rigolade, mais le sujet traité devrait lui permettre deux ou trois tours de force techniques dont il garde le secret. Budget de **True Lies** : 40 millions de dollars. Une bagatelle !

● Les **Ninja Kids** ayant rapporté gros, la productrice Raffaella DeLaurentiis nous menace d'un **Ninja Mom**, dont la vedette serait une brave ménagère américaine se grimant en justicière pour dérouiller les méchants. Edifiant. A ce rythme de déliquescence, le mythe de l'invincible guerrier de l'ombre donnera lieu à un Pépé Ninja. On parie ?

Retour en Force

Tout Hollywood planche actuellement sur des projets de western. Frénétique ce retour à un genre remis en selle par **Danse avec les Loups**, **Impitoyable** et **Le Dernier des Mohicans**. *New Line* prépare **Guns and Roses**, un western féministe de Tim Hunter. *Columbia* produit **Outlaw** de l'australien John Duigan qui conte les déboires de cinq femmes hors-la-loi. Voisin de palier, **Bad Girls** de Tamra Davis (**GunCrazy**) réunit Andie Mc Dowell, Madeleine Stowe, Drew Barrymore et Mary Stuart Masterson, lesquelles beautés interprètent des prostituées pourchassant les machos qui ont piqué leurs économies.
Plus mec, **Indian Warrior**, une production *Disney* signée Xavier Koller, montre un indien (Johnny Depp) déporté de sa terre natale pour l'Angleterre et revenant au pays. Une belle palette de comédiens derrière les colts de **Tombstone** de Kevin Jarre. Ce sont Kurt Russell, Val Kilmer, Sam Elliott, Bill Paxton, Michael Biehn, Michael Rooker et Jason Priestley. Charlton Heston et Robert Mitchum feront également une apparition dans cette reconstitution de l'affrontement mythique de OK Corral, entre le shérif Wyatt Earp, Doc Hollyday et le clan des frères Clanton. Parallèlement, Lawrence Kasdan (**Silverado**) met en images la même histoire sobrement titrée **Wyatt Earp**, personnage incarné par Kevin Costner tandis que Dennis Quaid coiffe le stetson de Doc Hollyday.
Méchamment culotté, le producteur Sandy Howard annonce un remake de l'excellent **Un Homme Nommé Cheval** de Elliott Silverstein dans lequel Richard Harris personnifiait un aristocrate anglais formé aux rites indiens. "*En fait, **Un Homme Nommé Cheval** n'est pas aussi bon qu'on le dit. Mais le film bénéficiait d'une superbe histoire et c'est bien ça le plus important. Nous nous devons d'être en accord avec notre époque et **Danse avec les Loups** constitue une sacrée réussite*" justifie Howard. Bêtement confiant, il confie la réalisation de son remake à l'australien Brian Trenchard-Smith.
Mickey Rourke se met lui aussi au western sous la direction du néo-zélandais Geoff Murphy (**Utu**, **Young Guns 2**) dans **The Last** écrit par Eric Red (**Hitcher**). Rourke, faute d'une grosse bécane, enfourche le canasson d'un chef de bande trahi par ses complices. Laissé pour mort, il les traque, les dégomme un à un. Belle vengeance. Dans un registre plus contemporain, mais néanmoins proche du western classique, le comédien enchaînera sur **F.T.W.** réalisé par le mauvais Michael Karbelnikoff (**Les Indomptables**). Cette romance "*à la **9 Semaines et Demie***" (dixit le producteur) se déroule durant un festival de rodéo dans le Montana. Mickey Rourke, qui devra limiter les cuites pour grimper les mustangs speedés, s'y offre les conseils techniques de celui qui fut six fois champion du monde de rodéo.
Dans la mouvance du **Dernier des Mohicans**, *August Entertainment* prépare activement **Daniel Boone, Son of the Shawnee Indians**. Le trappeur Daniel Boone, allié des indiens contre les sales envahisseurs anglais, pourrait être incarné par Jeff Bridges.
Dans la cour des producteurs de séries B ou C, on s'affole aussi afin de se placer dans l'écume des grands. Le réalisateur Jonathan Banhart Waessil, chez *Cinetrust*, boucle actuellement un **Billy The Kid** revu et corrigé. Ici, le fameux pistolero en culottes courtes ne meurt pas, comme l'histoire et les autres versions du mythe l'affirment, à 21 ans. Sauvé par un complice, il poursuit sa brillante carrière de desperados. Singulier, mais pourquoi pas après tout ? Très fauché et furieusement ringard, **Uninvited** de Michael Bohusz présente une bande de pionniers découvrant une mine d'or hantée dans une contrée du Far West. Avec le strabisme de ce bon vieux Jack Elam qui, jadis, joua les vilains hommes de main dans des classiques comme **Vera Cruz**, **Règlement de Comptes à OK Corral** et autre **Pat Garrett & Billy le Kid**.
Même les italiens se remettent au western. Le producteur-réalisateur Italo Zingarelli (plus connu sous le pseudonyme de E.B. Clutcher) vient d'inscrire un remake de **Trinita** sur son planning. Ni Terence Hill, ni Bud Spencer ne seront de la fête car ce projet devrait mettre en scène leurs fils. En cas de succès, le film pourrait donner lieu à une série TV. On ne sait encore si ce **Trinita** nouveau respectera la délicatesse, la finesse d'esprit de la flatulente saga des années 70, à savoir crasse, platées de faillots et gags hénaurmes ! ■

Toujours Chaude



■ *Alec Baldwin & Sharon Stone dans SLIVER* ■

Inspiré d'un roman d'Ira Levin, l'auteur de "Rosemary's Baby", **Sliver** ne devrait pas décevoir les fans de Sharon Stone, la mante religieuse de **Basic Instinct**. Cette vraie blonde incarne ici Carly Norris, une divorcée de fraîche date en quête de plaisirs inédits. Elle s'installe dans un loft luxueux en plein centre de Manhattan. Rédactrice en chef, elle fait connaissance avec ses voisins, Jack Landsford (Tom Berenger), un écrivain de romans policiers, et Zeke Hawkins (William Baldwin), mystérieux et riche locataire de cet immeuble où rôde aussi un tueur... L'héroïne ambiguë de **Basic Instinct**, le scénariste de **Basic Instinct** (Joe Eszterhas)... Logique donc que **Sliver** ressemble à du Paul Verhoeven. Phillip Noyce, le réalisateur, s'est tellement pris au jeu du thriller cochon que la censure américaine lui a demandé pas moins de 110 "modifications" pour que le film puisse être présenté au prude public américain. **Sliver** serait donc d'un érotisme brûlant à base de voyeurisme et de passion orageuse. Mais la passion ne semble pas vraiment avoir été l'apanage du couple Stone/Baldwin derrière les caméras, puisque les comédiens n'ont cessé de se tirer dans les pattes entre les prises. De son côté, Tom Berenger accuse le réalisateur d'avoir voulu manipuler les comédiens. Quant au budget, suite à des retards, il grimpe à 33 à 50 millions de dollars. Dernière minute concernant la blonde torride, elle jouera dans **The Quick and the Dead**, le nouveau film de Sam Raimi.

La Vie de Famille



■ *Kathleen Turner et Dennis Quaid dans UNDERCOVER BLUES* ■

Sortie piteuse du nanar **V.I. Warshawski** où elle jouait mal les détectives en jupons, Kathleen Turner récidive dans le genre "flingue charmeur". Sous la direction de Herbert Ross, celle qui fut la sulfureuse China Blue s'impose cette fois-ci en espionne à la solde du gouvernement, Jane Blue. Curiosité notable : elle opère en compagnie de son mari, Jeff (Dennis Quaid), membre éminent de la même et honorable profession. Aujourd'hui, le couple berce bébé à la Nouvelle-Orléans. Cuisine cajun, jazz... Les congés post-natals de Jane et Jeff iraient pour le mieux dans le meilleur des mondes si ne débarquaient dans le coin des sales types, trafiquants d'armes volés et leurs nauséeux clients, des terroristes. Convaincus par leur ancien boss de reprendre du service, Mata Hari et James Bond se remettent donc au turf. Entre deux biberons, les pétoires vont parler...
Comme le réalisateur de **Undercover Blues** se nomme Herbert Ross (**Tombe les Filles et Tais-Toi** avec Woody Allen), on se doute qu'il entretient aussi peu de passion pour le nourrisson que pour les salauds de vigueur. A peine **Undercover Blues** sera-t-il sorti sur les écrans américains que Kathleen Turner donnera à nouveau dans la vie de famille pas vraiment ordinaire avec **Serial Mom** du trop rare John Waters. Elle y dissimulera sous des dehors de ménagère modèle des activités de tueur en série. Y'a bon.

○ Préparez-vous au rush des 27, 28 et 29 juin, dates de la fête du cinéma dans toute la France. Grande innovation de ces trois jours : le billet-passeport. Acheté une seule fois et à plein tarif, il permettra aux spectateurs voraces de le rentabiliser un maximum puisque il suffira d'aligner 10 francs par séance supplémentaire. Le pied quoi ! Allez donc visionner **Dernière Limite**. Et **Body Snatchers** pendant que vous y êtes !

EXPRESSIMO

● Tué accidentellement, Brandon Lee sera néanmoins la vedette de **The Crow**. Malgré la disparition du fils du Petit Dragon, le producteur Ed Pressman a, dès le 26 mai, bouclé les deux semaines de tournage indispensables à l'exploitation du film, et ceci avec la bénédiction de Linda Lee Cadwell, sa mère. "*Notre famille soutient toute l'équipe de **The Crow** dans sa décision de poursuivre le tournage de ce film dont Brandon Lee était si fier d'être la vedette*" plaide-t-elle, appuyée par la fiancée du défunt, Eliza Hutton : "*Je sais que Brandon apprécierait de voir **The Crow** terminé*" déclare cette dernière.

● Les jeux vidéo envahissent le grand écran. Sorti de **Super Mario Bros**, **Double Dragon** est en gestation depuis plus d'un an. Et le producteur Ed Pressman, alléché par les 500 millions d'usagers du jeu *Street Fighter II*, se lance lui aussi dans la bataille. Des arts martiaux, il y en aura donc à outrance dans **Street Fighter II The Movie**, orchestré par le scénariste Steven DeSouza (aucun lien de parenté avec Linda), habitué des grosses machines et des réécritures (**48 Heures**, **Commando**, **Running Man**, **58 Minutes pour Vivre**, **Piège de Cristal**). A lui de manager Guile le marine, Honda le sumo, Zangief le catcheur russe, Vega le matador, Sagat le kickboxer thaï, Blanka le mystérieux combattant en provenance des jungles du Brésil et l'invulnérable Grand Maître Bison. Beau programme en perspective.

● Christophe Lambert allonge sa filmographie à une cadence infernale. Sous la tutelle du bon Mike Figgis (**Affaires Privées**), il s'adonne au thriller un tantinet torride avec **Do Not Disturb**, suspense à base de voyeurisme et de psychose. Espérons un résultat supérieur au ridicule **Face à Face** et à ses désopilantes parties d'échec. L'ex-Greystoke participe également à la production de **Wanted** du jeune Adam Dubov avec Drew Barrymore et Henry E.T. Thomas pour interprètes. Cette histoire de tueur dingue est décrite comme un "*Joueur de Flûte de Hamelin situé à Tucson, Texas*". Lambert y tiendra un rôle mineur. On ignore encore s'il participera à **Highlander III**, **The Magician**. Russell Mulcahy, quant à lui, s'est désisté du projet, abandonnant le poste de metteur en scène de cette séquelle patiemment attendue à un certain Andy Morahan.

Sous le Signe du Belge



Bien capricieux ces temps-ci, Jean-Claude Van Damme, alias le roteur de *Canal +*, semble confiant dans le succès de **Hard Target**. Venu sur la Croisette, le Belge a révélé l'identité de ses deux prochains films. Tandis qu'il regrette encore de devoir abandonner **D'Artagnan** passé dans les mains de Claude Lelouch, le Kickboxer mise gros dans **The Quest** qu'il devrait réaliser lui-même, faute de n'avoir pu intéresser Andrei Konchalowky au projet. Dans ce film, il incarne Christophe Deleau. Traqué par la police française, pas très tendre en cette année 1860, il embarque clandestinement dans un navire chinois, lequel finira par être sabordé par des pirates. Ceux-ci, impressionnés par le courage de Deleau, décident de l'adopter, puis de mettre à contribution ses aptitudes physiques pour rentrer au sein du Ghan-Gheng, compétition d'arts martiaux dont le vainqueur est récompensé du Tigre d'Or, une statuette à la valeur inestimable... Les époques changent, les intrigues à peine... Après **The Quest**, Van Damme enchaîne sur **Time Cop**, un projet trimballé par Sam Raimi depuis des lustres. Là, le Belge interprète un flic du futur s'en allant mener l'enquête dans le passé. Pas très originale cette idée : elle a déjà servi dans **Future Cop** et, plus récemment, dans la série télé ***Time Trax***.
Dans un avenir un peu plus lointain, Van Damme reprendra en main un projet initialement prévu pour Schwarzenegger et Stallone, **Girl's Club**. Pour les besoins du film, Van Damme, interprète d'un flic essayant de coincer un tueur, devra se déguiser en femme et, par conséquent, revêtir des toilettes très très cocasses. Déjà, nos zygomatiques ondulent. ■

Malgré un certain essoufflement de la demande sur le marché, quelques kickboxers de renom tiennent encore. Ainsi, Sasha Mitchell retrouve le chemin du ring dans **Kickboxer 4, The Agressor** de Albert Pyun, déjà réalisateur du second du nom. Fait notable dans cette séquelle : le retour de Tong Po, alias Michel Qissi, boxeur thaï chauve comme un œuf et très méchant. Point de départ de cette suite : une mère désespérée recquiert les services de David Sloane (Mitchell) afin de délivrer sa fille du joug d'un trafiquant de drogue, organisateur de combats de kickboxing il va sans dire.



John LITHGOW

Durant le festival de Cannes, John Lithgow portait deux casquettes. L'une estampillée **Cliffhanger**, l'autre **The Wrong Man**, où il interprète le mari poivrot de la peu farouche Rosanna Arquette. Abonné des personnages déjantés, des allumés, des vilains hargneux où il s'adonne sans vergogne au cabotinage (particulièrement dans **L'Esprit de Caïn** et **Ricochet**), c'est également un comédien au registre varié, alternant rôles intimistes (**Le Monde Selon Garp**, **Tendres Passions**) et grosses machines hollywoodiennes. Quelques questions s'imposaient.

Vous avez tourné *Cliffhanger* aux côtés de Sylvester Stallone. Quel souvenir gardez-vous de cette expérience ?

Ce tournage était vraiment excitant même si cela n'avait pas grand chose à voir avec le cinéma à proprement parler. Je ne travaillais qu'un jour sur trois. Le reste du temps, je faisais du tourisme ou du ski. De plus, mon personnage, un super-méchant typique, était facile à interpréter. Je crois que je m'en suis bien sorti. Techniquement, Renny Harlin, le réalisateur, n'avait qu'un seul but : donner l'impression aux spectateurs qu'ils sont assis au sommet d'une montagne pour assister à l'aventure. Personne ne nie que **Cliffhanger** est un pur film d'action. Je garde du tournage de **Cliffhanger** un souvenir d'autant plus plaisant que Sylvester Stallone est un type charmant. Nous avons apprécié notre collaboration même si nos scènes communes se résument presque uniquement à des coups de poings et à une gigantesque bagarre. Je suis resté quatre mois en Italie pour **Cliffhanger**, et sur un tournage, je déteste tout particulièrement attendre, poireauter. A patienter des journées durant, votre cerveau s'endort et, sur ordre, vous devez retrouver brusquement toutes vos facultés de comédien. A l'opposé, sur **The Wrong Man**, pas de temps morts. Je devais penser vite, intelligemment. C'est plus excitant.

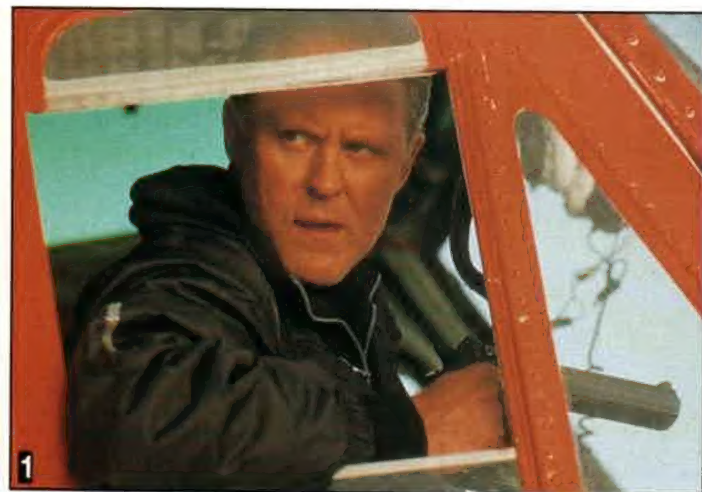
Vous semblez prendre votre pied à incarner les grands méchants, les personnages extrêmes. Vrai ?

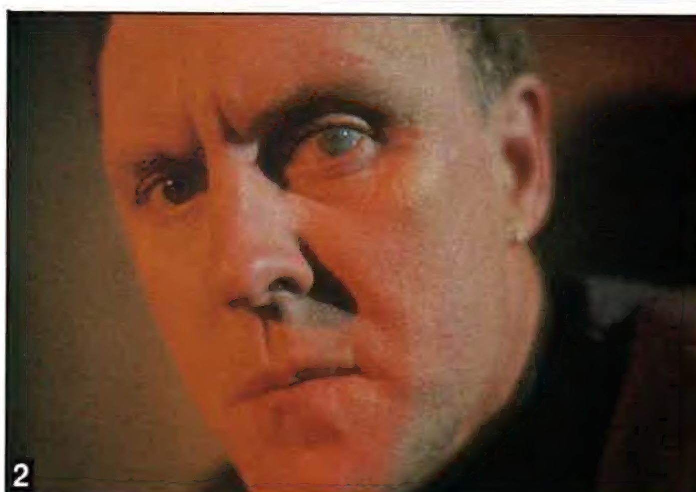
J'aime apporter une emphase toute théâtrale à mes personnages. Mais il faut savoir sans cesse moduler votre jeu. Certains rôles vous permettent d'exagérer, d'en faire un peu trop, d'autres vous demandent de mettre un bémol. Du fait de ma grande taille, je suis porté vers l'emphase, les comportements outrés. Mais je ne tiens à pas tomber systématiquement dans les mêmes tendances. J'apprécie avant tout de surprendre le public. Le fait que maintenant les gens me connaissent me fournit une arme supplémentaire ; je peux et je dois les surprendre. Surprendre est ce que j'aime le plus dans un film.

Vous surprenez d'ailleurs pas mal dans *The Wrong Man*. Une heure trente durant, vous criez, gesticulez, buvez, tombez...

Je sanglote aussi ! Plus un rôle est dur à incarner, meilleur c'est pour votre carrière de comédien. C'est le paradoxal état d'esprit du métier, du moins de ceux qui essaient de bien le faire. Vous jouez des scènes d'une violence inouïe, vous suez, vous vous écroulez et, lorsque vous rentrez chez vous après le tournage, vous vous dîtes : "Tiens, c'était génial aujourd'hui !". Mais il faut veiller à ne pas se montrer trop excessif. Là, c'est au metteur en scène de jouer les garde-fous. Je m'appuie pour beaucoup sur ses instructions pour rester dans les limites. Un personnage aussi excessif que celui que j'incarne dans **The Wrong Man** constitue un grand risque pour un film. L'abandonner en roue libre serait suicidaire pour le projet tout entier. Honnêtement, j'étais soucieux de voir si je n'en

Le grand méchant DOUX









*1 - Qualen, malfrat d'élite au verbe acerbe (**Cliffhanger**)*

*2 - Fou furieux revanchard et gay : John Lithgow en roue libre dans **Ricochet**.*

*3 - Un cas unique (et désopilant) de dédoublement de la personnalité (**L'Esprit de Caïn**).*

*4 - Un méchant de bande dessinée visant la conquête du monde (**Les Aventures de Buckaroo Banzaï**).*

*5 - Petit trafiquant et grand consommateur d'alcool. John Lithgow se donne à fond dans **The Wrong Man**.*



avais pas trop fait dans **The Wrong Man** et la vision du film m'a rassuré.

Y-a-t-il des films dans lesquels vous regrettez de figurer ?

Non, pas vraiment, mais j'ai joué dans des films moins bien écrits que d'autres. **Footloose**, par exemple, traitait à peine mon personnage. J'étais uniquement l'un des rouages d'une machine prétexte à aligner les séquences dansantes. J'y joue le père de la fille que drague le héros, un ecclésiastique voulant interdire cette forme de danse dans sa ville. Sur le papier, ce personnage n'avait aucune dimension et il a bien fallu que je lui en donne une. C'était une sorte de défi, mais cela ne représente en rien une réussite personnelle. Il aurait mieux valu que le scénariste fasse bien son boulot car il s'agit de l'étape la plus importante dans la genèse d'un film. Mais **Footloose** n'est pas le plus nul de mes films. **Santa Claus** est si mauvais qu'on ne sait guère à quel public il s'adresse, pas aux enfants en tout cas. De plus, je me trouve vraiment minable là-dedans.

Vous avez quand même en tête quelques souvenirs agréables, une période particulièrement faste ?

La période favorite de ma carrière de comédien appartient à la scène, mais peu de gens m'y ont vu. Cela remonte à loin maintenant. Au cinéma, j'ai connu une espèce d'âge d'or avec **Le Monde Selon Garp**, **La Quatrième Dimension** et **Tendres Passions**. Ces trois films se sont enchaînés coup sur coup. C'était agréable, enrichissant de passer d'un domaine à un autre fondamentalement différent. D'ailleurs, j'ai failli rater **Tendres Passions**. En fait, j'ai remplacé, à la dernière minute, un autre comédien. Par contrat, je devais tourner **Footloose** et le producteur s'est un temps opposé à ce que je parte au Nebraska pour les besoins de **Tendres Passions**. Heureusement, *Paramount*, qui finançait les deux films, est intervenu en arbitre. Finalement, on m'a royalement accordé cinq jours pour **Tendres Passions**.

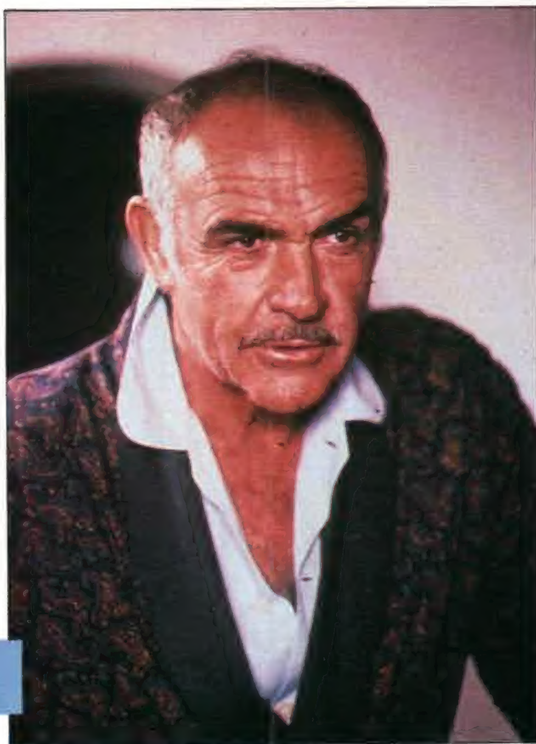
Vous êtes un habitué des thrillers de Brian De Palma. Il semble que votre première rencontre remonte à loin...

Brian De Palma est un vieil ami. Je le connais depuis mes 20 ans, à l'époque où j'appartenais encore à une troupe théâtrale universitaire. La première fois que je l'ai vu, il se trouvait dans le public, me regardant dans une comédie de Molière. Il n'arrêtait pas de rire. On s'est rencontré après la représentation, on est devenu ami. C'est Brian qui m'a permis de débuter au cinéma ; il m'a recommandé à un producteur. Nous travaillions ensemble depuis 1976, depuis **Obsession**. Si nous nous entendons bien au niveau amical, ses films me sont quelque peu étrangers ; ils ne correspondent pas du tout aux genres que j'aime. Mais si je collabore régulièrement avec lui, c'est aussi parce qu'il est un grand professionnel, un type qui sait s'entourer des meilleurs. Plus j'avance dans ma carrière cinématographique, plus j'exècre l'incompétence, l'inaptitude. Et Brian De Palma symbolise justement l'antithèse de tout ça. Si quelqu'un ne fait pas l'affaire sur son plateau, que ce soit un technicien ou un comédien, il le vire !

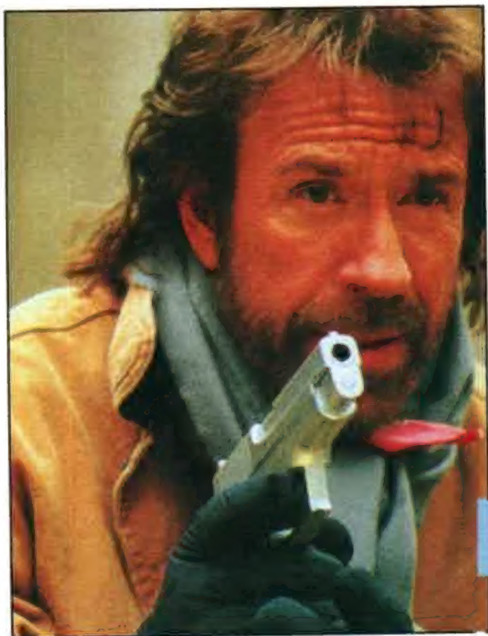
■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■

Le 007 en Folie

Malgré sa soixantaine, Sean Connery bosse comme trois irlandais. Et on ne cesse de prononcer son nom pour les rôles les plus prestigieux, les plus nobles. Roland Joffé, par exemple, prépare un remake de **Moby Dick** plus axé sur les relations humaines que sur la chasse à la baleine à proprement parler. Le réalisateur de **La Déchirure** hésite toujours entre Clint Eastwood et l'ex-007 pour endosser les vareuses du Capitaine Achab imaginé par Herman Melville. Dur de faire un choix entre ces deux burinés. Tom Cruise serait aussi de l'aventure. Les producteurs de *August Entertainment* suggèrent à Sean Connery la reprise d'une autre figure mythique, celle du Capitaine Némo dans un remake de **20.000 Lieues sous les Mers**. Le comédien n'aura qu'à reprendre le costume et les postiches de **A La Poursuite d'Octobre Rouge**.
Sur sa lancée, pour varier les plaisirs, Sean Connery pourrait personnifier un robot vieux de 200 ans au service d'un scientifique timbré dans **The Bicentennial Man**, inspiré d'un récit d'Isaac Asimov. Ce cyborg tombera amoureux d'une humaine (Sharon Stone en prévision) qui le délivrera de sa condition. Encore au programme du comédien britannique : **Tamerlaro**, co-production italo-russe. Entre Anthony Quinn et Peter Ustinov, Sean Connery participe à cette fresque épique contant, au 14ème siècle, les conquêtes d'un héros mongol. Dans un avenir plus proche, Sean Connery sera l'un des principaux protagonistes de **A Good Man in Africa**, de Bruce Beresford avec également John Lithgow, Diana Rigg, Louis Gossett Jr. et Joanne Whaley-Kilmer. Personnage surprenant pour James Bond dans cette comédie grinçante : Morgan Leafy, un diplomate coureur de jupons et dont l'une des aventures va le pousser dans une sombre histoire de corruption. Pour l'heure, Sean Connery se prépare tout simplement à … sortie américaine de **Risi… Sun**, où il excerce la fonct… de limier spécialisé dans … affaires nippones. Eclectique comme on dit. ■



■ *Sean Connery dans A GOOD MAN IN AFRICA* ■



■ *Chuck Norris dans WALKER* ■

Chuck : le Survivant

Bientôt à l'affiche avec **Côte à Côte/Sidekicks**, Chuck Norris est un homme heureux qui a survécu à la vague Van Damme. Sans céder au kickboxing à gogo, il enchaîne polar sur polar, de plus en souvent réalisé par son frère Aaron (**L'Arme Secrète, Hellbound**)... Aujourd'hui, le voilà vedette d'une série télé diffusée en prime time sur la chaîne *CBS*, ***Walker : Texas Ranger*** toujours sous la houlette de Aaron. Il manifeste d'autant plus sa satisfaction que le pilote a obtenu des critiques on ne peut plus élogieuses et la confirmation, par conséquent, que ce western moderne pourra bien devenir une série à part entière. Rassurant pour les boss de *Cannon*, producteur de ***Walker***. Déjà, après tournage du pilote, on avait murmuré que les dollars faisaient cruellement défaut pour alimenter les épisodes suivants. L'accueil enthousiaste a rempli les caisses. Et ce sont ensuite les oiseaux de mauvais augure qui s'y sont mis, considérant Chuck Norris comme denrée commercialement peu rentable. Ce à quoi Christopher Pearce, l'un des patrons de *Cannon*, a répondu : *"Chuck Norris risqué ? Il demeure l'une de nos stars les plus solides. C'est du consistant. Il était là hier et sera toujours là demain"*. En France, **Walker** sortira en vidéo (à partir de septembre) avant diffusion télé. ■

Tom & les Parrains

Générique quatre étoiles pour **The Firm** de Sidney Pollack : Gene Hackman, Holly Hunter, Ed Harris, Gary Busey, Jeanne Tripplehorn (la brune de **Basic Instinct**). Et, en tête, Tom Cruise dans les vestons de Mitch McDeere, jeune avocat fraîchement sorti d'une grande école. Bardé de diplômes, il refuse les propositions d'importantes compagnies pour se brancher sur une plus modeste société de Memphis, laquelle se montre exceptionnellement généreuse à son encontre. Son trésorier lui offre une Mercedes, lui aménage son appartement... Bref, Bendini, Lambert & Locke le soigne un maximum. Un peu trop même car, au terme d'une courte enquête, le novice découvre que ce bureau spécialisé dans la fiscalité blanchit, recycle l'argent de la Mafia. McDeere va tenter d'abattre cette façade d'honorabilité, mais la firme, y compris Avery Tolar son mentor, tient à garder le masque...
"Les méchants ne sont plus les extraterrestres, ce sont simplement des avocats, des bureaucrates" affirme Sidney Pollack, qui semble avoir retrouvé la vigueur pamphl…taire de ses meilleurs fil… (**Les Trois Jours du Cond…**, **Absence de Malice**) apr… un passage à vide du côté du mélo à grand spectacle (**Havana**).



■ *Tom Cruise dans THE FIRM* ■

TV

○ Un nouveau super-héros va débarquer cet automne sur les chaînes US. **Mantis** raconte l'histoire d'un biochimiste noir et infirme qui met au point un produit lui conférant des pouvoirs surhumains ! La série a été écrite par Sam Hamm et Sam Raimi, le tandem gagnant de **Darkman**. Sam Raimi devrait réaliser le pilote de la série. On attend donc avec impatience les débuts à la télévision du réalisateur des **Evil Dead**.

○ Spielberg lance à la rentrée une nouvelle série de dessins animés, ***Animaniacs***. Les héros ? Des animaux de laboratoire qui ont subi quelques transformations génétiques. On notera la présence de Pinky the Brain, une souris supra-intelligente dont le but est carrément de conquérir le monde. Dans les bureaux d'*Amblin*, rien ne va plus !

○ Le "politically correct" frappe aussi la télévision aux Etats-Unis. Dernier exemple en date, ***Marty***, le sitcom interprété par Henry Winkler, a été suspendu en plein milieu de saison par *NBC*. Motif : lors d'un épisode, on apprend que la fille du héros est lesbienne. Après rectification du tir (la fille abandonne la moquette pour le bambou), la série devrait reprendre. Triste...

○ Suite au succès de la mini-série consacrée aux Jackson Five, *ABC* prépare un feuilleton racontant la jeunesse de Madonna. Pour jouer Louise Ciccone adolescente, les producteurs envisagent de faire appel à la dodue autant que ravissante Drew Barrymore.

● Ron Silver (le maniaque de **Blue Steel**, l'avocat du **Mystère Von Bulow**) sera le héros d'une nouvelle série *Columbia* intitulée **The Good Policeman**.

○ 841 films ont été diffusés en France à la télévision, soit 100 de moins que l'année dernière. Meilleur score : **L'Ours** avec 16 millions de télespectateurs. C'était une info brute !

OUVREZ-LA !



■ *Jackie Chan dans* ***Police Story 3*** ■

ze end

Pour en finir une bonne fois avec **Twin Peaks**, sachez que cocaïne s'appelle aux Etats-Unis "white horse", ce qui veut dire, eh oui, cheval blanc. Et voilà. De même, être accro se traduit par l'expression "to have a monkey behind the face" (avoir un singe derrière le visage), d'où la vision de Laura. Tout ça est très simple mais il fallait y penser. Maintenant, à vous de me renseigner. Savez-vous si les trois épisodes de **A Better Tomorrow** sont prévus en France. Je n'ai vu que les deux premiers et il paraît que le troisième est encore meilleur. Salut à tous.

Pascal Bénoit

Ben ça y est, on peut verser une larme sur ce "mystère à Twin Peaks" qui vient d'être élucidé avec brio. Concernant ***A Better Tomorrow****, les deux premiers sortiront respectivement en août et septembre sous le titre* ***Le Syndicat du Crime****. Quand au troisième,* ***Love and Death in Saigon****, une perle rare signée Tsui Hark, rien n'est prévu pour l'instant. Mais si les films de John Woo rencontrent un relatif succès, on peut penser que la production de Hong Kong fera de régulières apparitions sur les écrans français. Tant mieux.*

sacrifié

Je cris au scandale et à l'injustice devant le mépris dont ont fait preuve spectateurs et distributeur à l'encontre du génial polar de Bill Duke, **Dernière Limite**. (...) Alors que d'incommensurables niaiseries de la veine des **Visiteurs** atteignent allègrement le million d'entrées sur Paris, ce qui en dit long sur le QI cinématographique du spectateur moyen, **Deep Cover** se fait littéralement cracher dessus. Heureusement - que le rôle titre est tenu par un noir, l'excellent Larry Fishburne, ce qui a sans doute motivé un auditoire de la même couleur, et je m'en réjouis car je me demande où ce film aurait trouvé son public sinon. Passionnant, poignant, ultra-réaliste, en un mot génial. La liste des qualificatifs est sans fin pour faire l'apologie d'un film qui aurait mérité à coup sûr de plus grands écrans. Face à mon désarroi, j'espérais que *Impact* ouvrirait ses pages à **Deep Cover**. Mais là, ô désespoir, je n'y trouve qu'une mince demi-page en fin de revue. Une déception de plus, même si l'objective critique de Marc Toullec m'a ravi. (...)

Gérald Duvert

Difficile pour nous de faire face à une sortie catastrophique, et ceci quelques jours avant la parution du numéro. Nous défendons certains films par une simple critique lorsqu'il n'est pas possible d'avoir d'interview ou (et) lorsque la qualité des photos laisse à désirer. Nous aimons ***Deep Cover*** *et nous aurions évidemment voulu vous en parler plus.*

marre !

Ne trouvant désespérément aucune réponse à ma question, je me décide enfin à vous interroger, souhaitant obtenir de votre part non pas la solution du problème mais seulement une réponse logique. Pourquoi devons-nous subir des **Piège en Haute Mer** alors qu'il existe des **City Hunter** ? Pourquoi devons-nous souffrir des **Double Impact** alors qu'il existe des **Twin Dragon**. Si l'on avoue sincèrement que les films de Bruce Lee (que j'admire et respecte) sont dépassés, que faire avec un Jean-Claude Van Damme qui nous offre des coups primaires au ralenti et des grands écarts à qui mieux mieux ? Loin de moi l'idée de critiquer, mais si les élèves en arts martiaux s'amusent bien au cinéma, nous aimerions nous aussi nous distraire avec un spectacle légèrement supérieur. Suffit le kung fu pur, place au véritable spectacle des films d'action modernes. Où sont tous ces films de Jackie Chan dont vous décrivez des scènes si fortes que vous les qualifiez vous-mêmes d'anthologiques ? Pourquoi devons-nous attendre un minimum de cinq ans pour espérer une sortie minable en vidéo ?

Olivier Meyer

La grande majorité des films de Jackie Chan est disponible en vidéo chez René Chateau *et* Delta *(prochain titre en octobre chez* Delta*,* ***Twins Dragon****). En salles, compte-tenu de la forte pénétration américaine liée à la demande du public, la distribution hong-kongaise est sporadique. Et même si Jackie Chan est le mieux loti avec de nombreuses sorties, la dernière remonte quand même à novembre 91 pour* ***Opération Condor****. Bonne nouvelle,* UGC *s'apprête à lancer bientôt sur les grands écrans* ***Police Story 3****. En s'armant de patience et en s'informant des nouveautés auprès des vidéo-clubs, on peut donc suivre film après film, ou presque, la carrière fabuleuse de l'homme-caoutchouc.*



RoboCop, gardien de Detroit contre l'immobilier galopant de Delta City (**RoboCop**).

ROBOCOP
la trilogie

interview
avec les créateurs

Edward NEUMEIER & Michael MINER

Ils ont créé RoboCop en 1986. C'est d'abord Edward Neumeier, initialement lecteur de scripts à *Columbia* et *Paramount* où il contribue à la mise en chantier de **SOS Fantômes** et **Karaté Kid**, des films gentils. Niais lorsqu'on les compare à RoboCop.
Collaborateur d'Alex Cox sur son premier film, **Edge City**, Michael Miner, quant à lui, vient du spot publicitaire. Réalisateur d'une série B pour le compte du producteur Charles Band (**Le Jeu du Tueur/Deadly Weapon**), il grimpe sur le marche-pied de la locomotive lancée à vive allure par son compère.
De leur rencontre, de la combinaison de leur personnalité, découle le mythe du flic d'acier, mi-homme, mi-androïde...



Murphy, alias RoboCop, à terre : une position réservée aux statues de marbre (**RoboCop 2**).

Par quel miracle *RoboCop* est-il sorti de votre imagination ?

Edward Neumeier : En 1983, je travaillais à la *Warner* qui produisait alors **Blade Runner**. Je n'avais pas encore écrit la moindre ligne du scénario de **RoboCop**, mais je songeais déjà à un film mêlant humour et action. Je savais que je pouvais aboutir à quelque chose d'assez choquant en plaisantant. J'avais aussi en tête le concept d'une machine intelligente ne parvenant pas à comprendre les êtres humains. Je situais justement ces bribes d'histoire dans un monde à la **Blade Runner**, qui correspondait d'ailleurs à ma vision du futur. J'ai tout simplement commencé à coucher les idées sur le papier. J'ai trouvé amusant d'abattre le héros, un flic tout ce qu'il y a d'humain, très rapidement et d'y substituer ce robot, mi-homme, mi-machine. Michael Miner, que j'ai rencontré à l'époque, s'est montré très enthousiaste sur le projet. Le soir, après nos boulots respectifs, nous bossions ensemble sur le script. A notre grande surprise, nous sommes parvenus à vendre très facilement une version brute de l'histoire. Quelques producteurs, des amis ou des connaissances, nous ont fait du pied, mais c'est Jon Davison qui a emporté le morceau. A Hollywood, il était la personne la plus apte à mener **RoboCop** à bon port.

Quelles ont été vos influences dans la création de ce personnage aujourd'hui mythique ?

Michael Miner : Je me suis posé la question : "A quoi ressemblera l'homme dans le futur ? Comment la machine et l'homme peuvent-ils fusionner ?". Le futur est un mystère fascinant pour tous. Un homme intégré à une machine et ayant perdu la mémoire, jusqu'au souvenir de sa propre identité, m'a paru le meilleur moyen de m'interroger pour savoir où le futur nous mènerait. Je pense que l'idée d'un homme-robot, d'un RoboCop, n'est pas aussi délirante que cela. Imaginez que vous demandiez à un commandant de bateau à vapeur du 19ème siècle si l'homme pourra un jour aller dans l'espace. Il vous répondra que c'est impossible. Nous aurons bientôt des gens avec des bras mécaniques. La prochaine étape dans cette fusion sera l'introduction de tissus humains dans des machines. Déjà, la science permet de placer des morceaux de métal, des appareils miniaturisés dans le corps. Alors pourquoi pas un RoboCop dans quelques décennies ?

E.N.: Je me souviens avoir été impressionné par des sculptures chromées d'animaux robotiques créées par des artistes japonais. Ce fut comme un déclic sur l'aspect du personnage. En revanche, je ne pense pas qu'on ait été influencé par les dessins animés ou les bandes dessinées japonaises. Enfant, j'ai vécu quelques années au Japon. Aussi, peut-être, aurais-je été inconsciemment influencé. Plus sûrement, **RoboCop** est né de tout ce que j'aimais : les romans de science-fiction de Robert Heinlein, l'Inspecteur Harry, Sam Peckinpah... A propos du look de **RoboCop**, nous n'avions au départ qu'une idée assez vague, quelque chose comme un chevalier confortablement installé dans son armure. Je savais que cela pouvait être ridicule, outrageusement factice. D'après quelques indications, Rob Bottin, dès les premières esquisses, a donné corps à notre personnage.

■■■

Majestueux, lignes impeccables, chrome luisant... Une machine plus humaine que certains humains (**RoboCop**).

■ ■ ■

M.M.: Le fait que l'action se déroule à Detroit, la capitale de l'automobile, nous a permis de libérer notre imagination, de générer un personnage en fait proche de l'homme par son look, sa démarche. Nous l'avons voulu fluide, coulant parfaitement à l'intérieur du métal. Le RoboCop n'a donc rien à voir avec les précédents robots ou androïdes présentés par le cinéma ; ils sont tous le fruit de stéréotypes issus de la science-fiction. Mais, justement, **RoboCop** n'est pas un film de science-fiction, c'est un film d'anticipation. Dans la science-fiction, tout est permis tandis que nous nous sommes efforcés de décrire ce qui pourrait marcher un jour plus ou moins lointain. George Lucas nous a ouvert cette porte lors de **La Guerre des Etoiles**. Tous les engins, appareils et gadgets qu'il montre sont fonctionnels, réalistes.

Pas mal de femmes considèrent que le RoboCop est un personnage très érotique, très sexy. Qu'en pensez-vous ?

M.M.: A l'heure où le Sida ravage les corps, on place bien des espoirs dans un corps résistant à tout, à toute épreuve. RoboCop symbolise ce désir. Il est imperméable à la maladie, aux conséquences du temps qui passe.

Votre vision du futur est à peine exagérée par rapport à notre réalité. Vous anticipez à peine...

E.N.: A l'époque de l'écriture de **RoboCop**, j'étais cadre à *Universal*. Complet-veston, boulot à 9 heures, hiérarchie... Je ne me voyais pas vraiment croupir là-dedans, mais j'étais néanmoins fasciné par la culture corporatiste. Ronald Reagan était alors président, le capitalisme était le mot d'ordre, Wall Street en folie et le machisme de règle dans tous les milieux professionnels. De plus, le système japonais paraissait être une solution à tous les problèmes de la société. On pensait aussi que le gouvernement allait lâcher la bride aux corporations, aux plus puissantes entreprises, leur permettre de privatiser des services publics. Cela ne s'est pas passé ainsi à cause de la Récession, mais s'il y a de nouveau de l'argent à investir, à gagner, cela peut encore survenir. **RoboCop** décrit une société qui se serait engagée dans cette voie. Le film met en garde contre la privatisation des services publics, comme la police, par des consortiums industriels uniquement soucieux de bénéfices.

M.M.: Le premier **RoboCop** est un film politique. Assister à ce qui se passe durant le conseil d'administration de la multi-nationale OCP a quelque chose de très satisfaisant pour les classes laborieuses. Notre parti-pris, la satire, nous a permis d'écrire un film subversif. Cela explique son succès. RoboCop est ainsi la créature d'une société qui trouve en lui le protecteur invincible de son capital. RoboCop s'aperçoit que ses employeurs le manipulent ; il se retourne contre eux. Le pamphlet "lutte des classes" est très clair dans **RoboCop** ; il a, de ce fait, titillé une corde sensible du public américain. **RoboCop** dit simplement : "Pourquoi devons-nous travailler pour ceux qui possèdent le plus d'argent, de pouvoir ? Pourquoi défendons-nous leur capital ?". Je n'affirme pas qu'il s'agit là d'une doctrine marxiste, mais c'est



Le plus robot n'est pas celui qu'on croit : Murphy contre Caïn dans **RoboCop 2**.

un message politique que nous avons réussi à faire admettre. De surcroît, **RoboCop** dénonce le comportement actuel des flics américains. La plupart du temps, surtout à Los Angeles, ceux-ci patrouillent uniquement dans les quartiers riches. Eux-mêmes sont souvent blancs, vivent dans de belles résidences. **RoboCop** remet les choses à leur place : les polices sont prioritairement au service du peuple, pas des intérêts capitalistes.

Quelles ont été les réactions des policiers américains à la vision du premier *RoboCop* ?

M.M.: La production a organisé une projection du film tout spécialement pour la police de Los Angeles. Les flics l'ont aimé. Ils ont apprécié le fait que nous nous sommes efforcés de décrire nos représentants de l'ordre comme des travailleurs, des héros ordinaires. Ce ne sont pas des Schwarzenegger, des Stallone. Ils se sont identifiés à Peter Weller qui n'a rien d'un surhomme et qui est d'autant plus crédible dans la cuirasse du RoboCop.



RoboCop 3 : l'armure subsiste dans une haute trahison du mythe.

Définissant RoboCop/ Murphy, Paul Verhoeven se réfère sans cesse à Jésus-Christ. Vous abondez dans cette direction vous aussi ?

E.N.: Lorsque j'ai rencontré Michael Miner, je lui ai suggéré de faire de RoboCop un nouveau Christ crucifié sur la croix de la technologie. Il a trouvé cette idée très amusante car lui-même venait d'écrire l'histoire d'un policier qui, après avoir coiffé un casque, devenait un surhomme. Dans cette histoire, le flic aussi devenait une sorte de Christ moderne. D'emblée, nous nous sommes rendus compte que nous cultivions les mêmes désirs de scénariste. Paul Verhoeven est arrivé là-dessus, alors qu'aucun réalisateur ne voulait de notre manuscrit et que lui-même avait refusé une première fois de s'en charger. Michael et moi-même ne lui avions pas parlé de ces analogies religieuses et il nous a annoncé que notre scénario était une espèce de rencontre entre Jésus Christ et Frankenstein ! Ces mythes sont très puissants, universels. On les retrouve un peu partout, y compris dans nos écrits.

M.M.: Je crois que Paul Verhoeven a quelque peu exagéré ; il pousse le bouchon un peu loin. Vous avez bien une résurrection dans le film, mais c'est tout. A y regarder de plus près, la parenté entre notre personnage et le Christ bat de l'aile. Jésus était un révolutionnaire, un philosophe non-violent. Si vous tenez vraiment à soulever des références bibliques, dites que RoboCop est un ange rédempteur, vengeur. Ce n'est en aucun cas un pacifiste.

Vos noms figurent sans plus au générique de *RoboCop 2 & 3*. Pourquoi donc ?

M.M.: Orion nous a virés de **RoboCop 2** parce que nous suivions les consignes de grève du syndicat des scénaristes qui nous aurait jeté en cas de collaboration. La production a donc engagé un scénariste non-syndiqué, Frank Miller qui vient de la bande dessinée, bien que nous avions une histoire toute prête. Et dire que c'est Edward qui le leur a présenté ! Frank Miller est un type adorable. Ses albums sont passionnants, mais bande dessinée et cinéma sont des disciplines très différentes. Je suis déçu par le traitement infligé à RoboCop dans cette séquelle. L'aspect à la fois noir et drôle a été totalement occulté, comme si ses auteurs jouaient avec des règles qu'ils ne comprenaient pas vraiment.

E.N.: **RoboCop 2** n'est pas trop mal. Toutefois, ses responsables ont fait quelques grossières erreurs. La plus évidente : avoir introduit un gamin dans l'histoire. Cela élimine toute tentative d'humour. Placer un gosse au milieu d'une fusillade bien nourrie, violente, n'est pas franchement comique. On se doit d'imposer un contrat de confiance avec son public, une clause qui dirait : "on va vous faire peur, vous faire rire et vous choquer, mais on ne va pas vous mettre mal à l'aise. On ne vous poussera pas là où vous ne voulez pas aller". Les gens de **RoboCop 2** ne pouvaient pas tuer un gamin comme ça, mais ils n'avaient qu'une idée en tête, aller plus loin que le premier **RoboCop**, en montrer toujours plus.

M.M.: Je trouve **RoboCop 3** pas mal réalisé du tout. Son scénario est, néanmoins, politiquement très ambigu. Donner des armes à des Sans Domicile Fixe est une notion dépassée, intellectuellement romantique. Transformer les punks en horde meurtrière est tout aussi rétro. On se croirait dans un vieux film d'Alex Cox ! Et puis **RoboCop 3** racole le jeune public en évacuant toute violence. Quel mauvais calcul. Les enfants ne sont pas allés voir le film de Paul Verhoeven pour la violence mais tout simplement pour le personnage. Il se trouve que la violence fait partie du personnage. RoboCop est un personnage pour adulte. Ce n'est ni Batman, ni SOS Fantômes. Le transformer en jouet équivaut à le dénaturer ; c'est une mauvaise idée.

Concernant *RoboCop 2*, vous évoquiez plus haut un scénario fin prêt...

M.M.: Dans notre scénario, le RoboCop est détruit par des braqueurs de banque au bout de cinq minutes. Un panneau annonce "Dix ans plus tard" ; deux cadres marchent dans un sous-sol, stoppent devant un caisson hydraulique dans lequel RoboCop est enfermé. Ils le réactivent. Detroit est dans une situation bien pire qu'autrefois. La police prend des mesures drastiques contre les sans-logis qui se multiplient et s'installent jusque dans les bases militaires désaffectées. Une nouvelle drogue, très puissante, sévit dans la cité. RoboCop va devoir démanteler le réseau de trafiquants et aussi lutter contre les autorités, commanditées par OCP, qui essaient par tous les moyens de chasser les sans-logis... Les scénaristes de **RoboCop 2 & 3** nous ont volé des éléments de cette histoire, mais jamais ils ne se sont placés dans un environnement politique réaliste. Nous incorporons actuellement des passages de notre scénario dans le pilote de la série *RoboCop* que prépare la société de production canadienne, *SkyVision*. Nous allons devoir nous montrer moins portés sur la violence que dans le film de Paul Verhoeven, mais on va tout de même garder la même méchanceté.



Le feu après le célèbre "*Drop your gun, you're under arrest*" (**RoboCop 3**).

Une série télé... Encore un produit dérivé. Quel jugement portez-vous sur tout ce merchandising qui infantilise, qui banalise votre personnage ?

E.N.: Ce merchandising n'est pas du meilleur goût. Le dessin animé télé est profondément débile, les poupées ne sont pas très belles. Nous aurions aimé avoir notre mot à dire sur les suites commerciales données à **RoboCop**, mais c'est un domaine qui nous a échappé depuis longtemps.

M.M.: Tous ces produits dérivés créent une confusion sur la signification du RoboCop. Des sociétés marchandes s'emparent du mythe, du héros, et l'utilisent pour leur propre compte, pour se remplir les poches. Quand on franchise trop une figure à succès, on peut l'amener à représenter le contraire de ce qu'il symbolisait au départ, à savoir la révolte contre le pouvoir de l'argent. RoboCop est une victime du système.

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■

ROBOCOP de A à Z

Sept ans déjà que Paul Verhoeven a tourné l'une des plus belles pages du Fantastique contemporain... Sept ans déjà que Hollywood cherche en vain à trouver un digne concurrent de ce héros hors du commun... Sept ans pour une trilogie que l'accablant dernier épisode ne saurait entamer... Avec cet abécédaire, voici donc sept ans d'informations... et sept ans de réflexion !

Armure---------Pas de super-héros sans super costume. La star toute catégorie des effets spéciaux, Rob Bottin, s'emploie donc à créer la tenue dans laquelle Peter Weller sera amené à souffrir. Bottin, dont l'inspiration se limite à deux réussites dans le genre, **Metropolis** et **Star Wars** (pour C-3PO), relève un défi unique : non seulement **RoboCop** met en scène une mécanique humanoïde, mais cette dernière en est la vedette turbulente. Pas question de renouveler les erreurs de ses prédécesseurs sur **Star Wars**, où C-3PO perdait des pièces à chaque mouvement et tombait fréquemment. *"Nous ne pouvions pas avoir une tenue métallique. Nous avons donc décidé d'utiliser du latex, traité chimiquement pour avoir le "poli" métallique désiré"* déclare Rob Bottin qui réduit au maximum le nombre de prothèses du costume pour donner l'illusion d'une combinaison une pièce. Entraîné par le mime Moni Yakim, Peter Weller découvre son déguisement un mois après le début du tournage : *"L'ensemble pesait 20 kilos, il fallait deux heures pour l'enfiler, et à l'intérieur la chaleur était insupportable. Je suais environ 1 litre et demi d'eau par jour et j'avais maigri de 6 kilos à la fin du tournage"*. Conséquence de ces conditions difficiles, Paul Verhoeven cadre souvent son héros à la taille et limite les longs déplacements en pieds. Pour **RoboCop 2**, l'équipe de Rob Bottin est capable d'habiller sommairement Peter Weller en 5 minutes, exploit réédité à l'occasion du troisième épisode. Moins lourd, plus confortable, le costume permet donc à RoboCop d'occuper davantage de temps sur le plateau et de banaliser une figure que Verhoeven avait pris soin de protéger.

Bodicker---------Kurtwood Smith, une face unique de rat muselé et dangereux, une voix chevrotante de nabot... Dans le rôle de Clarence Bodicker, l'exécuteur des basses œuvres de Dick Jones, le comédien explose. Meurtrier de Murphy, il doit désormais combattre celui qu'il a, contre volonté, aidé à naître : RoboCop.

Caïn---------Tom Nooman, le serial-killer romantique du **Sixième Sens**, est le dealer allumé de Nuke de **RoboCop 2**. Collectionneur (il garde le cadavre d'Elvis sous verre), Caïn ne prend pas de gant pour éliminer ceux qui l'ont trahi. Blessé lors d'un affrontement avec RoboCop, il tombe dans les mains du Dr. Juliette Faxx (Belinda Bauer). Celle-ci, à la recherche d'une forte tête pour son projet RoboCop 2, vient de trouver la perle rare. Dans une version précédente du script, le Dr. Faxx rejoignait Caïn dans la carcasse de RoboCop 2, et les deux méchants de l'histoire se battaient par circuits et écrans interposés pour le contrôle de la machine. Une idée très *Comics* signée Frank Miller.

Drogue---------Simple détail dans **RoboCop**, la drogue prend de l'essor dans la suite avec le trafic de Nuke et sert de monnaie d'échange dans les pourparlers entre Hob et le maire. Endettée, la ville accepte l'argent du dealer en herbe contre la libre circulation du Nuke. Une affaire qui n'arrange pas OCP, le conglomérat envoyant presto RoboCop 2 faire le ménage. La drogue au cœur d'une lutte d'intérêts économiques et politiques ? Moralité : tous des pourris !

Effets spéciaux---------Phil Tippett (**L'Empire Contre-Attaque**, **Le Dragon du Lac de Feu**), grand admirateur devant l'éternel de Ray Harryhausen donne à l'adversaire de RoboCop, ED-209, *"l'allure d'un gros crabe maladroit"*. Une version grandeur nature de 2,10 m est construite pour les plans où la "bête" est inactive, alors que les scènes d'affrontements avec RoboCop utilisent une miniature de ED-209 animée image par image et des rétroprojections de Peter Weller dans son costume. Pour RoboCop 2 dans le film du même nom, Phil Tippett et Tom St Amand élaborent une armature miniature de 700 pièces métalliques. Une mécanique qui s'inspire des robots travailleurs sur les grandes chaînes de montage (de voitures par exemple). Aucun prototype grandeur nature n'est construit pour RoboCop 2/Caïn. Trop compliqué. Ce qui oblige Phil Tippett à ramener RoboCop aux proportions de son adversaire. On notera avec plaisir dans l'extraordinaire combat final entre les deux "poupées" des réminiscences du **King Kong** de 1933. Rien ne se perd !



Faiblesses---------Pas facile de mettre un terme aux agissements du super-flic. Sous le feu d'une armée de policiers, il s'en tire avec un déréglage du viseur dans **RoboCoop**. Mis en pièces à coups de tronçonneuse et de marteau piqueur par l'équipe de Caïn, puis reprogrammé par OCP, il trouve encore la force de s'électrocuter pour se libérer de toute contrainte informatique dans la séquelle. Le film de Fred Dekker dévie de la ligne tracée par ses prédécesseurs. Immobilisé pendant une bonne demi-heure, RoboCop s'écroule quand un androïde lui balance un coup de poing dans le casque et demande le renfort de la petite Nikko pour venir à bout de ses adversaires. Légèrement tarlouze le nouveau RoboCop !

Grève---------La police municipale de Detroit a de plus en plus de mal à combattre la criminalité gagnante. La mort d'un officier dans **RoboCop** pousse les policiers à envisager une grève. Liés de façon obscure à OCP qui rogne sur les salaires, les représentants de l'ordre mettent leur menace à exécution pour la plus grande joie des malfrats. Dans **RoboCop 3**, la crise est consumée lorsque les fonctionnaires, le Sergent Reed en tête (Robert DoQui, présent dans les trois films) rendent leur insigne devant les agissements criminels des troupes de McDaggett. Victime d'OCP, souvent manipulé, à la fois responsable et irresponsable, le corps de police, rarement glorifié dans la trilogie, trouve malgré tout son salut dans le film de Fred Dekker en ralliant le camp des expulsés.

Hollywood---------*"Paul Verhoeven a conçu RoboCop pour le public américain, mais l'humour et l'esprit satirique du film sont typiquement européens"*. Le scénariste Edward Neumeier décrit assez clairement ce savant mélange, à l'origine de la réussite du film, qui empêche toute filiation avec un **Superman** par exemple. Parce qu'elle fonctionne malgré tout sur des petits budgets, la trilogie permet une approche du personnage parfois déconcertante pour le public américain. En adoucissant ses côtés primitifs, Fred Dekker condamne malheureusement RoboCop à n'être qu'un emblème de plus pour l'Hollywood bien-pensant.

Illuminé---------*"La transformation de Murphy en RoboCop est une métaphore de la mort. C'est un moment très dur. Je voulais qu'il frappe le spectateur de plein fouet. C'était nécessaire d'un point de vue dramatique et philosophique. Je ne crois pas que le christianisme aurait connu un tel retentissement si le Christ n'avait pas eu une mort aussi atroce. Je ne compare pas Murphy à Jésus, mais il y a dans le film une symbolique christique évidente : RoboCop est bel et bien l'histoire d'une destruction et d'une résurrection"* résume Paul Verhoeven qui a failli devenir prédicateur avant de préférer à la religion le cinéma. Une symbolique mise à l'écart par Kershner, puis reprise par Fred Dekker avec force visite de l'église et regards surlignés vers le crucifix. Deux visions forcément différentes du christianisme : celle de Verhoeven, dure, vécue de l'intérieur comme une expérience personnelle, et celle de Dekker, digne d'un samaritain, attachée aux icônes, décorative.

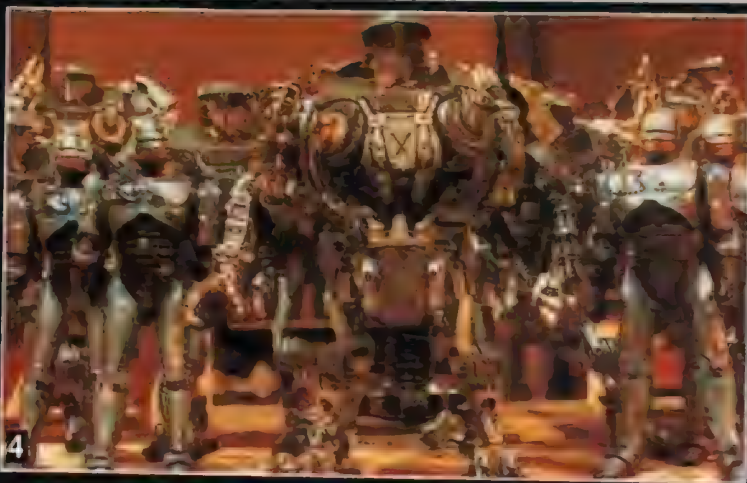
J.T.---------La recherche du scoop, de l'image saignante, est le sacerdoce à peine caricatural du journaliste de demain. Dans **RoboCop**, un défenestré est suivi par une caméra jusqu'à l'impact fatal, en gros plan ! Dans **RoboCop 2**, à force de vouloir se rapprocher de l'action, les reporters sur le terrain essuient les tirs mortels de Caïn. Des images évidemment relayées sur le plateau où un couple gominé larde leurs infos de coupures publicitaires !

Kamikazes---------Pour assurer la sécurité dans les rues de Detroit, OCP planche sur des projets de robots-flics. Conçu par Dick Jones, le premier à voir le jour, entièrement mécanique, se nomme ED-209 : complètement inadapté à la vie citadine, il n'est pas capable de descendre les escaliers et s'enraye dangereusement lors d'une démonstration. C'est suite à ces incidents que Richard Morton propose le projet RoboCop au Vieux. Dans le film de Kershner, OCP décide d'amadouer RoboCop et de lancer RoboCop 2. Les prototypes humanoïdes acceptent mal leur condition : l'un flingue un scientifique avant de se suicider, l'autre se décapite purement et simplement. C'est encore une fois grâce aux erreurs des autres que le Dr. Juliette Faxx parvient à imposer son projet.

Lewis---------*"Après le premier film, j'ai entendu de nombreuses spéculations sur le fait que l'officier Lewis était amoureuse de RoboCop. Ce n'est pas du tout mon sentiment. Lewis est une de ces rares personnes qui peuvent percevoir l'être humain au-delà de tout le carapacon hyper-technologique. Elle aime Murphy. Mais, de toute évidence, c'est un amour sans retour. Je veux dire... Qu'est-ce qu'on peut faire avec un cyborg ? Les hommes de chair et d'os posent déjà suffisamment de problèmes !"* explique Nancy Allen. Mieux qu'un pot de fleur, le personnage de Lewis est pourtant l'un des moins intéressants de la trilogie. Si Paul Verhoeven a réussi à l'intégrer dans le combat mené par RoboCop, Kershner et Dekker n'ont pu donner à Lewis une existence propre. Fantoche, le personnage finit donc comme prévu.

■ ■ ■

















1 - Peter Weller dans la carosserie scintillante conçue par Rob Bottin (**RoboCop**).

2 - ED-209 grandeur nature : 2,10 m de ferraille imaginée par Phil Tippett (**RoboCop**).

3 - La police de Detroit porte secours à son meilleur élément (**RoboCop 2**).

4 - Une ligne de jouets ? Non, des miniatures articulées pour un combat titanesque filmé image par image (**RoboCop 2**).

5 - Clarence Bodicker (Kurtwood Smith) : l'art de dégoupiller méchamment une grenade (**RoboCop**).

6 - Caïn (Tom Nooman), un dealer givré fan d'Elvis et de Mère Teresa ! (**RoboCop 2**).

7 - L'officier Lewis (Nancy Allen), une fidèle alliée de RoboCop qui n'hésite jamais à sortir les tromblons (**RoboCop 2**).

8 - Le Dr. Juliette Faxx (Belinda Bauer), une peau de vache ambitieuse au destin entendu (**RoboCop 2**)

Murphy---------C'est en grande partie grâce à Rob Bottin que Peter Weller devient RoboCop. Alors que *Orion*, suite au succès de **Terminator**, tente d'imposer Schwarzenegger, le maquilleur insiste pour que le choix se porte sur un comédien svelte et de taille raisonnable. Paul Verhoeven trouve l'homme de la situation en visionnant **Les Aventures de Buckaroo Banzaï** : Peter Weller. *"Bon physique de jeune super-héros... d'adolescent fragile aussi"* tranche Verhoeven. *Orion* fait l'impasse sur ses rêves de star. Avec les difficultés financières de la firme, **RoboCop 3** ne bénéficie pas d'un budget assez confortable pour se permettre de payer à nouveau royalement Peter Weller. Comme ce dernier commence à se lasser de son costume 36 pièces, le divorce est rapidement prononcé. Remarqué par les producteurs dans **The Unbelievable Truth** de Hal Hartley, Robert Burke, dont le menton décalque celui de Peter Weller, fait l'affaire. Coup de bol, l'acteur a des notions et de karaté et de mime. En bref, c'est un RoboCop dans l'âme !

Nanars---------Comme **Terminator**, **RoboCop** a donné naissance à de nombreux avatars. **R.O.T.O.R.** de Cullen Blaine présente un justicier de métal dans un monde post-apocalyptique. **Robo-C.H.I.C.** de Jeff Mandel (une production *A.I.P.*) lance une femme-flic boulonnée aux trousses d'un gangs de terroristes poseurs de bombes thermo-nucléaires. **Future Force 1** et 2 de David A. Prior tentent bien de pomper le concept, mais faute de moyens, n'offrent à David Carradine qu'un bras mécanique ! Plus directement décalqué sur l'original, **Prototype** de George Temple décrit une ville futuriste dirigée par une multinationale, un gang mené par le méchant Zorn, et un flic qui devient super-justicier de métal suite à la mort de sa femme. **Cybernator** de Brent McCord mixe **RoboCop** et **Terminator** : en 2010, un gentil cyborg prend les armes contre des méchants militaires robotisés. ***Super Cop***, une série télé, adapte même au petit écran le mythe du RoboCop. Du côté de l'Asie, les producteurs ne manquent pas d'idées juteuses. **Lady Battlecop** de Akihisa Okanoto met une femme-flic mécanique aux prises avec une organisation tentaculaire de Tokyo. Série télé, ***Jiban*** ramène **RoboCop** au rang de ***Bioman*** : un flic endosse un costume d'androïde dès que ça chauffe pour ses fesses. A Hong Kong, David Chiung s'inspire du look Verhoeven pour **Roboforce**, film taré et seul dérivé réussi dans le genre. Comble du ridicule, **Rings Untouchable** de Vincent Leung offre la vision unique d'un kickboxer version RoboCop en tenue aluminium. Et on attend toujours un hypothétique **Robot Vampire** hong-kongais où Dracula planterait ses incisives dans le réservoir du flic !

O.C.P.---------Omni Consumer Products, une société tentaculaire qui lutte contre la ville, fortement déficitaire, pour la possession de Detroit en présentant un projet démesuré : la construction de Delta City, un quartier futuriste pour nantis. *"J'aimais beaucoup la causticité du script et la vision qu'il donne des grands conglomérats. Au sommet de la pyramide règne un brave homme : Le Vieux, qui ignore complètement ce qui se trame aux échelons inférieurs. Je pense qu'on trouverait aisément des correspondances dans la réalité présente"* explique Paul Verhoeven. Prêts à tout pour asseoir leur pouvoir, les dirigeants de OCP réduisent les salaires des policiers, expulsent les défavorisés et vont même, sur les conseils des investisseurs japonais, jusqu'à créer un commando (Rehabilition Concepts) composé d'anciens criminels sous les ordres de l'infame McDaggett (John Castle).

Pub---------"Pour une meilleure transplantation, choisissez votre cœur", "La bombe atomique, soyez le premier à l'utiliser : un jeu explosif", "Contre le vol de voiture, le siège électrique : d'une efficacité à toute épreuve", etc... Verhoeven et Kershner s'amusent comme des gamins à parodier la pub d'aujourd'hui en inventant celle de demain par le biais de spots irrésistibles. Dekker déclare forfait : son spot pour Delta City est purement informatif.

Quête---------Lorsque Murphy devient RoboCop, il ne perd pas qu'une partie de son humanité, mais aussi sa femme et son garçon. Ne lui restent alors qu'une parcelle de mémoire, quelques souvenirs qu'il s'échine à mettre en forme. Dans **RoboCop**, la visite de son ancienne maison lui confirme une vie passée hors des circuits intégrés. Le film de Kershner s'attarde un moment sur un héros errant dans les limbes de sa mémoire, observant quotidiennement sa femme avant qu'il réalise l'impossibilité de tout retour en arrière. Hob, le jeune protégé de Caïn, ainsi que Nikko, gamine surdouée en électronique (un personnage initialement créé par Miller pour **RoboCop 2**), avivent le souvenir d'une paternité heureuse. Dans une séquence onirique de **RoboCop 3**, un effet de morphing ridicule fait le lien entre la veuve de Murphy, Lewis et la scientifique qui s'occupe de lui : autrement dit, RoboCop continue de "chercher la femme" ! Et Dekker de laisser entendre qu'il l'a trouvée !

Réalisateurs---------*"Au départ, les différences entre Paul Verhoeven et Irvin Kershner me semblaient très grandes. Mais, sur le plateau, je me suis aperçu qu'ils se ressemblaient beaucoup. Ce sont, l'un et l'autre, des metteurs en scène exigeants, spontanés, un peu fous, mais rapides dans leur travail. Paul Verhoeven a un fatalisme très européen. Il ne se contente pas de divertir et développe la complexité psychologique. Irvin Kershner, lui aussi, a une vision très dure de la vie et de la mort, et il partage avec Paul le même sens de l'humour"* déclare Peter Weller. De fait, bien que **RoboCop 2** ait levé une armée d'adversaires virulents, les films de Verhoeven et Kershner font preuve du même esprit contestataire par le biais d'une mise en scène louchant sur les travers de la société. *"Quand je regarde **RoboCop 3**, il y des moments où l'ombre de Paul Verhoeven plane sur le film. Je lui ai emboîté le pas, je l'admire. J'ai fait de nombreux choix en pensant à ce qu'il aurait fait, lui. Le reste du temps, même si je ne crois pas encore avoir un style précis, il est évident que je suis entièrement responsable"* avoue Fred Dekker. Mise en scène transparente, montage aberrant, effets spéciaux pitoyables : on laissera le bénéfice du doute à Dekker quant à sa responsabilité, l'ombre du producteur Orion planant sur l'intégralité de **RoboCop 3**...



Science---------*"Nous vivons dans une époque où la technologie est synonyme de sécurité. Je ne pense pas que nous puissions vivre sans les différents niveaux de technologie que nous avons créés et qui sont devenus de véritables supports de la société. Je suis intéressé par le fait de savoir si l'homme peut exister sans la machine et inversement, et carrément fasciné par l'opposition entre la partie humaine de Murphy et la partie synthétique de RoboCop"*. Entre l'homme et le robot, Fred Dekker a pourtant fait son choix. Car si Verhoeven et Kershner terminent leur film en faisant respectivement dire au héros "Je m'appelle Murphy" et "Après tout, nous ne sommes que des humains", Dekker, lui, commet la gaffe irréparable : "My name is RoboCop" clôt ainsi le troisième épisode. La boucle est (tristement) bouclée...

Tôle---------Parce qu'il n'a que 13 millions de dollars pour boucler **RoboCop**, Paul Verhoeven choisit une usine désaffectée de la banlieue de Pittsburgh pour servir de repaire à Bodicker et sa troupe. *"Avant sa fermeture, les ouvriers avaient couvert les murs de graffiti. On avait l'impression d'errer dans un cimetière industriel. Ce décor me paraissait remarquablement approprié au message du film. Car je pense que **RoboCop** est aussi une charge contre les technocrates qui croient que la société serait mieux gérée par des machines que par des hommes"*. Un décor couleur rouille, vestige d'une époque révolue, à la fois lieu de tous les sanglants carnages et hâvre de paix pour un RoboCop à l'agonie. Une belle idée économique !

Urbanisme---------**RoboCop** a été tourné à Dallas et Pittsburgh, **RoboCop 2** à Houston et **RoboCop 3** à Atlanta. Mais la trilogie se déroule entièrement à Detroit ! Question de facilités de tournage, de prix de location aussi. *"Le premier film a été tourné à Dallas parce qu'il fallait placer le personnage dans un environnement futuriste. Maintenant que RoboCop fait partie du langage visuel américain, on peut construire une histoire autour de lui, sans que le décor influe sur ses actes. Je pense que RoboCop pourrait aller n'importe où aujourd'hui. Il pourrait même passer sous la Tour Eiffel"* ironise à peine Jane Barthelme, co-productrice de **RoboCop 3**. Une idée au diapason des dirigeants de *Orion* à l'époque du tournage du troisième épisode : ils voulaient tout simplement s'inspirer des aventures à l'échelle mondiale de James Bond pour poursuivre la saga **RoboCop** !

Le Vieux---------Au sommet de la pyramide OCP, Le Vieux, interprété par Dan O'Herlihy, ne se présente jamais comme un adversaire direct de RoboCop. A la fin du film de Verhoeven, il le remercie même d'avoir envoyé ad patres le comploteur Dick Jones. Mais, finesse d'écriture, Le Vieux est plus malin qu'on peut le croire. *"Le Vieux joue dans **RoboCop** un rôle de médiateur. Il jouit théoriquement du pouvoir suprême. C'est Dieu... Mais c'est aussi peut-être le personnage le plus dangereux du film"* assure le scénariste Edward Neumeier. *"Je crois que Le Vieux est le vrai super-vilain de toute l'histoire. C'est le seul à ne rien assumer. Il se réfugie derrière les responsabilités qu'il accorde à ses employés"* appuie Peter Weller. On attendait de RoboCop qu'il règle son compte au Vieux dans le troisième épisode, mais les scénaristes n'ont pas jugé nécessaire de faire appel à un personnage pourtant indispensable à la série.

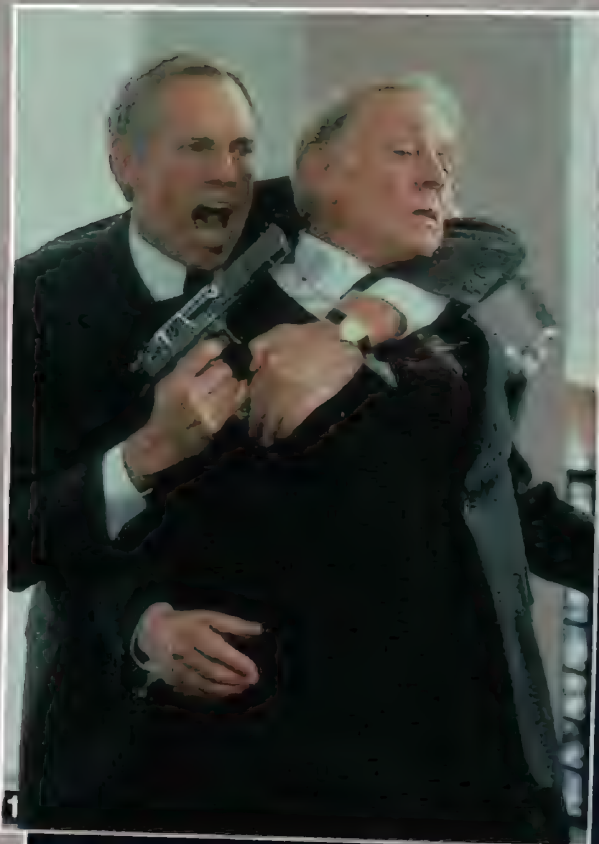
W.C.---------A priori plutôt discrète, la discussion entre Dick Jones (Ronny Cox) et Robert Morton (Miguel Ferrer) dans les toilettes d'OCP est pourtant l'une des scènes clés de **RoboCop**. Dans cette violente altercation verbale, qui fait fuir les usagers en se pissant sur les pompes, entre le second de la firme Jones et l'ambitieux Morton, c'est tout un monde de fonctionnaires arrivistes, lèche-botte et tire-dans-les-pattes que Verhoeven fustige. Problème récurrent dans la série : lorsqu'on se bat pour le pouvoir, lorsqu'on pense hiérarchie, on ne peut être quelqu'un de fréquentable.

X-rated---------*"Irvin Kershner n'adopte pas le même comportement que Paul Verhoeven face à la violence. Irvin, c'est du genre : "Bien, il y a un peu trop de sang ici... Si vous pouviez l'enlever, merci" ! Alors que Paul, c'est plutôt : "Je veux voir leur tripes voler vers la caméra !"* explique le producteur Jon Davison. A sa première présentation devant les membres de la censure américaine, la MPAA, **RoboCop** écope d'un X. Quelques coupes dans l'assassinat de Murphy ramèneront la sentence au "Restricted" d'usage. Très violent lui-aussi, effet de surprise en moins, **RoboCop 2** est admis avec réserves dans la même catégorie. Le producteur Orion, déçu des résultats de la séquelle, commence à saisir l'importance de toucher un public plus large. *"Il y a beaucoup de jeunes fans du personnage RoboCop, du dessin animé, et ils sont totalement exclus du monde cinématographique de leur héros. Nous avons donc essayé de rendre le mythe plus accessible à cette jeune audience. Il y a toujours autant d'action dans **RoboCop 3**, mais seulement moins de violence"* assure Fred Dekker. Traduction littérale : il y a beaucoup moins d'action et question violence, nada !

Yen---------OCP, en instance de banqueroute, est sauvée par quelques millions de yens. L'investisseur est petit, sérieux, méchant, en remontre aux fonctionnaires question amoralité et envoie pour contrer RoboCop des clones synthétiques maniant le sabre comme leurs ancêtres samouraïs. Bien qu'il s'en défende, Fred Dekker vient de tracer le portrait type du Japonais. Passablement xénophobe dans la caricature, **RoboCop 3** ne se rattrape pas en faisant de la petite Nikko une orientale métissée.

Zone---------Avec l'arrivée de Frank Miller (auteur du "Dark Knight" qui remit Batman au goût du jour) au scénario de **RoboCop 2**, la critique sociale américaine fait son apparition par le biais d'une criminalité citadine omniprésente. Le plan séquence qui ouvre le film en dit long sur l'état et la mentalité d'un pays où les sans-abri se livrent à une guerre intestine pour la possession d'un caddie ou de quelques dollars. **RoboCop 3**, lui, centre carrément l'intrigue sur les défavorisés, les expulsions orchestrées par OCP, et milite pour la défense des acquis (des quartiers-zone, c'est mieux que rien) contre le rapace immobilier.

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■















1 - Le Vieux (Dan O'Herlihy) menacé par son "second", Dick Jones (Ronny Cox) : malaise à OCP (**RoboCop**).
2 - Phil Tippett orchestre le combat final de **RoboCop 2**.
3 - L'infâme McDaggett (John Castle) : à la tête d'une escouade de criminels convertis, il ne sent plus pisser (**RoboCop 3**).
4 - Un prototype kamikaze d'OCP : dans quelques instants, il s'enverra un pruneau dans la caboche (**RoboCop 2**).
5 - Hob (Gabriel Damon), un jeune chef de la pègre sur son lit de mort : l'argent de la drogue (**RoboCop 2**).
6 - Des ennuis pour RoboCop : Cain est passé par là (**RoboCop 2**).
7 - L'image digitale d'un héros pas tout à fait humain (**RoboCop 2**).

À TOUTE ÉPR

■ Tequila (Chow Yun Fat), flic coriace, saxophoniste à ses heures et vengeur implacable ■

■ Tony (Tony Leung), un flic à la dérive, trop zélé dans sa mission, trop impliqué ■

FIÉVREUX

EUVE

Super polar, super thriller surdimentionné, personnages "bigger than life", mise en scène virtuose, acrobatique, gunfights à décoller les papiers peints, lyrisme... Nous sommes au pays de John Woo, cinéaste de la violence et du coeur, du sang et des larmes...

John Woo. Ce nom est désormais auréolé d'un magnétisme unique, d'une sorte d'aura magique. Car John Woo est un révolutionnaire. Celui qui, en 1986, avec **Le Syndicat du Crime** et surtout, deux ans plus tard, avec **The Killer**, secoue dans ses fondations même le polar. Brusquement chamboulé, le genre ne s'est toujours pas remis de ce romantisme au premier degré, de cette tragédie édifiante, purifiante, tonique, orchestrée avec une maestria unique, un sens aigu de l'espace, du mouvement, de la chorégraphie destroy.

Alors que **The Killer** demeure inédit pour des raisons disons contractuelles, sortent dans l'ordre **A Toute Epreuve, Le Syndicat du Crime 1 & 2** et **Une Balle dans la Tête**. Un quarté très représentatif de la filmographie de ce cinéaste aujourd'hui convoité par les plus grands producteurs hollywoodiens. Il vient d'achever le montage de **Hard Target** avec Van Damme. En résumé, depuis Bruce Lee, John Woo est le premier chinois à s'installer à Hollywood. Hollywood qui ne parvient plus à produire de bons films d'action, Hollywood qui voit en lui l'artificier génial, capable de déplacer les foules et de remplir les caisses. John Woo vaut mieux, mille fois mieux que cette étiquette vulgaire qui tente de l'identifier à un flingueur surdoué. **A Toute Epreuve**, le point d'orgue de la carrière chinoise de John Woo, ses adieux survitaminés à l'enclave britannique, montre à quel point, à quel niveau il situe le polar avec ces gunfights homériques, d'une précision sidérante, où les plans, millimétrés, se succèdent, assemblés par un magicien doublé d'un mathématicien. Cela commence par un piège tendu à des malfrats dans un restaurant bondé, continue dans un entrepôt, sur un deux mâts. Et, morceau d'anthologie, dans un hôpital investi par une armée de tueurs, où les Forces Spéciales grimpent aux murs sous le feu des malfrats, où infirmes et nourrissons servent d'otages. Où deux flics se frayent un passage entre les rideaux de balles, les explosions. Apocalyptique, démentiel, tétanisant. Les deux flics : l'inspecteur Yuen, alias Tequila, une espèce de Dirty Harry chinois, et Tony, taupe infiltrée à l'intérieur du gang de Hoi, ultime représentant de la vieille école du crime dans une cité peuplée de requins. Johnny Wong compte parmi ces squales. Il est le plus féroce, le plus affâmé, le plus cruel, le plus vaniteux, celui qui pousse Tony à l'élimination de Hoi et de ses lieutenants. Par la force des choses, et surtout une forme rare de respect réciproque, Tequila et Tony se liguent contre la légion des trafiquants d'armes dans un Waterloo dantesque à la démesure des belligérants. Nous sommes en 1997, à quelques mois du passage de Hong Kong dans le giron de Pékin.

Le racket de plus en plus pressant des Triades sur Hong Kong, et notamment le milieu du cinéma, le trafic d'armes occasionné par la Guerre du Golfe, l'apologie de la mafia tissée par une kyrielle de films à succès, parfois produits par la pègre elle-même... La genèse de **A Toute Epreuve** se bâtit sur des éléments disparates. John Woo fait le lien, imagine cette histoire à la limite de la politique-fiction, dans laquelle, comme dans tous ses films depuis **Le Syndicat du Crime**, l'amitié, les rapports humains, gèrent, commanditent l'action. Sans conflit cornélien, sans expression de l'amour, de la haine, de la vengeance, n'existeraient ces affrontements diluviens, mémorables, bouleversants lorsque déflagrations et tragédie s'interpellent, s'épousent. Le flingue est expressif chez John Woo, comme il l'était chez Sam Peckinpah. Il signifie quelque chose. Dans **A Toute Epreuve**, il signifie perte de soi, corruption, loyauté, instrument de purification, instrument de mort. Rien à voir, mais absolument rien, avec le symbole phallique, viril, trimballé par le cinéma américain. L'arme à feu chez John Woo a la noblesse de l'épée de jadis, la même beauté évocatrice, la même faculté à rendre justice, à pourfendre les salauds. Elle ne sert pas qu'à trouer la peau, qu'à envoyer du plomb dans la chair de l'ennemi. Dans **A Toute Epreuve**, fusils à pompe, calibres de toute fabrication, petits et gros, rentrent dans une farandole étourdissante de virtuosité, belle à mourir, c'est le cas de le dire. Virtuosité sans complaisance sadique. John Woo se montre trop sincère dans son propos pour déverser inutilement le sang du châtiment. Trop respectueux envers ses protogonistes. Si les cadavres pleuvent, c'est uniquement pour marquer le crescendo de la colère, l'absurdité de la cupidité des Triades, la détresse des otages. Lorsque les bébés sont directement menacés, la fureur redouble, la violence s'intensifie et va allégro jusqu'au dénouement kamikaze, preuve que tout est, chez John Woo, affaire de tension, de dramaturgie. Drame incessant car même au sein du siège de l'hôpital, propriété des méchants, morceau d'anthologie de 50 minutes, l'intrigue continue à s'enrichir, les personnages à s'étoffer, y compris dans une bavure malheureuse lorsqu'un flic abat, par erreur dans la frénésie ambiante, un autre flic. Un ultime rebondissement à cette histoire riche, simple, directe, extrémiste, à sa mise en images bouillonnantes, chaudes, soudain intimistes, sauvages le plan d'après. En quittant Hong Kong pour les Etats-Unis, John Woo laisse **A Toute Epreuve** à la douane. Il y a tout déclaré. Sa passion du jazz, son sens de l'amitié, sa haine des escadrons de la mort, sa foi dans la justice, son habileté à chorégraphier, au milieu des douilles, les plus beaux ballets de tout le cinéma d'action. Le dernier dure, non stop, le temps d'un épisode d'une série TV américaine. Et c'est là qu'on grimpe au Nirvana du genre.



■ *Tequila/ Tony : des frères d'abord ennemis* ■

■ Marc TOULLEC ■

Métropolitan Filmexport présente Chow Yun Fat & Tony Leung dans une production **Milestone/Golden Princess** ***A TOUTE EPREUVE (HARD BOILED*** - Hong Kong - 1991) avec Teresa Mo - Philip Chan - Kwan Hoi-Shan - Anthony Wong - Cheung Jue-Lue - John Woo **photographie de** Wang Wing Heng **musique de** Michael Gibbs **scénario de** Barry Wong et John Woo **produit par** Terence Chang & Linda Huk **réalisé par** John Woo

16 juin 1993 **2 h 10**

JOHN WOO

Il est désormais le réalisateur mythique de *The Killer*, l'un des chefs de file du cinéma de Hong Kong, celui qui a dynamité le polar, qui a complexé les cinéastes américains par la virtuosité de ses mises en scène, le romantisme de ses intrigues. Né à Canton en 1948, de son nom mandarin Wu Yusen, John Woo fait son apprentissage sur les planches, tourne des films amateurs en 8 mm, s'imprègne des cultures orientales et occidentales. Il apprend des années durant l'art qui fera sa renommée, ce mélange miraculeux de sensibilité à fleur de peau et d'ultra violence, de lyrisme et de décharges de plomb anthologiques... Paradoxe : chez John Woo, l'un ne peut exister sans l'autre...



■ *John Woo* ■

Quand on parle de John Woo, on parle aussi de personnages hauts en couleurs, résolument romantiques...

Depuis toujours, je vis dans un monde plein d'images, et l'essence humaine des personnages fictifs me passionne. J'ai associé ces deux notions ; leur combinaison donne ainsi des protagonistes "bigger than life". Depuis mon enfance, j'ai été le témoin de tant d'horreurs, d'injustices... J'ai moi-même connu la misère, les catastrophes naturelles. J'ai grandi dans un monde qui sortait de la guerre, mais qui en subissait toujours les retombées et que dirigeait un gouvernement totalitaire, fasciste. Cet environnement me poussait à me réfugier dans l'imaginaire ; je rêvais donc d'un monde parfait, moral, que j'ai ensuite intégré à mes films. Ainsi, tous mes héros sont porteurs de vertus cruellement absentes de mes jeunes années : honneur, justice... Ils sont de ce fait exagérément bons, d'une bonté inconditionnelle. Leur combat contre le mal est à cette mesure. Mon interprète fétiche, Chow Yun Fat, symbolise tout cela ; il représente selon moi le chinois idéalisé par les codes du romantisme propres au western, des codes que les chinois ne connaissent pas très bien. Mes films, à leur manière, expriment la souffrance du monde, le désespoir. Par le passé, lorsque j'assistais au massacre des populations du Cambodge par le biais de la télévision, je pleurais. J'espère que cette émotion se retrouve dans mes films.



■ *Le flic (Danny Lee) et le bandit (Chow Yun Fat), adversaires puis alliés face à un gang puissant dans The Killer* ■

Vous avez fait votre apprentissage de la mise en scène sous la tutelle de Chang Cheh, l'un des plus talentueux réalisateurs chinois de films de chevalerie et d'arts martiaux...

C'est lui qui m'a persuadé de m'engager dans la voie de la réalisation alors qu'on me conseillait de devenir comédien. S'il est vrai que j'ai été assistant-réalisateur auprès de Chang Cheh, notamment sur **Boxer from Shantung** en 1972, il n'a jamais été un professeur ou un mentor pour moi, dans la mesure où je travaillais surtout en post-production, après la fin du tournage. Chang Cheh m'a cependant enseigné l'attitude à adopter face aux producteurs, aux studios, pour se préserver. En fait, la plupart des choses dont je suis capable, je les ai apprises en regardant attentivement les films des autres, en lisant. J'ai plus appris par moi-même qu'en observant Chang Cheh à l'œuvre sur un plateau. A cette époque, je lisais beaucoup : Kafka, Camus, et de la poésie, surtout en provenance de Taïwan.

Avant *Le Syndicat du Crime*, le film qui vous a révélé, vous étiez déjà un réalisateur chevronné avec pas moins d'une douzaine de titres à votre actif...

A 26 ans, lorsque j'ai tourné **The Young Dragon**, j'étais le plus jeune réalisateur de Hong Kong. Ce n'était pas facile à vivre dans un métier où les novices avait généralement la quarantaine. Il se trouve que la *Golden Harvest* l'a bien aimé. Du coup, cette compagnie m'a offert un contrat de trois ans. En Corée, j'ai réalisé **The Dragon Tamers**, **Countdown in Kung Fu**, des budgets modestes dans lesquels le comique importait plus que l'action. A l'époque, j'étais prisonnier de mon succès dans la comédie. Les producteurs me refusaient la moindre incartade à l'extérieur du genre. Après **Money Crazy**, une sorte de dessin animé live, il m'a été impossible de m'évader. J'ai proposé la première mouture du scénario du **Syndicat du Crime** à mon producteur, mais celui-ci l'a repoussé sous prétexte qu'il ne s'agissait ni d'une comédie, ni d'un film de kung fu ! A l'époque, je ne bénéficiais d'aucune indépendance et mes budgets étaient vraiment misérables. J'étais totalement déprimé quand j'ai rencontré Tsui Hark sur le plateau de **Run Tiger, Run**. Il tenait un rôle dans cette comédie cartoonesque. Des journées durant, nous avons parlé de nos goûts cinématographiques. Je lui ai parlé de mes frustrations, de mon désir de réaliser un polar situé dans le Hong Kong contemporain, **Le Syndicat du Crime**. Il m'a offert de mener à bien ce projet dans le cadre de *Film Workshop*, la compagnie de production qu'il venait de créer. Tout est parti de là...

Il ne vous reste tout de même pas de cette époque que de mauvais souvenirs cinématographiques...

Il y a bien dans **To Hell with the Devil** de bons effets spéciaux, mais l'histoire est tellement nulle ! Des années 70, je retiens surtout **Princess Chang Ping**, le remake d'un film opéra de 1959, **Tragedy of the Emperor's Daughter**. Je ne connaissais strictement rien à l'opéra cantonais, mais tourner **Princess Chang Ping** m'a offert la possibilité de l'étudier, d'apprendre beaucoup sur la mentalité cantonaise. Et ce fut complexe, âpre, de rendre cinématographique un récit initialement conçu, écrit pour la scène. Ce travail m'a beaucoup appris. **The Last Hurrah for Chivalry** combine également des éléments du théâtre traditionnel à des dialogues modernes. C'est un film zen, bouddhiste, plus cérébral que physique, mais le comédien principal, Wei Bai, n'était vraiment pas à sa place. Il a considérablement nui au film. J'ai bien essayé d'adapter les dialogues, les

situations à sa personnalité, mais les modifications que j'ai pu apporter ont elles-mêmes été sujettes à bien des transformations. De tous les films d'avant **Le Syndicat du Crime**, **From Riches to Rags** est mon préféré. Il s'agit d'une satire de l'avarice dans laquelle j'ai pu introduire des références à des films occidentaux comme **2001, L'Odyssée de l'Espace**, **Voyage au Bout de l'Enfer**, des clins d'œil à Mel Brooks, Alfred Hitchcock... J'ai pu tourner **From Riches to Rags** à ma guise. En toute liberté, j'ai pu brosser toute une galerie de personnages secondaires pittoresques. Peu après, j'ai essayé de m'échapper de l'influence de mes producteurs avec **Heroes Shed no Tears**. C'était en 1983, soit trois ans avant **Le Syndicat du Crime**. Mais la *Golden Harvest* n'a guère apprécié que je consacre tant d'importance aux dialogues, aux discussions sur l'amitié. C'était un film bien trop tragique pour eux, trop axé sur les rapports humains, trop pessimiste dans son dénouement ; on m'a demandé d'atténuer tout ça au montage. J'ai refusé en abandonnant le film. Ironiquement, la *Golden Harvest* l'a exploité en salles seulement après le succès du **Syndicat du Crime**.



■ *Tony (Tony Leung) soutient Franck (Jackie Cheung) à l'agonie. Une image symbole de Une Balle dans la Tête* ■

Vu votre caractère, vous deviez ronger votre frein dans les murs de Golden Harvest et de Cinema City...

Dire que le travail était difficile est un euphémisme. Très souvent, j'étais très en colère ou déprimé au point de vouloir tout laisser tomber. Les producteurs ne m'admettaient seulement qu'en tant que réalisateur de comédies. Pourtant, lorsque je leur ai proposé de tourner **Crazy Money**, ils ne m'ont pas tout de suite pris au sérieux ; le projet était si différent des comédies "réalistes" de Michael Hui. Moi, je donnais carrément dans le dessin animé ! Mais ces mêmes producteurs, après le succès du film, m'ont forcé à persévérer dans cette voie. Encore aujourd'hui, la *Golden Harvest* n'investit que dans des valeurs qu'elle croit "sûres". Évidemment, après le succès du **Syndicat du Crime**, elle a généré de nombreux polars !

Et puis arrive enfin *Le Syndicat du Crime* qui modifie radicalement le paysage du cinéma de Hong Kong en 1986...

Après deux ans de tournages divers à Taïwan, j'ai retrouvé Hong Kong, une ville où dérivait une jeunesse perdue, sans référence culturelle ou sociale, une jeunesse qui ignorait même le respect de soi, des autres. Tout



■ *Tequila (Chow Yun Fat) et l'un des otages de A Toute Epreuve* ■

sens de la chevalerie vanté dans les films de Chang Cheh s'était évaporé. J'ai eu envie de consacrer un film à cet abandon, tout en renouant avec mon désir de réaliser enfin un polar. J'en ai longuement parlé avec Tsui Hark. De plus, j'étais très influencé par le cinéma français des années 60, et tout particulièrement Jean-Pierre Melville, influence que je n'avais pu exprimer dans mes films précédents. Au départ, Tsui Hark et moi voulions que **Le Syndicat du Crime** soit l'histoire de trois femmes sortant de prison. Je me suis rapidement aperçu que je ne pouvais projeter ma propre sensibilité dans des personnages féminins. Mieux valait mettre en scène des hommes pouvant exposer les vertus perdues du Chinois, les vertus humaines en général. Sur ce film, j'ai étroitement travaillé avec Tsui Hark. Nous étions très ami à l'époque. Lorsque j'ai connu des déboires avec *Cinema City*, il m'a soutenu, aidé, et quand Tsui Hark a lancé *Film Workshop*, je lui ai également apporté tout mon soutien. Nous étions réellement très proches ; je tenais à ce que cette amitié soit représentée dans **Le Syndicat du Crime**, que les personnages incarnés par Chow Yun Fat et Ti Lung soient notre reflet commun.

Dès *Le Syndicat du Crime*, vous semblez fasciné par les armes. Cette fascination deviendra encore plus probante dans vos films suivants...

J'aime les armes à feu car c'est une bonne façon de symboliser la puissance masculine. Cependant, mes gunfights ont une toute autre signification que l'expression de la virilité. Les pistolets sont tout simplement des substituts aux épées qu'utilisaient les chevaliers dans les temps anciens. Là, l'arme blanche représentait à la fois le bien et le mal selon l'usage que l'on en faisait, selon son porteur. Aujourd'hui, le flingue n'est que l'épée de l'homme moderne. Dans tous mes polars, et tout particulièrement **The Killer**, l'arme à feu marque la résistance des hommes libres contre des gangs identifiés aux rangs d'une armée totalitaire.



■ *Les trois amis d'Une Balle dans la Tête : la soif de pouvoir et la fièvre de l'or feront de l'un deux un traître* ■

Pourquoi avoir tourné une séquelle au *Syndicat du Crime* dans la mesure où l'un des héros, interprété par Chow Yun Fat, ne survit pas à l'affrontement final ?

■■■



■ *Tony (Tony Leung), flic ou voyou ? Lui-même ne peut choisir (A Toute Epreuve)* ■



■ *Tequila (Chow Yun Fat) et Teresa (Teresa Mo) au centre de la bataille (A Toute Epreuve)* ■



■ *Ultime ligne droite à travers un hôpital en flammes pour Tequila et son protégé (A Toute Epreuve)* ■

■ ■ ■

Je n'avais nullement l'intention de donner une suite au **Syndicat du Crime**, mais devant son succès retentissant, le distributeur nous l'a demandé à moi-même et à Tsui Hark. Nous nous sommes mis d'accord sur une préquelle, l'explication de l'amitié entre les deux héros du film, Sung et Mark. Tsui Hark tenait lui aussi à ce que cette suite retrouve la puissance des liens d'amitié du premier. Pendant toute la durée de l'écriture et du tournage, j'étais soumis à de sévères pressions. A l'origine, **Le Syndicat du Crime 2** durait deux heures et demie, mais j'ai été contraint de le ramener à une heure quarante. Aujourd'hui, le film me satisfait globalement mais je considère qu'il souffre d'un manque cruel de cohérence. A ce titre, j'en veux au distributeur de m'avoir forcé la main, de m'avoir forcé à couper des pans entiers du film pour bénéficier d'un maximum de séances par jour ; **Le Syndicat du Crime 2** sortait pour les fêtes de fin d'année et il voulait faire le plein. De même, parce le contrat me liant au projet le stipulait, le film devait être prêt à livrer pour Noël. Ainsi, toute la période de post-production, le montage notamment, s'est réduit à sa plus simple expression. Quelle frustration ! En fait, **Le Syndicat du Crime 2** est assez différent du premier. Je l'ai désiré plus américain, plus proche de la bande dessinée que son modèle, très réaliste quant à lui.

Que ce soit dans *Le Syndicat du Crime 1 & 2*, et par la suite dans tous vos films, vous réglez de magistraux gunfights, uniques de virtuosité...

J'apprécie beaucoup les scènes d'action de Sam Peckinpah, ou celles mises en scène par Arthur Penn dans **Bonnie & Clyde**. Je les aime mais je ne m'en inspire pas consciemment. Mon inspiration provient des comédies musicales américaines et françaises. Avec d'un côté Gene Kelly qui, mieux que personne, savait agencer le mouvement masculin. Et de l'autre, **Les Parapluies de Cherbourg** et **Les Demoiselles de Rochefort**, tout deux de Jacques Demy, qui m'ont vraiment guidé. La musique compte beaucoup dans mes scènes d'action ; je l'utilise à fond pour composer les séquences, les plans, comme Francis Coppola dans **Apocalypse Now** qui couvrait ses images de Wagner pour leur conférer une dimension plus épique. Les scènes de flinguage peuvent sembler extrêmement complexes, mais pour moi, elles sont parfaitement claires, décortiquées dans mon esprit. Le plus dur tient toutefois à expliquer à mes collaborateurs, aux cascadeurs ce que je désire. Sur le plateau, je porte un walkman qui diffuse aussi bien de la musique classique que des rythmes plus modernes. Cela m'inspire. Mes gunfights prolongent les films de cape et d'épée du cinéma chinois. C'est pourquoi ils possèdent ce caractère chevaleresque que j'ai adapté à mon propre style.

Votre renommée internationale part directement de *The Killer*, un film désormais mythique que vous dédiez à Jean-Pierre Melville...

Dans sa forme, **The Killer** est très influencé par le cinéma français des années 60. Je rêvais de concrétiser ce projet depuis toujours. Sur le fond, j'étudie les points communs existant entre deux hommes qui mènent deux existences opposées. Le personnage de Chow Yun Fat, le tueur, et celui de Danny Lee, le flic, se rejoignent dans la notion de l'honneur, dans le respect de chacun. Même si leur profession les oppose, leur conception du bien et du mal les rapproche intimement. Chacun voit ce qu'il désire dans **The Killer**. Je l'ai conçu à la manière d'un opéra. Un critique m'a avoué que les scènes d'action possédaient un côté jazzy. Cela m'a touché

■ *Mark Gor (Chow Yun Fat), faux monnayeur et bandit au grand coeur (Le Syndicat du Crime)* ■

car, à l'origine, **The Killer** devait être un film très jazz, ponctué d'airs connus.

Vous ne dissimulez pas la parenté entre Alain Delon dans *Le Samouraï* de Melville et Chow Yun Fat dans *The Killer*...

Lorsque j'ai conçu son personnage, je le voyais très différemment. Chow Yun Fat devait incarner un saxophoniste, un homme plus chaleureux, plus immédiatement sympathique. Mais je me suis aperçu que le public oriental n'accepterait pas cette nuance. Progressivement, j'ai conféré au personnage une plus grande froideur. Cela me permettait de développer une personnalité à la Melville, proche en effet d'Alain Delon dans **Le Samouraï**.

Dans *The Killer*, parmi la multitude de morceaux d'anthologie, on se souvient tout particulièrement de l'explosion de la statue de la Vierge dans l'église assiégée...

A un moment, Chow Yun Fat confie que l'église est le seul endroit où puissent se réfugier sans crainte les bons, mais aussi les méchants. De plus, ce lieu de culte est le symbole le plus probant, le plus tangible de la foi. Cette église me paraissait le meilleur endroit pour évoquer les pouvoirs destructeurs des guerres, leur faculté de transformer le paradis en enfer. Ainsi, les hommes du gang pulvérisent la statue de la vierge, représentation de la vérité, de la beauté. Le tueur et le flic combattent ce mal absolu. Toutefois, si la Vierge est réduite en poussière, le Crucifix demeure intact. C'est l'image suprême de la foi, de l'humanité. Et ça, rien ne peut l'anéantir.



■ *Chow Yun Fat, tueur mélancolique et élégant (The Killer)* ■

Directement après *The Killer*, vous enchaînez sur *Une Balle dans la Tête*, une fresque à la Sergio Leone qui, malheureusement, a connu un sévère échec commercial...

Je n'ai pas voulu tourner un film de guerre dans le but de pénétrer les marchés européens et américains. Le Vietnam y est une métaphore sur la situation actuelle de Hong Kong, sur la tragédie du Printemps de Pékin. **Une Balle dans la Tête** relate ma jeunesse, le souvenir de mes amis, mes espoirs. Cette histoire me tient profondément à cœur. C'est une histoire d'amitié, celle de trois jeunes hommes qui ont toujours vécu dans la pauvreté et qui rêvent de richesse. Ils sont mêlés à une sale histoire, contraints de quitter Hong Kong. Ils vont à Saïgon. Là, ils pensent qu'il est aisé de faire fortune. Prisonniers des Vietcongs, l'un d'eux trahit les deux autres. Il abat son ami d'une balle dans la tête. Celui-ci survit, mais sa blessure l'accule à la folie. Quand il finit par mourir, son dernier ami conserve son crâne percé pour le montrer au traître dont il va se venger... **Une Balle dans la Tête** est une fable sur la cruauté de la guerre, sur la violence, la peur, la cupidité qui changent, qui corrompent l'âme humaine.

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
et traduits par **Didier ALLOUCH**
& Terence CHANG ■

à suivre...



ROB COHEN

DRAGON
l'histoire de BRUCE LEE

Diplômé de Harvard, découvreur du scénario de *L'Arnaque*, directeur des programmes à la 20th Century Fox Television, vice-président du département cinéma de la firme Motown... Rob Cohen a déjà le curriculum-vitae bien rempli avant d'aborder la mise en scène et la production : *Les Sorcières d'Eastwick*, *L'Emprise des Ténèbres*, puis, associé à John Badham, pour *La Manière Forte* et *Comme un Oiseau sur la Branche*. Il compte parmi les golden boys du cinéma américain tout en se faisant un nom dans le domaine du spot publicitaire. Réalisateur de la chronique intimiste *Un Petit Cercle d'Amis* avec Brad Davis et Karen Allen, de la comédie *Scandalous*, il met en scène avec *Dragon* une "biographie épique" à l'américaine. Prochaine étape dans sa filmographie : une adaptation d'un récit barbare de Robert Howard, toujours avec Jason Scott Lee...

D'emblée, vous prenez le parti de la légende au lieu de vous pencher sur la réalité de la vie de Bruce Lee.

John Ford disait toujours qu'entre la légende et la vérité historique, il préférait raconter la légende. J'ai adopté son point de vue. Lorsqu'on met en images la biographie d'une figure légendaire, on a donc ces deux possibilités : soit en faire une sorte de documentaire qui ramène votre héros au niveau le plus humain, le moins exaltant, soit préserver le mythe. **Dragon** mêle les deux. Les points primordiaux de la vie de Bruce Lee sont dans le film et le personnage sert d'exemple, de modèle. Dans le film, Bruce Lee prouve qu'on peut concrétiser ses rêves si on y croit à fond. Il s'agit là d'un message destiné aux jeunes si désillusionnés par les années 90. Selon moi, l'option "légende" est la manière la plus correcte de raconter l'histoire de Bruce Lee : elle a une morale.

Votre Bruce Lee et celui décédé en 1973 ont donc des points communs ?

J'ai rencontré une centaine de personnes qui ont connu Bruce Lee. Toutes se sont accordées à dire qu'il possédait un tempérament assez violent ainsi qu'un ego très développé. En discutant avec ses enfants et sa veuve, j'ai découvert qu'il était en fait un homme très sensible, très gentil avec ses proches. L'arrogance et l'égocentrisme qu'il affichait en public détonnaient singulièrement avec cette image plus intime. Il avait deux personnalités bien distinctes. En fait, Bruce Lee surcompensait le sentiment de rejet qu'il ressentait, de par ses origines, par la dureté, l'orgueil. En privé, tout cela disparaissait. A ce niveau, **Dragon** respecte la réalité. Toutefois, cette réalité a été faussée par tous les gens qui ont écrit sur lui. La plupart de ces personnes l'ont connu dans les deux dernières années de sa vie, une période très dure, tordue, durant laquelle il n'était pas réellement lui-même. J'ai souligné cette détresse dans la scène où, pris de colère face à sa femme qui menace de partir pour les Etats-Unis avec ses enfants, il s'emporte, brise le mobilier. La pression qui pesait sur ses épaules était vraiment trop forte, trop stressante.

Il existe un paradoxe dans *Dragon*. D'un côté, vous décrivez Bruce Lee fier d'être chinois, et de l'autre vous insistez sur son désir de devenir davantage qu'un citoyen américain, c'est-à-dire un Américain tout simplement...

Ce fut le cas dans la réalité. Bruce Lee vient de Hong Kong, un endroit cosmopolite, schizophrénique, où se croisent les cultures asiatiques et occidentales. Il n'était pas surprenant de trouver des Chinois danser le Cha Cha comme on le voit au début du film. Bruce Lee adorait de plus le cinéma américain. Il vénérait James Dean, l'idole de toute son adolescence. Depuis ses neuf ans, là où son père lui faisait tourner des films, Bruce Lee avait le regard fixé sur Hollywood. Il y a toujours eu chez lui ce besoin d'aller vers l'étranger. Pourquoi ? Sans doute qu'il n'était ni complètement chinois, ni complètement occidental car, par sa mère, coulait dans ses veines du sang allemand. D'où sa façon de se situer au carrefour de deux civilisations, de montrer que deux cultures pouvaient se mêler. C'est sa grande victoire, sa façon de s'intégrer. **Opération Dragon** lui a permis de faire la jonction parfaite entre le cinéma chinois et le cinéma américain : financé, distribué par la *Warner Bros*, une compagnie hollywoodienne, le film a entièrement été fait à Hong Kong. Si **Opération Dragon** a obtenu un tel succès, c'est grâce à la personnalité de Bruce Lee et à l'introduction de codes moraux, d'idéaux de la culture chinoise dans une aventure à la James Bond. S'il avait vécu plus longtemps, Bruce Lee aurait persévéré dans cette voie : le lien entre l'Orient et l'Occident.



■ *Bruce Lee (Jason Scott Lee) derrière le masque de Kato, complice du Frelon Vert* ■

Ne pensez-vous pas que ce lien s'est tissé d'après des films, excepté *Opération Dragon*, assez moyens, pour ne pas dire médiocres ?

Ce sont des films de série B aux budgets très bas, mais ils possèdent une énergie très forte qui touche encore le public aujourd'hui. On peut les comparer à **Mad Max** et **Rocky** qui révèlent deux vedettes charismatiques au tout début de leur carrière. **Big Boss, La Fureur de Vaincre** et **La Fureur du Dragon** devaient tout au charisme, au punch et à la personnalité de Bruce Lee. Bruce Lee s'élevait au-dessus des films qu'il interprétait. D'ailleurs, le culte qu'il connaît toujours

■■■



■ *Le Petit Dragon dans ses oeuvres aériennes : une image classique, puissante, inséparable du mythe* ■

■ ■ ■

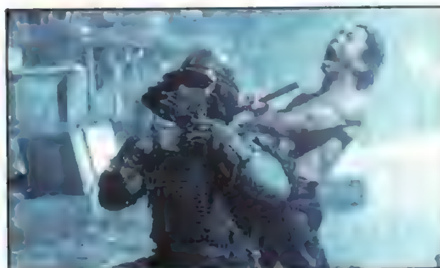
s'est établi bien plus autour de sa personne que de ses films. Ceux-ci n'étaient pas à sa hauteur. Si, à son époque, Bruce Lee a gagné cette faramineuse notoriété, c'est aussi parce qu'il introduisait un nouveau type de héros asiatique, se débarrassant des oppresseurs par sa seule force physique. Les spectateurs se sont identifiés à lui. En Occident, Bruce Lee a également marché fort car le public s'est aperçu qu'il était capable d'exploits physiques qu'aucun comédien américain n'aurait pu effectuer devant une caméra. En comparaison, les héros de films d'action occidentaux étaient de bien pâles figures.

Dans *Dragon*, Bruce Lee bouscule les traditions ancestrales chinoises. Les gardiens du secret des Arts Martiaux l'accusent même de traîtrise...

Une fois de plus, cela s'est déroulé ainsi. Mais Bruce Lee n'est pas un traître ; il s'opposait seulement aux doctrines entendues des arts martiaux qui ne devaient pas être enseignées aux occidentaux. A ce niveau, Bruce Lee était une sorte de Jésus-Christ, un révolutionnaire. Il est ainsi rentré en conflit avec les anciens et leurs règles établies pour faire passer son message, faire évoluer les techniques. Il n'a pas tenu compte des impositions de l'*establishment*. Par l'enseignement des arts martiaux, Bruce Lee voulait en finir avec les préjugés raciaux. Il désirait qu'Orient et Occident se comprennent, que la haine se résorbe. Non, Bruce Lee ne trahissait pas ses origines, sa culture, comme le lui reprochaient les anciens. Il faisait exactement tout le contraire. Il insérait la culture asiatique au sein de la société américaine à travers les arts martiaux. J'ai eu le privilège de lire quelques lettres d'amour écrites par Bruce Lee à sa femme Linda, et dans ces lettres, il expliquait que le seul moyen, pour lui, d'en finir avec le racisme était justement de propager l'enseignement du Kung Fu.

Vous décrivez bien ces préjugés lorsque Bruce Lee, spectateur dans un cinéma, souffre en silence de la vision du chinois caricatural, voisin de palier d'Audrey Hepburn dans *Diamants sur Canapé*...

J'essaie par là de montrer le racisme anti-asiatique latent qui régnait dans la production hollywoodienne des années 50. De Fu **Manchu** à **Charlie Chan** en passant par **Visages d'Orient** où Paul Muni incarnait un asiatique, la tolérance n'était guère de mise. A ce titre, **Diamants sur Canapé** m'a paru le plus symbolique car il s'agit d'un classique de la comédie américaine que tout le monde a pu voir, avec la performance de Mickey Rooney en voisin chinois particulièrement irascible, grincheux. Montrer **Diamants sur Canapé** à travers les yeux d'un asiatique,



■ *Bruce Lee terrasse l'un de ses démons intérieurs. Onirique* ■

ainsi que la douleur, l'humiliation que le film pouvait occasionner m'a paru capital. Et je voulais faire ça sans recourir à la moindre ligne de dialogue, seulement avec des visages, des regards braqués sur l'écran. C'est une scène dont je suis particulièrement fier.

La partie cinématographique de l'existence de Bruce Lee tient une place minime dans *Dragon*. Pourquoi donc ?

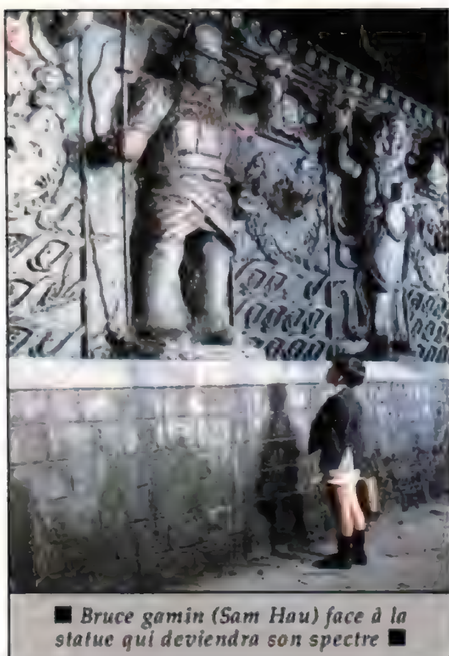
Bruce Lee a vécu presque 33 ans. Son premier film, il l'a tourné à 30 ans. Sa carrière cinématographique n'occupe donc que 10 % de sa vie. Je ne vois pas pourquoi elle aurait dû prendre une place plus importance dans **Dragon**. Bruce Lee a vécu 30 ans sans être la star que l'on connaît maintenant. Si je m'étais focalisé sur ses quelques films, le résultat aurait certainement été barbant. De plus, les trois dernières années de sa vie sont connues de tous, on les a tellement racontées. Mais peu de gens savent ce qui s'est déroulé avant 1970. Pour un cinéaste, il est bien plus stimulant de montrer comment Bruce Lee est devenu une star plutôt que de balancer les clichés habituels sur la difficulté d'être une vedette. Le côté **Une Etoile est Née** m'ennuie mortellement. Mais, par contre, montrer un jeune asiatique se battre pour enseigner les arts martiaux, connaître une relation amoureuse avec une blanche à l'encontre d'une société raciste, était quelque chose de bien plus excitant. Mon intention consistait à donner une vision humaine de la vie extraordinaire de Bruce Lee, de son amour pour Linda et du prix qu'ils ont eu à payer pour obtenir ce succès.

On murmure qu'un temps vous envisagiez Brandon Lee dans le rôle de son père. Info ou intox ?

C'est totalement faux. Brandon Lee n'avait pas du tout un physique chinois et cela aurait été très indélicat de demander à un fils d'incarner son père dans une love-story où il se serait retrouvé au lit en compagnie de sa mère. Psychologiquement, je trouve ça très douteux. J'ai rencontré Brandon Lee, non pour lui proposer un rôle, mais pour lui faire part de mon respect envers la mémoire de son père. J'ai demandé à Brandon s'il était prêt à me faire partager quelques souvenirs de lui. Une heure trente durant, il s'est ainsi replongé dans le passé. Brandon Lee m'a ainsi brossé un portrait de Bruce Lee dont j'ai respecté l'esprit dans **Dragon**.



■ *Une reconstitution fidèle du piège à miroirs de Opération Dragon* ■



■ *Bruce gamin (Sam Hau) face à la statue qui deviendra son spectre* ■

Comment avez-vous trouvé Jason Scott Lee ? Avant *Dragon*, il n'était qu'un inconnu, interprète de rôles minuscules dans *Born in East L.A.* et *Retour vers le Futur 2*...

Bonnie Timmerman, la directrice de casting de la série ***Deux Flics à Miami*** dont j'avais réalisé quelques épisodes, est aussi celle qui a découvert Bruce Willis lorsqu'il n'était encore que barman. Je lui ai envoyé le scénario de **Dragon** avec pour mission impossible de trouver l'interprète de Bruce Lee. Après lecture du manuscrit, elle m'a confié que c'était là le rôle le plus complexe à pourvoir qu'elle ait jamais connu. Néanmoins, elle se souvenait bien d'un jeune comédien d'origine sino-américaine qu'elle avait auditionné pour **Le Dernier des Mohicans**, Jason Scott Lee. Si celui-ci faisait bien trop asiatique pour incarner un indien, il pourrait bien faire l'affaire, du fait de son talent et de sa présence. Bonnie m'a donné son numéro de téléphone, je l'ai contacté. Lorsque Jason a mis pour la première fois les pieds dans mon bureau, j'ai immédiatement su que c'était l'oiseau rare que je recherchais.

Mais pourtant Jason Scott Lee ne connaissait rien aux arts martiaux avant d'entamer le tournage de *Dragon*. A l'écran, c'est un as !

Effectivement. Il a fallu le faire passer par sept mois d'un entraînement extrêmement difficile, le plus âpre qu'un comédien ait jamais connu. Heureusement, Jason était déjà quelqu'un de très athlétique pour pratiquer le surf et la gymnastique. Ces disciplines lui ont conféré une souplesse, une coordination de mouvements qui lui ont permis de s'initier très vite à la chorégraphie des combats de **Dragon**. Et puis, il est si bon acteur qu'il est rentré dans la peau de Bruce Lee, dont le langage corporel est également devenu le sien. Au final, Jason Scott Lee est devenu Bruce Lee comme Robert de Niro le boxeur Jake LaMotta dans **Raging Bull**.

Les séquences d'action de *Dragon* se placent-elles, selon vous, dans la même optique que les combats chorégraphiés par Bruce Lee ?

Complètement. Le défi consistait à retrouver l'esprit de Bruce Lee tout en évitant de faire trop rétro. Il fallait impérativement que les affrontements fassent années 90 tout en préservant les spécificités de Bruce Lee. Les films d'action de Hong Kong m'ont



■ *Linda (Lauren Holly) et l'amour de sa vie, le Dragon de son cœur* ■

aussi beaucoup influencé, surtout ceux de John Woo et de Jackie Chan. Ceux-ci ont, à leur façon, repris le flambeau de Bruce Lee. Ils ont fait évoluer les arts martiaux vers quelque chose de plus athlétique, de plus acrobatique, de plus cinématographique encore. Dans beaucoup de films de Hong Kong, les combats se résument à la destruction du mobilier. J'avais en tête une sorte de ballet. C'est ce que j'ai expliqué au coordinateur des combats, John Cheung qui a travaillé sur **Opération Dragon**, mais également avec Jackie Chan et Van Damme. Nos échanges d'idées ont abouti à une somme de 15 combats, chacun portant un nom différent pour que l'équipe s'y retrouve. Chaque portion bénéficiait d'un traitement différent et possédait ainsi ses propres caractéristiques, que ce soit dans les éclairages, les effets sonores ou encore dans les décors. Généralement, les scènes de ce genre sont filmées d'un trait, les unes à la suite des autres, ce qui fait qu'elles se ressemblent toutes. Chacun des affrontements de **Dragon** demandait entre 100 et 150 plans. De la folie !

Il y a, dans *Dragon*, une scène onirique, troublante, où un "terra cotta warrior", le symbole de la mort, s'avance vers Brandon Lee, encore tout gosse...

Dragon a été achevé bien avant la mort accidentelle de Brandon Lee. Je n'ai jamais eu la moindre prémonition consciente d'un danger planant sur sa tête, malgré le fait que son père croyait qu'un sentiment de fatalité l'environnait. Il l'a accepté mais sans jamais vouloir le transmettre à ses enfants. Bruce Lee désirait vaincre cette fatalité afin que ses enfants n'héritent pas de ses propres démons intérieurs. Je ne pense pas qu'il s'agisse là d'une malédiction familiale comme peuvent l'être l'alcoolisme ou les mauvais traitements. A travers cette scène, je dis simplement qu'il est nécessaire de combattre ses propres démons si on tient à ne pas les léguer à sa descendance. C'était un combat salutaire, positif, tant pour Bruce Lee que pour son fils, mais cette séquence a pris aujourd'hui un sens diamétralement opposé à ma perception à l'époque du tournage.

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■

20 ANS APRES

Voici exactement vingt ans que Bruce Lee est mort dans des circonstances toujours aussi opaques (œdème du cerveau ?). Voici vingt ans que sa légende persiste, grandit même, captive les gosses nés longtemps après sa disparition. Voici vingt ans que des dizaines de bouquins, des centaines d'articles, des numéros spéciaux à base de posters entretiennent la flamme. Et pendant tout ce temps, le nom de Bruce Lee fait les choux gras des marchands de soupes, des producteurs véreux, y compris ceux qui, à partir de chutes, bricolent des choses aussi peu recommandables que **Le Jeu de la Mort 2**, qui, à partir de vagues témoignages, offensent sa mémoire avec des ordures comme **La Vie Sentimentale de Bruce Lee**. Et on ne dénombre plus les Bruce Ly, Bruce Le, Bruce K. Lea, Bronson Lee, prétendants indignes ou clones serviles. De quoi corrompre la légende, le mythe. Mais, si puissant, si magnétique malgré une poignée de films souvent peu reluisants, le souvenir de Bruce Lee survit à toutes les récupérations, à toutes les détériorations, aux attaques mercantiles.

Linda Lee, qui n'est pas à Bruce Lee ce que Yoko Ono est à John Lennon, lui consacre un livre, "Bruce Lee : The Man Only I Knew", acquis par *Universal*. Un best-seller évidemment, un témoignage qui nourrit ce film, cette imposante production hollywoodienne, romancée, épique, dans laquelle les fans de la première heure, ceux qui ont grandi en imitant les cris perçants du Petit Dragon, sa gestuelle, ne reconnaîtront pas obligatoirement l'idole de leur jeunesse. Rob Cohen, contacté par une jeune cadre asiatique de *Universal*, n'a pas eu l'intention de verser dans la biographie réaliste, s'attachant à découvrir l'être humain fragile derrière la figure invincible de l'écran. Il mystifie, entretient le mythe, la tumultueuse enfance de Lee à Hong Kong, la réalisation difficile de son rêve aux Etats-Unis, la création de son école de Jeet Kune Do, la rencontre de la blonde Linda Emery, le racisme anti-asiatique en vigueur en Amérique, les débuts dans la série télé ***Le Frelon Vert***, l'humiliation par le choix de l'américain David Carradine dans la série ***Kung Fu***, le premier triomphe à Hong Kong.... Rob Cohen décide un récit compact, falsifie parfois l'histoire afin d'appuyer son propos (Bruce Lee visionne le premier épisode de la série ***Kung Fu***, diffusé en 1974), oublie de signaler que son héros trompait allègrement sa femme en compagnie de starlettes comme la pétulante Betty Lee... Il montre même trois producteurs le poursuivant jusque dans un ferry pour lui proposer la vedette de **Big Boss**. On sait parfaitement que c'est Bruce Lee lui-même qui sollicita ***Golden Harvest*** après avoir été viré de la ***Shaw Brothers*** parce que trop gourmand... Les puristes vont bondir au plafond, mais une veuve indulgente ne pouvait tout dire, tout révéler à la face du monde, bien que ce monde connaisse déjà la vérité vraie.

Mais oui, **Dragon** échappe à l'usage de faux par la performance de Jason Scott Lee. Physiquement, cet hawaïen ne ressemble pas du tout à son personnage. Et pourtant, il lui colle à la peau. On pourrait seulement le tolérer, mais, mieux, on l'admet, on l'assimile, on l'identifie. Jason Scott Lee est Bruce Lee jusque dans les combats (réussis), jusque dans ses mimiques, dans sa manière de bouger, de manifester ses sentiments. Il le surpasse parfois dans l'action, à tel point que cette représentation romancée, idéalisée de façon à plaire à ceux qui ne l'ont connu que post-mortem, supplante le modèle dans quelques beaux moments de grâce.

■ M.T. ■

UIP présente Jason Scott Lee dans une production **Universal Pictures** ***DRAGON, L'HISTOIRE DE BRUCE LEE (DRAGON, THE BRUCE LEE STORY*** - USA - 1992) avec Lauren Holly - Michael Learned - Nancy Kwan - Kay Tong Lim - Robert Wagner - Ric Young **photographie de** David Egby **musique de** Randy Edelman **scénario de** Edward Khmara, John Raffo & Rob Cohen d'après le livre de Linda Lee Cadwell **produit par** Raffaella de Laurentiis **réalisé par** Rob Cohen

23 juin 1993 **2 h**

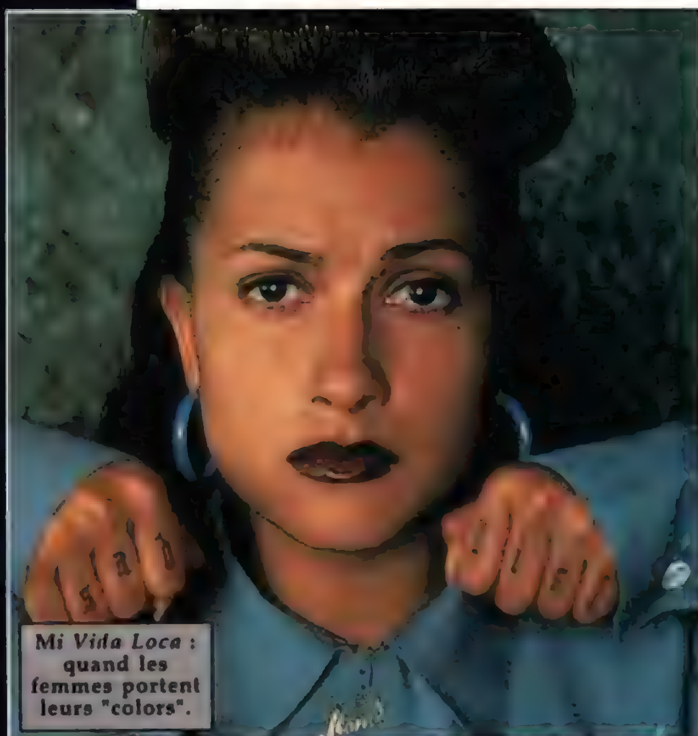
CANNES 1993
la toute première fois

La Croisette n'est pas uniquement la terre conquise des auteurs reconnus, des officiels, des ambassadeurs de telle ou telle cinématographie. Il y a aussi ceux qui débarquent pour la première fois, se risquent aux projecteurs de la presse internationale. Ce sont les génies en herbe, les talents encore bruts, ceux sur lesquels on mise déjà. Du constat social des faubourgs de Los Angeles au camping ibérique, de la Compétition Officielle à la Semaine de la Critique, ils ont été une dizaine de novices à affirmer leur personnalité, à délivrer un message grave, à inquiéter ou, tout aussi honorable, à divertir !



Menace II Society : le quotidien armé du Hood américain.

La sélection à La Quinzaine des Réalisateurs de **Menace II Society** aura permis de faire le point sur l'évolution du cinéma afro-américain, deux ans après la déferlante black sur la Croisette. Bilan inquiétant. Non pas que **Menace II Society** soit un mauvais film, bien au contraire, mais celui-ci se limite à conter la même histoire, à quelques détails près, que **Boyz N the Hood**. A croire que les cinéastes noirs n'arrivent pas à sortir du "Hood". Même Mario Van Peebles, après **New Jack City**, aura connu quelques difficultés dans le montage financier de son western. Essaierait-on d'enfermer le cinéma noir américain dans les limites du territoire des gangs ? Exercice dans lequel excellent les deux metteurs en scène de **Menace II Society**, Allen & Albert Hugues. Formés à l'école du clip, ces jumeaux de 21 ans jettent un regard sur le "hood" pas forcément novateur, mais beaucoup plus hard, plus agressif que celui de John Singleton. Le héros, Caine, orphelin d'un dealer et d'une junkie, n'a rien d'un saint. Membre d'un gang, il se sert d'une arme comme les autres. Aucun espoir de rédemption pour ce gosse et pour son pote O-Dog qui vide un chargeur dans la tête d'un épicier coréen. Sans concession, **Menace II Society** est un document unique sur le délabrement moral, spirituel de l'Amérique, et plus particulièrement de la jeunesse noire. Les jumeaux Hugues orchestrent brillamment cette déliquescence sociale que **South Central** (Marché du Film) de Steve Anderson, produit par Oliver Stone, essaie aussi d'enrayer par un recours mielleux à trop de moralisme, de pédagogie. Au sortir de la maison de redressement, le fils a le choix entre son père, taulard repenti, et sa nouvelle famille, le gang. Pistolet à la main, il choisit papa. Trop schématique pour être acceptable. **Mi Vida Loca** traite des mêmes thèmes que **Menace II Society**. Un an après le très machiste (par la force des choses) **Sans Rémission**, c'est le premier film à faire état de l'existence de gangs féminins dans les quartiers hispaniques de Los Angeles. Ces "bandes de nénettes" obéissent aux mêmes règles que les mecs. Cérémonie d'intronisation brutale, tatouages d'identification, virées en groupe, bagarres entre gangs rivaux... Tel est le lot quotidien des filles d'Echo Park, poussées elles-aussi à la violence. Focalisée sur deux "héroïnes", Mo-



Mi Vida Loca : quand les femmes portent leurs "colors".

rose et La Taupe qui se disputent le même type dont elles ont un enfant, Allison Anders ne se pose pas là en donneuse de leçon. Son objectif : montrer, dresser des portraits de femmes perdues pour qui la rue est le seul horizon, l'unique refuge. Selon elle, la violence et son aboutissement, la mort, sont les seules issues dans ce monde pourri. Un peu longuet, **Mi Vida Loca** (un des fleurons de Un Certain Regard cette année) suinte le désespoir.

En Italie non plus, on ne rigole pas des masses. En Compétition Officielle, **La Scorta** de Ricky Tognazzi file une équipe de flics chargés d'assurer la protection des magistrats anti-Mafia en Sicile. Idéaliste, le réalisateur prend le parti de décrire ces policiers sous l'angle d'incorruptibles des temps modernes. Le juge est leur Elliott Ness, meneur d'une Croisade contre la Pieuvre. Toujours dans l'optique du cinéaste, ce sont les Héros de la nouvelle Italie, les martyrs de l'opération "Mains Propres" qui secouent actuellement la péninsule. Heureusement, **La Scorta** s'élève à un niveau moins rébarbatif que l'appel à la mobilisation du peuple contre les méchants ; c'est aussi un polar musclé, solidement charpenté, doté d'une certain suspense. Quand les lois d'un genre codifié s'intègrent parfaitement au discours politique. Dans le japonais **Sonatine** de Takeshi Kitano (Un Certain Regard), on cause également Mafia, Yakuza plus précisément, mais pas exactement de la façon, très romantique, dont nous avait habitué le cinéma nippon. Kitano choisit pour héros Murakawa, un gangster sur le retour, blasé, fatigué. Sur une plage, près d'Okinawa, il retrouvent des confrères. Là, durant les trois-quarts du film, les yakuzas jouent comme des enfants, chantent, sautent, inventent des histoires, des jeux... Les durs se libèrent avant la mission de représailles. Nihiliste, **Sonatine** ne laisse personne y réchapper. "*Je pense que les vrais durs à cuire n'ont jamais expérimenté une quelconque tension : par contre, ce sont des gens cools*" avoue le cinéaste qui ajoute : "*il y a des fois où nous nous devons de penser sérieusement à notre façon de mourir*". Des propos bizarres, paradoxaux, qui illustrent le ton original d'une œuvre passant d'amusements puérils à la barbarie la plus extrême.

Dans sa volonté de fustiger les clichés, le québécois **Requiem pour un Beau Sans Coeur** de Robert Morin (Semaine de la Critique) fait très fort. Impossible de visionner son portrait de Régis Savoie, un tueur évadé de prison, sans songer aux bavures de Ben, le funeste prolo du crime de **C'Est Arrivé près de chez vous**. N'usant d'aucune référence, Robert Morin adopte une narration totalement originale. Il choisit de conter les trois derniers mois de l'existence de Régis Savoie à travers huit témoignages différents, parfois contradictoires, amusés, terrifiés et ce, en n'usant que d'effets de caméra subjective. Les proches du tueur racontent : la petite amie, l'avocat, le compagnon de crime, le flic qui le piste... Résulte un puzzle dont toutes les pièces sont parfaitement synchro, un documentaire noir, doué d'un humour au vitriol. Plus sérieux que les Belges de **C'Est Arrivé...**, Robert Morin n'en est pas moins mordant, méchant. Le cinéma francophone nourrit parfois des monstres. Qu'il continue. **I Love a Man in Uniform** (Quinzaine des Réalisateurs) de David Wellington (réalisateur d'un film d'horreur, **The Carpenter** avec Wings Hauser) est voisin de palier de **Requiem** ; il porte la nationalité canadienne. La folie de Henry Adler, commis de banque et aspirant-comédien, constitue son thème. Solitaire, ce jeune homme obtient le rôle du flic Flanagan dans la série télé *Crimewave*. Traumatisé par un casse dans la banque qui l'emploie, il démissionne

■■■



ALLEN & ALBERT HUGHES
réalisateurs de Menace II Society

A 21 ans, les jumeaux Hughes ont réalisé des clips, des épisodes de série télé et Menace II Society, leur premier film, une illustration ultra-violente de la situation dans les rues de L.A. Rencontre avec deux petits génies de la caméra.

Comment est née l'idée de *Menace II Society* ?

Albert : Allen et moi, nous faisons tout ensemble, de l'écriture au montage. C'est difficile de dire qui a eu en premier l'idée du film. Je crois que l'on s'est entraîné l'un l'autre. Allen amenant une idée, moi en proposant une autre...
Allen : Nous avions envie d'aller plus loin que les titres de journaux, de montrer ce qui pousse vraiment les jeunes de L.A. à s'entretuer.
Albert : Nous ne sommes pas des prêcheurs. Nous montrons juste ce qui se passe, avec le secret espoir que si nous montrons la réalité brute, certains jeunes se détourneront du chemin des gang.

Etes-vous proches de la violence des rues de L.A. ?

Allen : On ne nous a pas encore tiré dessus si c'est ce que vous voulez dire. Bien qu'une fois, on n'est pas passé loin. Je connaissais un type dans le genre de O-Dog, l'enragé du film qui tire sur les gens sans raison. Je me suis engueulé un jour avec lui pour pas grand chose. Trois jours plus tard, sa maison brulait avec sa famille à l'intérieur. Evidemment, je n'avais rien à voir là-dedans, mais avant de mourir le gars a dit à ses potes : "Descendez Allen !". Ils ont tous débarqué à notre école armés jusqu'aux dents bien décidés à m'avoir. J'avais une trouille du diable. Mais, quand le malentendu s'est dissipé, les gars qui voulaient m'abattre sont devenus mes copains.
Albert : Notre mère a tout fait pour nous préserver des gangs et de la rue. A douze ans, elle nous a offert notre première caméra vidéo, un truc hyper-lourd, mais qui allait décider de tout le reste de notre carrière.

***Menace II Society* reste ambigu sur la question religieuse...**

Albert : Je crois au contraire que nous sommes très clairs sur notre façon de montrer que le christianisme n'apporte aucune solution au problème black. Dans la maison des grand-parents de notre héros, il y a un tas d'images pieuses accrochées au mur. Que des peintures de Jésus et de saints blancs.
Allen : Les gens de Nation Of Islam, dans leur extrémisme, soutiennent la culture noire. Ils arrivent aussi parfois à détourner certains jeunes de l'alcool et de la drogue en insufflant de la spiritualité dans leur vie. Nation of Islam essaie de nettoyer les jeunes qui viennent à elle. Les autres religions ne pensent qu'à leur prendre des thunes.

Tourner le film dans les rues de L.A. n'était-il pas considéré comme de la provocation par les membres des gangs ?

Albert : On les a embauchés ! Ils jouent dans le film et ils ont adoré ça. Dans un plan, celui où les flics arrivent dans l'allée, il n'y a que des membres de gang à l'écran.
Allen : Ils n'ont pas encore vu le film mais on a montré des rushes à celui qui nous servait de consultant. Il était choqué par la violence alors que c'est lui qui m'avait raconté tout ça. Les gang trouvent en général les films qui les représentent pas assez réalistes, trop mous, trop gentils. On a essayé de s'attacher à la réalité, de rendre **Menace II Society** le plus vrai possible sans être censuré. La MPAA a quand même demandé quelques coupes parce qu'ils trouvaient certaines morts trop dures.

■ Propos recueillis et traduits par Didier ALLOUCH ■



***Requiem pour un Beau sans Cœur* : la réponse québecoise à *C'Est Arrivé près de chez vous*.**

GUILLERMO DEL TORO
réalisateur de **Cronos**

Spécialiste mexicain des effets spéciaux, Guillermo Del Toro se lance dans la réalisation. **Cronos** traite de l'immortalité et du vampirisme sur le ton de la poésie. Un premier film très remarqué puisqu'il a obtenu le prix de la Semaine de la Critique.

Cronos est apparemment un film de fan de fantastique...

Je ne suis pas fan de fantastique, je suis possédé par le fantastique, et ce depuis que j'ai deux ans. Gamin, je restais éveillé des nuits entières pour regarder *Au-Delà du Réel* à la télé mexicaine ou pour lire des *EC Comics*.

Que pensez-vous du regain d'intérêt pour les histoires de vampires ?

A mon avis, le récent rush du film de vampire est dû au succès des livres de Ann Rice, "Interview avec un vampire" et "Lestat". Je ne les apprécie pas vraiment. Pour moi, Ann Rice est la Barbara Cartland du fantastique, mais elle a fait du vampire un héros romantique extrêmement moderne. Jesus Gris, le "vampire" de Cronos n'a rien à voir avec cette imagerie. C'est un vampire récalcitrant pour qui l'absorption de sang n'a rien d'érotique, mais est un besoin, le seul moyen d'apaiser sa faim. C'est un drogué accro au sang. Je me suis toujours dit que le vampire parfait serait un insecte. Je suis parti de là pour aboutir à **Cronos**. Je me suis aussi inspiré des travaux d'un vampirologue très renommé, le révérend Montague Sommers. Il dit que les vampires corrompent en premier lieu la famille. C'est pour ca que j'ai placé mon vampire en plein milieu d'une famille unie.

Est-ce aisé de financer un film fantastique à Mexico ?

Tout financement de film est un problème. J'ai payé **Cronos** en faisant des tas de crédit, en perdant des amis et en mettant une hypothèque sur ma maison. J'ai mis 200.000 dollars de ma poche. Je n'en ai pas encore récupéré la moitié, mais je m'en fous. Il m'est plus facile de vivre sans maison que sans avoir fait **Cronos**.

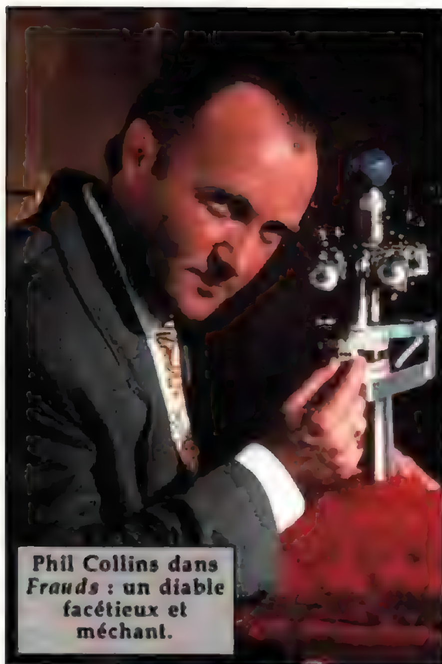
■ Propos recueillis et traduits par **Didier ALLOUCH** ■


Cronos **: un Mexicain lève un voile sur l'éternité.**

I Love a Man in Uniform **: un comédien qui idéalise à mort un personnage de fiction.**

■ ■ ■

pour, au-delà des sunlights, continuer à porter son uniforme de faux policier. Henry Alder prend son personnage très au sérieux. Inconditionnel de l'autorité et de l'ordre moral, il devient une sorte de "maniac cop", expiant lui-même le mal des rues de Toronto. "***I Love a Man in Uniform*** *traite de l'autorité, de l'obéissance et de la corruption. Il se moque aussi de la vénération contemporaine pour la mise en application de la loi et de la télévision qui s'en inspire*" témoigne David Wellington qui aurait tendance à trop s'étendre sur les dérives meurtrières de son flic dans la cité du crime. Lassant. Mais le fétichisme forcené du héros, et du réalisateur un rien fasciné, l'aspect "garçon" de son attitude (cuir, badge, lunettes, gourdin... on est en pleine imagerie gay) instaure une ambiance parfois étouffante. Ici, l'habit fait le flic, si c'est pas en surface, du moins dans l'âme. **Don't Call me Frankie** (Semaine de la Critique) de Thomas A. Fucci part également d'un postulat très sérieux, mais pour aboutir à un résultat à l'écran moins dramatique. Ainsi, le gros Frank Connally, dans une chambre d'hôtel sordide, pleure ses 11.683 disques vendus par sa femme, laquelle vient tout juste de déguerpir avec ses deux gosses. Il choisit de se loger une balle dans la tête, mais un tremblement de terre l'en empêche. Dans l'entrebaillement de la porte, il fait connaissance avec sa voisine, une pute sur le retour dont les seins balottent au rythme des secousses. Gag. Le drame s'achève, la comédie acidulée débute. Pince-sans-rire, Thomas Fucci, dont la dite influence du **Barton Fink** des frères Coen se fonde sur le seul décor, joue l'alternance. Alternance des musiques, allant de la country à La Callas, alternance des tons rompus allègrement, dérivant même vers la farce macabre avec cadavre attablé. C'est élégant, court (soixante-



Phil Collins dans *Frauds* : un diable facétieux et méchant.

dix minutes), pittoresque et prometteur sur l'avenir de ce jeune réalisateur qui déplore toujours le traitement infligé à son scénario pour **Arênes Sanglantes** avec Sharon Stone.

Le fantastique était cette année en Compétition Officielle avec **Body Snatchers** envoyé au casse-pipe et, à la Semaine de la Critique (depuis deux ans une section en hausse), avec **Cronos** qui obtient le Grand Prix. Le très doué Guillermo Del Toro, dont George Romero va produire le prochain film, s'intéresse à l'invention d'un alchimiste du 16ème : un boîtier d'or 24 carats. En forme d'œuf de Fabergé, le boîtier contient un mécanisme d'horlogerie capable de prolonger l'existence. Mais il y a des règles bien précises à respecter : l'heureux possesseur de l'objet doit se nourrir exclusivement de sang. L'Œuf d'Or est acquis par un vieux brocanteur de Mexico, Jésus Gris, lequel n'aspire qu'à une fin d'existence paisible au milieu des siens. Lui qui attendait la mort avec une certaine impatience devient, sous l'influence du boîtier, un vampire récalcitrant. Au thème de l'immortalité, Del Toro ajoute celui du vampirisme. Mais son film mêle aussi tendresse et sourire, gothique et kitsch. C'est du bon cinéma populaire en provenance du pays des **Santo** et autres catcheurs masqués. Rayon fantastique et dinguerie, la Compétition Officielle (bientôt susceptible de détourner la production du genre d'Avoriaz ?) programme également **Frauds** de l'Australien Stephen Elliott, très admiratif de l'univers branque de Tim Burton. Son Beetlejuice se nomme Roland Copping, expert en assurance. Cinglé notoire, c'est également un type odieux, raffolant de plaisanteries bien grasses et dont le *home* s'impose en croisement entre la tannière du Joker et la maison de Pee Wee. Sautillant, Copping (le chanteur Phil Collins survolté) devient le cauchemar des Wheats qui n'avaient pas besoin de ce parasite pour leur empoisonner la vie. Beth Wheats vient, en effet, d'abattre le meilleur ami de la famille qu'elle a pris pour un cambrioleur. Alerté par ce forfait qui serait une tentative d'escroquerie à l'assurance, Copping se radine et se déchaîne contre le couple... Il y a beaucoup de Tim Burton, de **Beetlejuice** dans cette hénaurme farce macabre, mais également un rien de Joel Coen comme l'attestent ces gros plans sur des objets en mouvement ou ces travellings ultra-rapides en contre-plongée. Malheureusement, comme **Body Snatchers, Frauds** fut victime d'un certain anonymat cannois. Parce que drôle et speedé, il n'avait pas, selon beaucoup, sa place en haut des marches.

Plus bas, au niveau de la mer et de La Quinzaine des Réalisateurs, **L'Ecureuil Rouge** de Julio Medem (**La Ardilla Roja** dans la langue de Cervantès) en a surpris plus d'un par son originalité, son humour, son érotisme et son histoire labyrinthique... Tout démarre à San-Sébastien de la chute d'une moto sur la digue. A deux doigts de se jeter sur les roches, Jota se précipite au secours de l'inconnu, une jolie blonde. Amnésique, celle-ci ne se souvient même pas de son nom. Séduit, Jota lui fabrique un passé volé à son ancienne petite amie, Eli, qui l'a plaqué. Pour éviter les problèmes, Jota s'installe au camping de l'Ecureuil Rouge avec sa belle. Mais celle-ci est-elle vraiment amnésique ? Pourquoi le duvet de sa peau se hérisse-t-il lorsque passe, dans les parages, un type filant dans une voiture rouge ? Pourquoi sa foufoune, où s'introduit notamment la main d'un gosse athlétique et hynoptiseur, mord-elle comme un petit animal ? Que cherchent donc les employées lesbiennes du camping ?... Des questions, beaucoup de questions dans cette drôle de mystification, épinglant au passage les beaufs espagnols, les clips ringards (ah le "Elisa" du groupe Las Moscas/les Mouches, grimés en indiens), le machisme, le gore... Le spectateur voyage les yeux bandés dans ce trip humide, irradié par la présence de la belle Emma Suarez. Vraiment un drôle de film, l'un des plus troublants de cette édition 93.

■ Didier ALLOUCH & Marc TOULLEC



ALLISON ANDERS
réalisatrice de **Mi Vida Loca**

Attachée à montrer à l'écran des catégories de personnages que l'on ne voit jamais au cinéma, Allison Anders s'attaque au gang féminin. Mi Vida Loca est une plongée dans l'intimité des filles de Los Angeles.

Après *Gas, Food and Lodging*, l'histoire de trois femmes dans une station service, c'est un peu étonnant de vous retrouver à la tête d'un film de gang ?

Je vis à Echo Park et je cotoie tous les jours les gamines que vous voyez dans le film. Je n'ai jamais fait partie d'un gang mais je suis issue du même milieu social défavorisé. Je me suis dit que j'étais bien placée pour raconter leur histoire.

Pendant tout le film, vous faites en sorte d'éviter la violence, sauf à la fin. Peut-on dire que c'est une conclusion morale au film ?

Je n'ai pas évité la violence pour des raisons morales. J'étais plus intéressée par l'humanité des personnages. Aux USA, la violence de la rue est exploitée au maximum, notamment à la télé. Le public est immunisé contre la vision de la violence. Alors, au lieu de donner dans la surenchère comme la plupart des films, j'ai préféré me focaliser sur l'intimité de ces filles. C'est ce qui est le plus dur à tourner. Aujourd'hui, on dirait que les sentiments embarrassent plus les gens que la vue du sang. La fin de **Mi Vida Loca** est suggérée. On ne voit pas vraiment ce qui se passe, on l'imagine. Le réalisme de cette scène nait du fait que j'ai essayé de montrer le sentiment d'irréalité qui submerge les témoins de ce genre d'événements. Et puis, si j'avais tué Little Sleepy plutôt que l'enfant, les gens auraient trouvé ça logique, normal. Tandis qu'en tuant un gosse, le public se rend compte que les gangs font aussi d'innocentes victimes et que si le problème n'est pas très vite résolu, tout le monde est en danger.

Cela va vraiment aussi mal que ça à Echo Park, le quartier de *Mi Vida Loca* ?

La situation est encore bien pire que ce qu'on voit dans le film. La plupart des événements de **Mi Vida Loca** m'ont été racontés par des membres de gang d'Echo Park. D'ailleurs, elles jouent toutes dans le film. J'espère qu'elles ont tiré quelque chose de cette expérience. Peut-être ont-elles appris à faire confiance à des gens qui ne proviennent pas de leur même sous-culture. Ou peut-être ont-elles appris à faire semblant, ce qui est primordial pour avoir un job ou réussir dans la société américaine actuelle. En tous les cas, à la fin du tournage, tout le monde pleurait. Aussi bien les actrices que les filles des gangs. Même moi. Nous n'avions pas envie de nous quitter.

■ Propos recueillis et traduits par Didier ALLOUCH ■



Emma Suarez : "l'écureuil rouge, c'est elle, et elle mord de l'intérieur !

DUR D'ÊTRE UN HÉROS !

THE LAST ACT



Arnold dans la plus fameuse scène de "Hamlet" : un "To be or not to be" qui va tourner au carnage !

ION HERO

The Last Action Hero ne s'est pas fait sur un simple claquement de doigts d'Arnold Schwarzenegger, lequel n'a pas été consentant immédiatement. De l'idée au résultat à l'écran, il y a des passages à niveau, des douanes morales, des obligations, des ajouts, des soustractions... Une copie très raturée, très gribouillée sur laquelle se sont penchés plus d'un élève, tous prompts à orienter les aventures de Jack Slater et Danny dans telle ou telle direction. Etape après étape, sculpté par dix mains différentes, "l'ultime héros du cinéma d'action" ne prend forme que laborieusement...



■ *L'Eventreur (Tom Nooman) et Danny (Austin O'Brien) : pour un remake du Sixième Sens ?* ■

Cinq scénaristes se partagent la paternité de **The Last Action Hero**. Rien d'étonnant à cela car, à Hollywood, la multi-parenté est de règle depuis longtemps, depuis une dizaine d'années tout particulièrement. Tant qu'un manuscrit ne correspond pas au désir du producteur, de la vedette, un scénariste le travaille. Puis, un autre et un autre encore. Plus le projet nécessite un investissement important, plus les révisions, les ajustements, les "corrections" destinées à contribuer à l'élargissement du public potentiel sont nombreuses. Evidemment, dans l'opération, un véritable essorage, le crédit des géniteurs du script originel en prend un sacré coup !

The Last Action Hero, tout auréolé qu'il est d'un générique quatre étoiles, n'échappe pas à la règle, au cheminement d'une idée qui, soumise à de multiples pressions, en devient une autre, pas forcément bonne celle-là. Sur la ligne de départ : Zak Penn, 23 ans, et Adam Leff, 24 ans, deux bons copains usant jusque là leur fond de culotte sur les bancs de l'Université de Wesleyan. Ils rédigent plusieurs scripts, dont un "à la Stephen King" où un rat géant bouffe les promeneurs s'aventurant dans Central Park. En mars 1991, Penn & Leff se prennent au jeu d'écrire un buddy-movie drôle bourré d'action. En quête d'inspiration, ils foncent dans un vidéo-club, visionnent **L'Arme Fatale** et trois douzaines de fleurons du genre. Avant coup, ils préparent une liste de questions sur les ressorts dramatiques des films à visionner : "Quand l'âme damnée du vilain en titre sera-t-il tué ?", "La femme et les enfants du héros seront-ils kidnappés ?", "Le héros fera-t-il appel à un pote vétéran du Vietnam ?"...

De quoi démonter l'habileté fortement teintée de roublardise de toute une génération de scénaristes américains. Aidés par le souvenir ému de **La Rose Pourpre du Caire**, les duettistes aboutissent aux aventures d'un gamin de 15 ans, Danny, passant de l'autre côté de l'écran pour vivre en compagnie de son héros préféré, le flic Arno Slater, lequel devient son pote. Dans cette version du scénario de **The Last Action Hero**, à l'époque intitulé laconiquement **Extremely Violent**, Danny a en permanence une longueur d'avance sur le déroulement de l'aventure ; il connaît l'identité de celui qui trahira Slater, sait exactement qui sera tué et qui s'en sortira indemne... Les scénaristes en herbe soumettent leur bafouille à des amis, lesquels s'enthousiasment. Encouragés par ces réactions, Penn & Leff contactent des agents, expédient **Extremely Violent** aux studios. Chris Moore, de l'agence *InterTalent*, dévore le scénario en un week-end. Il s'attèle aussitôt à trouver un entrepreneur solide afin de mettre le projet sur pied. Problème : *Carolco*, la compagnie la plus apte à monter le film, n'apprécie que médiocrement le scénario, et plus particulièrement le final durant lequel le héros, écœuré par la violence, jette son flingue. Pas très admissible pour un producteur qui a bâti sa fortune sur l'apologie de la violence. Devant le refus de *Carolco*, *InterTalent*, quelque peu paniqué, envoie le futur **The Last Action Hero** aux cinq grands studios hollywoodiens.

Installé sur un banc, à quelques mètres d'*InterTalent*, Michael Cieply, bras droit de Steve Roth, big boss de *Columbia*, potasse les 60 premières pages. Il s'y intéresse. "Columbia *en acherait bien les droits, à moins que les scénaristes ne commettent une grosse erreur, comme tuer le gosse*". Cieply saute aussitôt aux dernières pages ; Danny n'y rend pas l'âme. Hiérarchie oblige, le scénario monte peu après au sommet de la pyramide, chez Steve Roth, lequel ne dissimule pas sa satisfaction, surtout en ce qui concerne la première partie. "*Quel magnifique premier acte avec ce gosse littéralement aspiré à l'intérieur du film de ses rêves !*". L'affaire est dans le sac. 24 heures après la bénédiction du grand patron, **The Last Action Hero** descend d'un étage. A Barry Josephson, vice-président de la production, de déclencher le laborieux processus qui aboutira à la mise en images du script.

■■■



■ *Jack Slater (Arnold Schwarzenegger) et Danny (Austin O'Brien) : le gosse et son idole* ■

■■■

Sans mal, *Columbia* emporte le morceau. Pour pas trop cher de surcroît : 100.000 dollars dans un premier temps, et 350.000 si le projet prend forme. Il prend forme et la chasse à la vedette débute. Sylvester Stallone et Bruce Willis déclinent au box-office, Clint Eastwood est trop vieux... Le choix se porte sur Arnold Schwarzenegger. Reste encore à convaincre l'Autrichien. Périlleux car les gens de *Columbia* pensent que celui-ci n'acceptera pas un personnage aussi parodique. Quoi qu'il en soit, Barry Josephson expédie le scénario à Lou Pitt, agent de la star, en lui demandant une réponse avant Noël. On est à la mi-novembre. "*Allons prendre un lunch. Arnold est intéressé*" téléphone Pitt dans les délais impartis. "*Le personnage de Danny a réveillé en moi des souvenirs remontant à mon enfance en Autriche. Je me demandais alors quelle impression cela me procurerait d'enfourcher le cheval de John Wayne, ou de le voir, filant à vive allure sur sa monture, traverser l'écran. The* **Last Action Hero** *partait d'un concept génial, mais celui-ci n'était pas écrit très professionnellement*" explique Arnold Schwarzenegger. Au mois de novembre 1991, il a l'embarras du choix car tout Hollywood travaille sur des scripts qui lui sont destinés. *Tri-Star* planche sur la comédie policière **Cop Gives Waitress S2 Million Tip**, *Warner* sur **Sergeant Rock**, Ron Howard sur **Curious George**... C'est en tout une dizaine de titres qui attendent le feu vert. Arnold considère donc **The Last Action Hero** sérieusement, regrettant simplement le manque d'expérience des auteurs. Il demande à *Columbia* de suppléer à son vœu : réécrire entièrement le script !

Shane Black (**L'Arme Fatale**) s'y attèle pour 1 million de dollars dont il soustrait 250.000 pour les donner à son partenaire, David Arnott. "*Généralement, vous devez revoir un scénario parce qu'il est mauvais. Mais ce n'est vraiment pas le cas avec The* **Last Action Hero**. *Une véritable mine d'or ce scénario ! Zak Penn et Adam Leff tirent quatre variations différentes de la même idée. Nous nous sommes alors dit que nous aurions d'infinies possibilités pour réécrire le script*" témoigne David Arnott. Il faut modifier l'ensemble pour plaire à Arnold, évacuer toute violence complaisante (les cadavres tombaient par grappes dans la première version) afin que celui-ci puisse adoucir son image. Ce qui était à l'origine une chasse musclée aux trafiquants de drogue se transforme en guerre entre deux gangs rivaux. De plus, Shane Black et David Arnott s'emploient à souligner l'irréalité du film à l'intérieur du film, le fait que le héros soit parfait, que les protagonistes sortent de nulle part impeccablement habillés. "Comment se fait-il que cela ne dérange personne ?" remarque Danny. Autre modification importante apportée par les nouveaux venus : **The Last Action Hero** se déroule pour moitié dans le monde fictif, et pour l'autre moitié dans le monde réel. D'où la rencontre "logique" du héros Jack (au lieu de Arno) Slater et de Arnold Schwarzenegger en mauvaise position.

Pendant que Shane Black et David Arnott cravachent, Arnold Schwarzenegger n'attend pas patiemment qu'on lui livre la copie. Il dégage **Le Comte de Monte Cristo** de son planning, mais donne son accord définitif aux **Croisades** de Paul Verhoeven. Son épouse le pousse à accepter **Sweet Tooth**, une comédie féérique de Ron Underwood... Steve Roth ne craint cependant pas la concrétisation à plus ou moins brève échéance de ces projets, mais surveille, inquiet, un film en développement du côté de chez James Cameron, un projet ultra confidentiel qui se révèlera être **True Lies**, un remake de **La Totale** de Claude Zidi ! "*Tout le monde craignait vraiment de mécontenter Arnold. Lorsque vous traitez avec lui, vous êtes aussitôt sur la brèche, à un niveau d'alerte très élevé. Vous ne pouvez pas vous permettre la moindre erreur*" évoque Barry Josephson à propos de l'ambiance qui régnait autour des balbutiements de **The Last Action Hero**. *Columbia* avait d'ailleurs si peur de voir le scénario encore provisoire échouer dans les mains d'une personne non avertie que chaque page était numérotée, codée, répertoriée. En cas de fuite, le studio se devrait de virer un bouc-émissaire. Paranoïaque. Mais le détournement du script de **Abyss** par un espion à la solde de Roger Corman ne donne pas tort à ces mesures draconiennes.

A peu près lisible, le scénario de **The Last Action Hero** peut enfin être soumis à un cinéaste. *Columbia* songe aussitôt à John McTiernan, réalisateur de **Predator** avec Arnold. Le cinéaste refuse l'offre. "*Ce n'était pas très bon. Il n'y avait rien de particulièrement fascinant, aucun défi à relever. Je n'y ai décelé aucune étincelle*". Un jugement péremptoire remontant à février 1991. En juillet, John McTiernan change d'avis ; il s'enthousiasme. "*C'est d'abord le sens de l'humour particulièrement loufdingue, tordu de Shane Black et David Arnott qui m'a interpelé. Pour avoir longtemps oeuvré dans le cinéma d'action, Shane sait comment le parodier, le ridiculiser de façon acide. Le scénario était si venimeux à l'encontre du genre que je l'ai adoré. J'ai appelé Arnold pour lui dire : "Ce truc est génial. Tu dois le lire"*. C'est ce que fait la méga-star, alors à deux doigts de s'engager sur **Sweet Tooth**. L'intérêt monte de

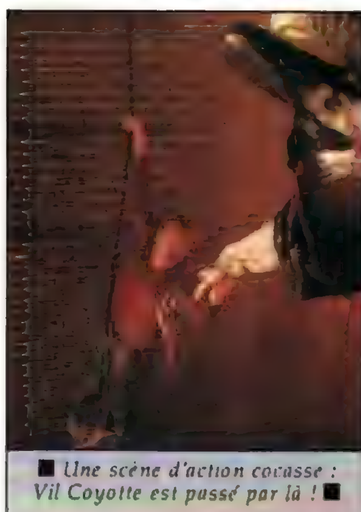


■ *Arnold : quand le héros souffre des aléas d'un monde trop réel* ■

■ *Jack Slater : un champion du lancer de mafiosi en costume rayé* ■

plusieurs crans. Le réalisateur et sa vedette étudient attentivement le manuscrit, arrivent à la conclusion que *"les scénaristes savent magistralement concocter des scènes d'action incroyables et créer un rythme haletant. Mais il manque l'essentiel, des rapports humains entre le gosse et son héros"*. McTiernan décèle une autre faille : le vieux projectionniste qui donne à Danny le ticket magique capable de le transporter de l'autre côté de l'écran : *"Un bonhomme cruel, déplaisant. Par sa présence, le sang ruisselle sur les murs du cinéma"*. Shane Black et David Arnott abondent dans ce sens, mais *Columbia* pense déjà à un nouveau scénariste afin d'emporter définitivement l'adhésion de Arnold Schwarzenegger. *"Shane et moi en avons trop fait. J'ai toujours pensé : "A quoi bon jongler avec six balles, si vous ne pouvez le faire avec cinq". Ce fut exactement notre position sur le scénario de* ***The Last Action Hero****. William Goldman a enlevé du jeu trois des balles, ce qui donne un film moins rêche, moins dur"* avoue humblement David Arnott.

Scénariste de **Butch Cassidy & le Kid**, de **Marathon Man**, de **Misery**, des **Hommes du Président**, William Goldman a, auparavant, guéri le scénario de **Jumeaux** de ces scories ; Arnold lui accorde donc toute sa confiance. Toutefois, le "guérisseur" escompté commence par rejeter la proposition, considérant le scénario trop brutal, trop sanglant. Au terme d'une réunion à la *Columbia*, 750.000 dollars lui sont alloués en cas de révision de son jugement. C'est monstrueux pour un mois de travail, mais dérisoire quand on pense que seules ses corrections peuvent débloquer la forteresse Schwarzenegger. Le compte en banque soudain plein à craquer, William Goldman se saisit du script bancal. Il commence par rajeunir Danny. De 15 ans, il passe à 11 ans, un âge plus apte à attendrir Jack Slater. Le projectionniste satanique se métamorphose en bon pépé, le meilleur ami de Danny. Goldman sucre plusieurs éléments fantastiques, notamment une conversation téléphonique entre le gosse et son père décédé. De plus, un vilain de second plan (Benedict) surclasse l'affreux en titre (le mafiosi Tony Vivaldi) et, du coup, lui ravit la vedette. *"William Goldman a réellement donné à Arnold un personnage à interpréter. De surcroît, il a sucré 150 plaisanteries de corps de garde"* complimente John McTiernan, heureux de mettre en images un scénario qui corresponde à son point de vue sur le cinéma d'action, une opinion iconoclaste déjà sous-jacente dans l'ironique **Piège de Cristal**.



■ *Une scène d'action cocasse : Vil Coyotte est passé par là !* ■

"Je pense que le genre était mûr pour un tel traitement. Certains se contentent, à tort, de formules toutes faites. Ils répètent de film en film les mêmes effets, s'exposant par là-même à être parodiés et à lasser le public. Pour revigorer ce type de spectacle, il faut le prendre au second degré, y introduire une certaine dose de dérision avec la complicité du spectateur. Après avoir passé quelques années à faire s'entretuer des gens et à régler de gigantesques explosions, j'ai saisi au vol cette occasion de m'amuser un peu. Et cela me plaisait d'autant plus que les gens me prennent pour quelqu'un de terriblement sérieux. Mon principal conseiller technique sur ce film a été Vil le Coyotte ! Mon souhait le plus cher est d'avoir capté la folie et la jubilation de ces formidables dessins animés. Mais ***The Last Action Hero*** *est également une histoire initiatique dans la veine de "Peter Pan" ou de "L'Ile au Trésor". Il est plus chaleureux, plus humain que la plupart des films d'action. Il ne décrit pas seulement l'arrivée à maturité de Danny, mais aussi celle de Jack Slater, qui découvre le pouvoir qu'il a d'enrichir la vie des gens. Au sein de cette équipée, le héros imaginaire apprend à devenir réel, tandis que le personnage réel explore les limites de sa propre imagination"*. Tout se tient désormais. Dans **The Last Action Hero**, il y a maintenant équilibre entre spectacle pyrotechnique (les explosions arrachent des maisons entières de leurs fondations), bons mots ("Etre ou ne pas être ? Pas Etre !" s'interroge et répond Arnold en dégainant une mitraillette Uzi), parodie démystificatrice (Jack Slater tremblant de trouille au-dessus du vide) émotion, chaleur humaine et, élément décisif, une morale. Cinq scénaristes auront officiellement trimé pour parvenir à ce dosage savant. Officiellement car, dans les zones d'ombre du générique, Larry Ferguson (**A la Poursuite d'Octobre Rouge**) aura pris en charge quelques lignes de dialogue selon l'évolution des personnages au gré du tournage, le comédien Charles Dance aura rédigé la majorité de ses répliques et, enfin, une scénariste s'est chargée du personnage de la mère de Danny. Arnold Schwarzenegger n'a pas encore avoué la paternité de ses bons petits clins d'œil qui ponctuent ses dialogues, mais cela paraît à ce point évident qu'il n'est pas utile de lui poser la question.

■ **Cyrille GIRAUD** ■



RENNY HARLIN

CLIFFHANGER



■ *Renny Harlin* ■



■ *Hal Tucker (Michael Rooker) menacé par Kristel (Caroline Goodall) : le montagnard et la fiancé du méchant* ■

Parti d'une modeste série B, *Frontière Interdite* en 1986, ce viking de Renny Harlin, findanlais bon teint, solide gaillard blond, porte aujourd'hui sur ses larges épaules le gigantesque *Cliffhanger*, l'un des derniers blockbusters hollywoodiens en date. Américanisé par deux films d'horreur (*Prison* et *Le Cauchemar de Freddy*), une séquelle réussie (*58 Minutes pour Vivre*, la suite risquée de *Piège de Cristal*) et un polar caustique taillé pour l'Elvis du comique scénique ricain, Andrew Dice Clay (*Les Aventures de Ford Fairlane*), Renny Harlin, suspendu par des harnais à des hauteurs vertigineuses, présente *Cliffhanger*, un "Piège en Haute Montagne", souricière glissante pour alpinistes et... cinéaste !

Peut-on dire que *Cliffhanger* est une sorte de *Vertigo* en altitude ?

Absolument. Mais on pourrait plutôt le comparer à un John Ford vertical. Je pense sincèrement qu'on y retrouve un peu l'essence des grands films d'aventures d'autrefois.

Comment avez-vous fait la jonction *58 Minutes pour Vivre*/ *Cliffhanger* ? Il a semblé que vous vouliez prendre vos distances avec le film d'action, et vous y voilà à nouveau plongé...

Mario Kassar, la patron de *Carolco*, m'a proposé le scénario de **Cliffhanger** en août 1991. J'ai tout d'abord refusé son offre car je n'avais aucune envie de refaire un autre film d'action. Mais Mario Kassar est parvenu à me convaincre ; selon lui, j'avais entre les mains un matériel exceptionnel pour un film vraiment excitant et presque entièrement tourné en extérieurs. J'ai fini par céder surtout parce qu'on me laissait les mains libres quant à la réécriture du scénario. Au tout début, celui-ci se limitait à une accumulation de scènes d'action. Les dialogues dépassaient rarement les trois mots ; c'était "allons-y" ou "regarde, là !". De ce fait, les personnages ne possédaient aucune dimension. Le personnage de Janine Turner brillait par son absence, John Lightgow devait personnifier un méchant comme tant d'autres... J'ai travaillé dur pour conférer aux protagonistes de **Cliffhanger** une véritable épaisseur psychologique. Mario Kassar m'a donné carte blanche. D'ailleurs, travailler pour *Carolco* n'a rien à voir avec le système des studios. On bénéficie de bien plus de libertés et l'atmosphère y est plus décontractée.

Stallone a-t-il influencé votre perception de *Cliffhanger* ?

D'emblée, nous nous sommes longuement vus pour discuter du projet. Je lui ai expliqué certains détails importants, comme mon refus de tourner un **Rambo** montagnard. Stallone abondait dans mon sens. Rapidement, nous nous sommes aperçus que nous allions dans la même direction, que nous avions en commun les mêmes objectifs. Sylvester et moi désirions réinventer Stallone, créer un héros plus fragile, plus vulnérable, en bref plus ancré dans le réel. Ce nouveau Stallone ne devait être ni Rambo, ni Rocky. Dans ce sens, nous nous sommes imposés une discipline. Gabe Walker ne devait, par exemple, pas toucher à une seule arme à feu. Le personnage devait reposer avant tout sur des relations humaines, ses rapports difficiles avec Jessie Deighan, sa petite amie, et Hal Tucker, son meilleur copain. Tout **Cliffhanger** devait découler de là. Lorsque je me suis rendu compte que Stallone suivait la même logique que moi, je me suis définitivement engagé dans le projet. Lui, il en avait assez de n'être qu'un stéréotype. Il s'est essayé à la comédie, mais cela n'a pas du tout marché. Il fallait donc qu'il revienne au film d'action, mais pas pour imiter ceux qu'il avait déjà tournés : Stallone voulait autre chose, quelque chose de plus sérieux, de moins bande dessinée.

N'avez-vous pas toutefois enduré des problèmes de cohabitation avec une superstar de cette envergure ? Stallone passe pour être un grand consommateur de réalisateurs ; il en a viré plus d'un de ses films...

J'ai entendu beaucoup d'histoires à ce sujet, des prises de contrôle sur des plateaux, des renvois de metteurs en scène. J'ai tenu à

■■■

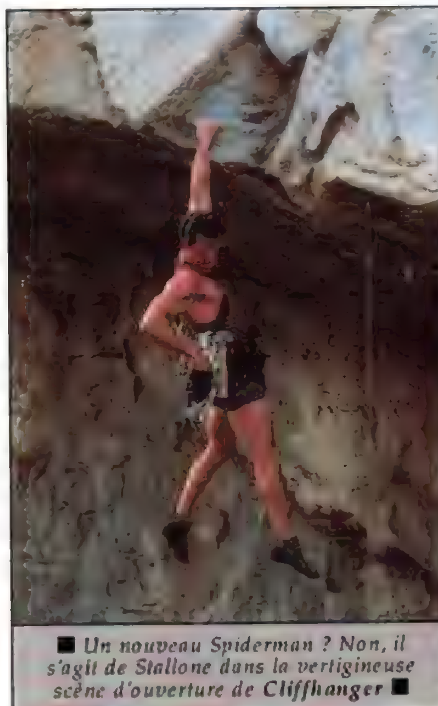
■ *Gabe Walker (Sylvester Stallone) et Jessie Diegham (Janine Turner) : des retrouvailles périlleuses* ■

■ ■ ■

mettre les choses au clair lors d'un déjeuner avec Stallone. Je lui ai clairement expliqué qu'il n'y aurait qu'un réalisateur sur ce film, que s'il n'était pas d'accord sur ce principe, je n'avais qu'à abandonner la partie dès l'instant présent. Stallone m'a répondu qu'à ce stade de sa carrière il avait besoin d'un cinéaste doté d'un fort tempérament. En cas de désaccord sur le plateau, ce serait donc ma décision qui prévaudrait. Mais, en fait, nous n'en avons connu aucun. Contre toute attente, notre collaboration fut la plus parfaite que j'ai connue aux Etats-Unis. Etant lui-même réalisateur, Stallone connaît bien les tracas, les difficultés qu'un tel poste implique. Parfois, je n'avais même pas à lui expliquer pourquoi il devait se placer à tel ou tel endroit ; il comprend les problèmes d'éclairages et ce genre de détails techniques. Avec lui, pas de problème de motivation et de définition du personnage ; il sait toujours ce qu'il faut faire.

Quand on évoque *Cliffhanger*, on insiste inévitablement sur la performance technique, sur les risques physiques qu'un tournage en montagne implique...

Il n'était pas question de mettre des vies en danger. **Cliffhanger** n'est qu'un film après tout. Durant tout le tournage, nous n'avons pas connu la moindre blessure, même lorsque nous travaillions à des milliers de mètres d'altitude, qu'il faisait très froid et que nous subissions avalanches et tempêtes. Nous avions, pour nous conseiller, les meilleurs spécialistes de la montagne. Systématiquement, je leur demandais si les plans à tourner comportaient un danger quelconque. Toute l'équipe portait des harnais reliés à des cordes. Tourner **Cliffhanger** était aussi dangereux que prendre l'autoroute ; si vous respectez les règles, tout se passe bien. Dans le cas contraire... J'effectuais également chaque cascade avant que les comédiens ne les fassent. Je leur disais : "Si moi, je peux le faire, alors vous aussi". Au début, Stallone a souffert du vertige. En me voyant jouer son rôle avant lui, il s'est rassuré. Passés les premiers jours de tournage, on ne pouvait plus le tenir. Une fois, il répétait une séquence, suspendu le long d'une paroi rocheuse. Il pensait avoir endossé son harnais de sécurité, mais un technicien passant lui a fait remarquer : "Sly, qu'est-ce que tu fous au-dessus du vide sans le moindre équipement ?". Il avait totalement oublié son matériel. Quand il s'en est aperçu, il a failli tomber dans les pommes !



■ *Un nouveau Spiderman ? Non, il s'agit de Stallone dans la vertigineuse scène d'ouverture de **Cliffhanger*** ■

Techniquement, *Cliffhanger* représente vraiment un tour de force. Dans quelle mesure les effets spéciaux vous ont-ils aidé à surmonter les problèmes sur le terrain ?

Avant de m'attaquer à **Cliffhanger**, j'ai vu et revu beaucoup de films prenant pour décor la montagne. J'ai réalisé à quel point leur tournage pouvait être complexe, physiquement très dur. Le choix des angles de prises de vues est très limité. J'ai donc préparé **Cliffhanger** avec la plus grande minutie. Au bout du compte, j'ai accumulé la somme de 25.000 dessins pour aboutir au story-board. C'était un grand, un gigantesque puzzle. Chaque pièce demandait des techniques différentes de la précédente. Nous devions alterner sans cesse effets spéciaux optiques, décors en studio, tournage en extérieur... Je pense que le public ne se rendra jamais compte que **Cliffhanger** comporte davantage d'effets visuels que **Terminator 2**. Tout mon travail consistait à les rendre invisibles, à assembler les plans de manière à rendre l'action fluide. Aujourd'hui, l'audience est plus sophistiquée que jadis. Il faut l'étonner, la surprendre. Il est capital que les spectateurs de **Cliffhanger** se disent : "Mais comment ont-ils fait pour accrocher Stallone à cette montagne, au-dessus du vide ?". Et pourtant, c'est bien Stallone, aidé par quelques petits trucs que je ne vais pas vous révéler.

Les scènes d'escalade du film flanquent vraiment le vertige. On a réellement l'impression de piquer du nez dans le vide...

Le mouvement m'importait avant tout. Le côté documentaire bien statique ne m'intéressait absolument pas. Il fallait que ça bouge. Pour parvenir à ce résultat, j'ai inventé de nouveaux systèmes d'armature pour les caméras qui leur permettent de monter ou descendre de 20 ou 30 mètres, et également des caméras contrôlées par télécommande... Ce matériel révolutionnaire allié à des trucs plus traditionnels m'a permis d'aboutir à des sensations verticales. Le spectateur devait ressentir sans cesse les lois de la pesanteur, la peur du vide. Il devait être aspiré par le film. J'avais pour ambition de le plonger au cœur de l'action plutôt que de le laisser regarder paisiblement Stallone s'agiter à des milliers de mètres d'altitude.

Un tournage en montagne implique également des tourments au niveau de la météo. Sur le plateau des *Survivants,* Frank Marshall en a vu de toutes les couleurs...

En une vingtaine de minutes, on passait d'un temps ensoleillé à la tempête. On souffrait parfois d'orages à ce point chargés d'électricité que les cheveux se dressaient sur la tête. Au-dessus des nuages, l'électricité statique nous entourait. C'était vraiment dangereux. On a eu notre lot de blizzard, de vent et de brouillard, un brouillard si épais qu'il nous immobilisait des journées entières. On ne pouvait pas travailler et redescendre dans la plaine car les pilotes d'hélicoptères n'y voyaient pas plus loin que le bout de leur nez. Frustrant de perdre tout ce temps. Heureusement, côté budget, nous avions souscrit une assurance-météo ; elle payait les jours perdus. Ce sont les déboires météorologiques de **58 Minutes pour Vivre** qui m'ont dicté cette précaution.

Mais le fait d'être originaire de Finlande, d'être un cinéaste venant du froid, a dû vous être d'un grand secours ?

Oh oui ! Je me moquais sans cesse des lourdes panoplies d'esquimau que portaient certains membres américains de l'équipe dès que la température baissait un peu. Je leur disais qu'en Finlande je courais nu dans la neige par un temps pareil. Physiquement, j'ai nettement moins souffert que la plupart de mes collaborateurs.



■ *Une nouvelle pose à la Rambo pour Stallone ? Non, son arme sert en fait à planter des pitons* ■

Logistiquement, *Cliffhanger* est une production impressionnante, gigantesque. Comment se déroule une journée type pour vous ?

Je me lève à 5 heures du matin pour me replonger presque aussitôt dans le scénario et les plans dont le tournage est prévu dans la journée. Je quitte mon appartement à 6 heures. Vers 7 heures, j'arrive sur le plateau en voiture, scooter des neiges ou hélicoptère selon les scènes à mettre en boîte. Peu après, je travaille pendant une heure et demie avec les comédiens, et je surveille les éclairages. A 9 heures, je discute toujours avec les acteurs, je peaufine les plans, je veille à éviter les problèmes techniques. A 10 heures, lorsque le temps le permet, on tourne enfin, jusqu'à 13 heures, moment du déjeuner. Moi, je n'avale qu'un sandwich pour avoir le temps de regarder les plans du matin sur un moniteur vidéo. A 14 heures, on se remet au travail, jusqu'à 18 heures. Une heure plus tard, je suis dans ma chambre. J'y reste jusqu'à 20 heures pour m'enfermer ensuite dans la salle de montage. Cela dure environ une heure. Directement après, j'enchaîne sur une réunion en compagnie des comédiens et du scénariste pour traiter les séquences du lendemain. A 22 heures, je visionne les rushes de la veille. A 23 heures, je mange un morceau. A minuit, je tombe dans les bras de Morphée et 5 heures plus tard, rebelotte ! Physiquement, le tournage de **Cliffhanger** fut très éprouvant. Heureusement, je fais très attention à ma santé, je pratique pas mal de sports. C'est indispensable pour tenir le rythme infernal de 6 jours de travail par semaine, et ce pendant des mois, à raison de 5 heures de sommeil par nuit. N'ayant pas de famille à m'occuper, j'ai pu m'investir à fond. Fonder une famille, c'est d'ailleurs dans mes projets immédiats !

Juste avant *58 Minutes pour Vivre*, vous avez réalisé un flop retentissant au box-office américain avec *Les Aventures de Ford Fairlane*. Dommage car ce thriller grinçant n'est pas mal du tout...

Les Aventures de Ford Fairlane est sorti sur les écrans en pleine période de retour de moralisme. La vedette du film, Andrew Dice Clay était donc la cible rêvée pour les médias, les ligues religieuses ou de parents, pour son côté provocant, outrageux, souvent sexiste. L'opinion publique lui était vraiment défavorable : le film en a pâti. Pourtant, tourner **Les Aventures de Ford Fairlane** fut un vrai plaisir, une expérience enrichissante car il fonctionnait autant sur les dialogues que sur l'action. Aujourd'hui, le film semble connaître une deuxième carrière en vidéo car je rencontre de plus en plus de gens qui l'ont vu et aimé par ce biais.

***Les Aventures de Ford Fairlane*, *58 Minutes pour Vivre* et aujourd'hui *Cliffhanger* : vous devenez vraiment le spécialiste des grosses machines hollywoodiennes...**

Ce genre de films me faisait rêver lorsque j'étais gosse en Finlande. Et des films pareils, on n'en fabrique qu'à Hollywood. J'aurais bien aimé pouvoir en tourner dans mon pays natal, mais c'était strictement impossible. En Finlande, j'ai écrit une douzaine de scripts, mais je n'ai pu trouver de financement dans la mesure où le gouvernement ne subventionne que des drames sociaux. Je respecte ce point de vue, mais ce n'est pas du tout mon style. Dans mon optique, le cinéma, c'est avant tout un spectacle.

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■

EN RÉSUMÉ

JOHN McNAUGHTON

réalisateur de **Mad Dog and Glory**



■ *John McNaughton* ■

John McNaughton aurait pu choisir la facilité et reproduire à l'infini des variations de **Henry : Portrait of a Serial-Killer**. Au lieu de ça, il s'adonne au film d'horreur fauché (**The Borrower**), au one-man-show (**Sex, Drugs and Rock'n Roll**) et enfin à la fable urbaine mi-polar, mi-romance avec **Mad Dog and Glory**. Bref McNaughton n'est jamais là où on l'attend. Rencontre à Cannes avec le roi du contre-pied.

Cela fait longtemps qu'on attend *Mad Dog and Glory*. Comment se fait-il que le film ne soit pas sorti plus tôt ?

Je suis sur ce film depuis plus de 2 ans et demi ! A *Universal*, nous étions en concurrence avec **Les Nerfs à Vif** dont la vedette est Robert De Niro. Le réalisateur Martin Scorsese a donc eu la priorité, ce qui a reculé la date de tournage prévue pour **Mad Dog and Glory**. Pendant l'intervalle, j'ai réalisé un autre film, **Sex, Drugs and Rock'n Roll**. Quand je suis revenu à New-York pour tourner **Mad Dog**, la grève des techniciens du spectacle commençait. On a donc décidé de tourner le film à Chicago. Arrivés là-bas, on a entendu dire que la grève se terminait à New-York, et nous sommes donc retournés dans la Grande Pomme. Mais ce n'était qu'une rumeur, la grève continuait bel et bien. Alors, on a remballé les affaires une dernière fois pour tourner définitivement le film à Chicago ! Mais les problèmes ne se sont pas arrêtés là. En post-production, on s'est aperçu que la fin du film ne fonctionnait pas. Dans la première fin, Wayne reste assis sur la voiture, blessé et dépité, et Glory s'éloigne dans la rue. Il la rattrape et se met à danser autour d'elle comme il le fait au restaurant. C'était une sorte de rêve. Richard Price, le scénariste, a lui-même reconnu que cette première fin faisait partie de ces choses qui marchent parfaitement bien sur le papier mais paraissent un peu stupides à l'écran. Il fallait trouver une date qui



■ *Robert De Niro* ■



■ *Uma Thurman* ■



■ *Bill Murray* ■

mad dog and glory

Ambiance glauque pour les dix premières minutes de **Mad Dog and Glory**. Deal de drogue dans un quartier pourri. Deux meurtres de sang-froid plein-champ. On se dit que McNaughton ne se dépatouillera jamais du syndrome **Henry**. Mais, au terme de cette séquence initiale, le réalisateur annule définitivement toute tentative de catégorisation. **Mad Dog and Glory** prend un autre tournant complètement inattendu. Il devient une sorte de conte de fée urbain. Dans le rôle de la fée dispendieuse de souhaits, Franck Milo, un mafioso sans scrupule qui se croit le roi des comiques. Dans celui de la princesse qui transforme la grenouille en prince charmant, Glory, une barmaid aux ordres de Milo. Et Wayne Dobie dans le rôle de la grenouille. Wayne est un flic si timide et si timoré que ses copains du commissariat l'ont ironiquement surnommé Mad Dog, l'Enragé. Sa rencontre très particulière avec Milo va tout changer.

Mad Dog And Glory se déroule dans le même environnement que **Henry**, un univers citadin ultra-violent et sombre. Mais, ici, ce monde est parcouru d'une très forte chaleur humaine. Tous les personnages du film, même les seconds rôles qui ont des tronches pas possible, sont incroyablement vivants. Wayne est comme Henry, un personnage solitaire pas très en phase avec ceux qui l'entourent. Mais la comparaison s'arrête là. **Mad Dog and Glory** est tout entier tourné vers la vie. C'est un film heureux, gai, où les beaux sentiments paraissent naturels comme le bien-être de Wayne enfin amoureux qui se met à danser et chanter autour d'un cadavre, comme la scène d'amour où Glory n'a pas trop l'air de comprendre ce qui lui arrive. Un film qui respire la tendresse. Un vrai bonheur de cinéma.

■ **Didier ALLOUCH** ■

UIP présente Robert De Niro - Uma Thurman - Bill Murray **dans une production Universal** ***MAD DOG AND GLORY*** (USA - 1993) **avec** David Caruso - Mike Starr - Tom Towles - Kathy Baker **photographie de** Robby Muller **musique de** Elmer Bernstein **scénario de** Richard Price **produit par** Martin Scorsese et Barbara De Fina **réalisé par** John McNaughton

2 juin 93 **1 h 40**

convienne à l'emploi du temps de tous pour situer les deux jours de tournage supplémentaires. Un vrai casse-tête. De plus, il a fallu attendre deux semaines pour que les cheveux de De Niro reviennent à la bonne longueur. Je ne crois pas qu'on puisse dire que la nouvelle fin du film soit plus optimiste parce que après tout il est fort possible que Glory se soit tirée après une semaine de vie commune. Rien ne dit qu'ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants. Quand le film fut enfin terminé, il a fallu attendre un long moment pour le voir sur les écrans. **La Loi De la Nuit** sortait et *Universal* ne voulait pas faire doublon avec un autre De Niro. Ensuite, c'était Noël et *Universal* ne pensait pas que c'était la bonne période pour ce film. **Mad Dog** est finalement sorti en mars. Heureusement, parce que j'étais au bord de l'internement en asile !

Comment s'est passée la rencontre avec Martin Scorsese qui produit *Mad Dog*... ?

Henry : Portrait of a Serial-Killer a mis près de trois ans à être distribué. Entre-temps, on a fait circuler des cassettes du film. On en a envoyé une à Scorsese. C'est une de ses assistantes qui l'a reçue. Elle l'a visionnée et a tout bonnement refusé de la montrer à son boss tant elle trouvait le film mauvais. Trois ans plus tard, une autre assistante est tombée sur la cassette et a adoré le film. Elle l'a montré à Martin et une heure après avoir vu **Henry**, il m'a passé un coup de fil !

C'est donc lui qui vous a proposé le scénario de *Mad Dog*. Qu'est-ce qui vous a plu dans cette histoire ?

Dans les 18 mois qui ont suivi la sortie de **Henry**, on m'a proposé 223 scénarios. Ils se ressemblaient pratiquement tous. C'était des histoires de serial-killer ou de flics poursuivant des serial-killers. Et puis, je suis tombé sur cette belle histoire au scénario parfaitement écrit. Si j'avais accepté un autre film aussi froid et brutal qu'**Henry**, je me serais sans doute définitivement retrouvé coincé dans le genre.

Pourtant, les premières minutes de *Mad Dog* sont froides et brutales. Etait-ce une façon d'en finir avec ce que le public attendait de vous après *Henry* ?

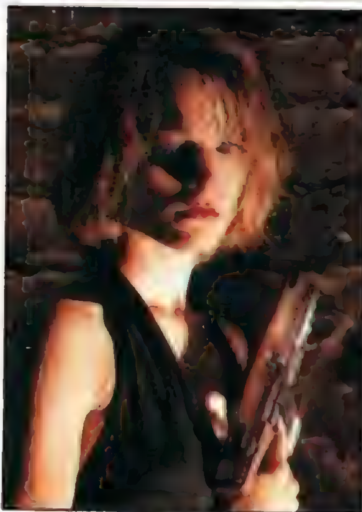
Pas du tout, Richard Price avait écrit cette scène bien avant de voir **Henry**. La fonction de cette séquence d'ouverture est de situer l'univers dans lequel évolue le personnage de De Niro. Il se trouve que je connais parfaitement bien ce genre d'univers. En fait, tout ce que vous voyez dans le film était déjà écrit dans le scénario de Richard. Richard et moi venons tout deux de quartiers populaires, nous avons à peu près le même âge, le même regard sur le monde, la même sensibilité et le même sens de l'humour.

Le casting est étonnant. Pourtant, le film n'a pas coûté très cher ?

Seulement 17,5 millions de dollars : c'est en effet peu pour un film avec trois stars. De Niro avait déjà lu le scénario et l'adorait. Scorsese m'a même demandé si De Niro me convenait, comme si j'allais hésité un seul instant ! De Niro a en lui une qualité d'enfant introverti parfaite pour le rôle de Wayne. C'est lui qui a avancé le nom de Bill Murray pour le rôle de Franck Milo. Un peu surpris et hésitant au début, je me suis rendu compte que c'était une excellente idée. Désespérant de ne pouvoir retrouver un rôle un peu sérieux après l'échec du **Fil du Rasoir**, son seul rôle dramatique, Bill a accepté presque de suite. Pour l'interprète de Glory, on a auditionné près de 75 actrices avant de choisir Uma Thurman. On s'est décidé après lui avoir demandé de faire une lecture avec De Niro. Le couple fonctionnait parfaitement. Les styles de De Niro et de Murray sont totalement différents. Robert est très concentré sur son rôle, très introverti. Bill, c'est une tornade. Autour de lui, tout n'est que chaos. Sur le plateau, ils utilisaient leur énergie mutuelle. Ils improvisaient hors-caméra ensemble pour que leurs réactions soient plus fortes pendant le tournage. Le plus dur pour Bill, c'était de jouer les mauvais comiques sur scène. C'était comme demander à Mozart de faire des fausses notes. Il est naturellement drôle. Dès que je coupais les prises où il est un comique minable, il se mettait à être furieusement rigolo. Et puis on devait dire aux figurants de ne pas rire. Dès que Bill apparaissait sur scène, ils étaient pliés en deux !

■ Propos recueillis à Cannes
par **Didier ALLOUCH** ■

nom de code : nina


■ *Bridget Fonda* ■

Après **Le Temps d'un Week-end** et **Sommersby**, **Nom de code : Nina** confirme cette pratique de plus en plus courante aux Etats-Unis : le pompage officiel (Besson a dit oui) de certains films étrangers. Ici on a droit à une copie conforme. Une manie qui en dit long sur la pénurie de scénarios à Hollywood et sur un public de base ne supportant ni les sous-titres ni les doublages. **Nom de code : Nina** reprend, à deux trois détails près, le scénario de **Nikita**. Une nuit au cours d'un braquage, Maggie (Bridget Fonda), complètement camée, explose un policier à bout portant. Condamnée à mort, ele est récupérée par une organisation secrète. Après un entraînement intensif mental et physique, elle devient la tueuse parfaite. Le carnage dans la pharmacie, la première mission dans le restaurant, l'arrivée du nettoyeur : tout y est. Certaines séquences sont refilmées au plan près (entre autres, le fameux moment où Anne Parrillaud plonge, tête la première, dans la bouche d'aération). A ce niveau, on ne peut décemment plus faire de critique lucide.
Sans intérêt sur le plan cinématographique (pour qui connaît l'original), **Nom de code : Nina** fonctionne paradoxalement bien au niveau du divertissement. Tout d'abord, l'histoire conserve toujours les qualités de **Nikita**, certains seconds rôles (en particulier le petit ami de Maggie interprété ici par Dermot Mulroney et Anglade dans la VO) y gagnent en crédibilité. Ensuite, en bon artisan, John Badham soigne l'emballage : la photo est soignée, les cadrages et le montage efficaces. A l'actif du film également, un casting solide, Bridget Fonda en tête. Si la comédienne ne possède pas ce petit grain de folie qui faisait la force d'Anne Parrillaud, elle confère à son personnage une certaine fragilité et s'avère totalement crédible au combat. *"Au début de l'entraînement, j'étais mal à l'aise. Petit à petit j'ai appris. Et finalement cette sensation est géniale. Les tendances aggressives et violentes sont canalisées et se libèrent"* avoue l'actrice. On la comprend : **Nom de code : Nina** lui offre un beau rôle de femme d'action. Pas si courant dans le cinéma américain.

■ **Joe DORN** ■

Warner Bros présente Bridget Fonda ***NOM DE CODE : NINA (POINT OF NO RETURN/THE ASSASSIN*** - USA - 1993) avec Gabriel Byrne - Dermot Mulroney - Miguel Ferrer - Anne Bancroft - Olivia D'Abo - Harvey Keitel **photographie de** Michael Watkins **musique de** Hans Zimmer **scénario de** Robert Getchell et Alexandra Seros d'après ***NIKITA*** de Luc Besson **produit par** Art Linson **réalisé par** John Badham
14 juillet 1993 **1 h 48**

red rock west


■ *Dennis Hopper* ■

Michael n'est pas du genre chanceux. Il s'est tapé près de deux mille bornes en plein désert pour se voir refuser un boulot qu'on lui avait promis. Il atterrit un peu par hasard à Red Rock où le patron du bar le confond avec un autre texan qu'il attendait pour éxécuter un travail. Comme il est question de beaucoup d'argent, Michael laisse jouer la confusion sans connaître la nature du travail, empoche le blé et se retrouve impliqué dans un incroyable imbroglio meurtrier.
Après **Kill Me Again**, John Dahl continue de décliner les règles d'un genre qu'il semble particulièrement apprécier, le film noir. Un héros malheureux, une femme fatale, une ville pourrie au milieu du désert, un tueur impitoyable, un magot caché : tout est là pour que Dahl déballe ses connaissances dans le genre. L'atmosphère est torride. La tension, croissante, est parfaitement contrôlée et débouche sur un suspense total lors d'un final hallucinant. Les personnages sont très bien dessinés et merveilleusement interprétés, notamment par un Dennis Hopper déchaîné en tueur sans pitié, une Lara Flynn Boyle magnifique en femme fatale et un Nicolas Cage touchant en héros looser. Finalement, John Dahl rend tellement bien hommage au genre que **Red Rock West** transcende l'exercice de style pour s'imposer parmi les must du film noir, tout à côté d'un **Sang Pour Sang** auquel on ne peut s'empêcher de penser.

■ **Didier ALLOUCH** ■

Pan Européenne présente Nicolas Cage & Dennis Hooper dans une production **Propaganda Films** ***RED ROCK WEST*** (USA - 1993) avec Lara Flynn Boyle - J.T. Walsh - Timothy Carhart - Dan Shor **photographie de** Mark Reshovsky **musique de** William Olvis **scénario de** John et Eric Dahl **produit par** Sigurjon Sighvatsson et Steve Golin **réalisé par** John Dahl
16 juin 1993 **1 h 38**

MARIO VAN PEEBLES

réalisateur de La Revanche de Jessie Lee



■ *Mario Van Peebles* ■

D'origine française, britannique et allemande par sa mère, noire et indienne par son père (le réalisateur Melvin Van Peebles qui fut aussi l'un des suppôts de *Hara Kiri* première génération), Mario Van Peeples aime à aller là où on ne l'attend pas. Après le thriller anti-drogue et très mode **New Jack City**, celui que Clint Eastwood révéla en recrue turbulente dans **Le Maître de Guerre** s'adonne à un genre ultra stéréotypé qu'il s'emploie justement à débarrasser de clichés salement racistes...

Votre intention a-t-elle été de réaliser un western black, une réponse aux westerns blancs ?

Lorsque les esclaves ont été libérés au terme de la Guerre de Sécession, beaucoup sont partis vers l'Ouest, pour vivre notamment dans des réserves indiennes comme je le montre dans **Posse**. Les westerns américains occultent cet aspect de la réalité historique, la présence des Noirs, des Chinois dans la fondation du pays. D'ailleurs, à l'origine, Los Angeles, qui s'appelait encore Bradley, comptait 26 Noirs parmis ses 44 habitants. C'était déjà une vraie communauté raciale. A ce titre, je perçois davantage **Posse** comme un western cosmopolite, coloré, que purement noir.

Est-ce simplement par réaction contre les westerns hollywoodiens bien pensants que vous avez tourné *Posse* ?

Dans les westerns classiques, les gentils sont des Blancs portant de larges chapeaux, les Indiens sont les méchants qui se font systématiquement tuer, les Mexicains sont les idiots, les Chinois les serviteurs, les valets... Pour couronner le tout, le maréchal-ferrant est noir. Cette imagerie manichéenne n'a rien de réaliste. L'Ouest sauvage, le vrai, était profondément multi-ethnique, multi-racial. D'ailleurs, le mot "cow-boy" existe par rapport aux Noirs : on dénommait alors les esclaves "boy" et on ajoutait à ce mot leur fonction, c'est-à-dire gardien de vache, "cow". Les Blancs étaient plutôt qualifiés de "trailmen" ou de "roughriders". Donc, lorsque Hollywood s'est attelé à la glorification du mythe du cow-boy, elle en a détourné le sens premier. Les producteurs ont pris des personnages historiquement de race noire pour les transformer en Blancs. Imaginez que dans un siècle, on dise que Mike Tyson et Joe Louis n'ont jamais été des champions de boxe, mais que Sylvester Stallone et d'autres Blancs l'ont, par contre, été. C'est du pareil au même. Hollywood s'immisce à tous les niveaux de la culture populaire. Si on ne se montre pas vigilants dès aujourd'hui, nos petits-enfants penseront en effet que tous les rappeurs étaient blancs. On crée les choses et d'autres se les approprient, les récupèrent. Encore un exemple : Cuba, où se déroule le prologue de **Posse** situé durant la guerre hispano-américaine. De très vieux films d'actualité de Thomas Edison m'ont indiqué que ce sont les Noirs qui partaient en première ligne. Néanmoins, les manuels d'histoire affirment



■ *Mario Van Peebles & Tiny Lister* ■

la revanche de jessie lee

Deux ans après le tonitruant **New Jack City**, Mario Van Peebles poursuit son exploration des genres populaires. En 1991, ce fut le thriller façon **Scarface**. En 1993, c'est le western multi-manière. Un zeste de classique, du Sergio Leone, et beaucoup de Clint Eastwood. Mais, du grand Clint, Mario Van Peebles, pourtant de bonne volonté, ne retient que le vernis, la surface, à savoir un Jessie Lee monolithique, raide comme un piquet, aussi adroit et rapide à la détente que "l'homme sans nom" fumeur de cigarillos. Très sérieusement, sans fissurer sa figure de marbre de la moindre ironie, Mario Van Peebles, appliqué, suit donc la leçon du maître et en rajoute encore dans le narcissisme, la sanctification. Zélé, il lui rend un hommage plus qu'appuyé, lourdingue, lors de sa longue entrée à Freemanville, scène entièrement reprise à **L'Homme des Hautes Plaines**. Quant aux flashes-back remontant à son enfance et au lynchage des fondateurs de la ville par des blancs, ils s'inspirent très grossièrement, malgré le filtre du noir et blanc, de ceux de **Il Etait une Fois dans l'Ouest**. Mario Van Peebles récite ses classiques, mais oublie de raconter une histoire digne de ce nom. Dans **Posse** (qui signifie troupe, bande), il détaille les déboires d'une petite horde sauvage dirigée par Jessie Lee depuis Cuba, terrain de la guerre hispano-américaine, jusqu'au Far West. A leurs trousses : le Colonel Graham et ses pittoresques sbires qu'ils ont soulagés d'un chargement d'or. Arrivé à Freemanville, Jessie Lee mène un juste combat contre le shérif Bates, représentant de la loi du village d'en face, membre du Ku Klux Klan et assassin d'un prêtre noir.

Passées les dix premières minutes où Billy Zane compose un étonnant officier racé, cynique, tiré à quatre épingle et rapace, **Posse** pique du nez et se casse la figure. Les plans, jamais plus de quatre secondes, se téléscopent vainement, la caméra se cabre, se penche, tourne autour des protagonistes comme si elle était tenue par un Lelouch défoncé. Dans **New Jack City**, de par la modernité du cadre, ça s'intègre plutôt bien ; ici, dans un environnement historique, ça agace. Du fait de cette mise en scène à l'emporte-pièce, outrageusement mode, d'images sans unité plastique s'accumulant pour ne rien dire, **Posse** sombre. Il y avait pourtant de quoi faire un vrai film avec cette guerre entre les villes blanches et noires, mais le maniérisme de la réalisation, du moindre flash-back à l'indispensable scène d'amour filmée comme pour rendre hommage au Franco Zeffirelli d'**Un Amour Infini**, annihile les bonnes intentions de Mario Van Peebles. Preuve est qu'il ne suffit pas de vouloir rétablir la vérité historique, de tirer son stetson à des pionniers oubliés pour réaliser une bonne œuvre cinématographique.

■ **Cyrille GIRAUD** ■

Pan-Européenne présente Mario Van Peebles dans une production **Gramarcy Pictures/Polygram** ***LA REVANCHE DE JESSIE LEE (POSSE, THE LEGEND OF JESSIE LEE*** - USA - 1992) avec Stephen Baldwin - Charles Lane - Tiny Lister - Big Daddy Kane - Billy Zane - Richard Jordan - Melvin Van Peebles - Pam Grier - Salli Richardson - Woody Strode - Isaac Hayes - Blair Underwood - Paul Bartel - Reginald & Warrington Hudlin **photographie de** Peter Menzies **musique de** Michel Colombier **scénario de** Sy Richardson & Dario Scardapane **produit par** Preston Holmes & Jim Steele **réalisé par** Mario Van Peebles

14 juillet 1992 **1 h 52**

"les Roughriders ont pris d'assaut telle ou telle position". C'est seulement quelques paragraphes plus loin que vous lisez "... après que les soldats aient déblayé le terrain" ! De plus, parce qu'Hollywood produit des films destinés aux Blancs, nous sommes censés faire des films pour les Noirs alors qu'il serait si facile que nous tournions parallèlement des films pour tous. Il m'importait donc beaucoup que les spectateurs de **Posse** apprécient Little J, le personnage de Stephen Baldwin, le seul de la bande de Jessie Lee qui soit blanc, et qu'un autre des héros soit un Cherokee. En outre, j'ai tenu à éviter que les Noirs soient des figures comiques. En général, pour intéresser les Blancs, un comédien noir se sent obligé de faire le clown. **Posse** fonctionne non pas dans le cadre du cinéma black, mais dans un contexte où se mélangent les races. J'ai particulièrement travaillé cette rencontre des communautés au niveau de la lumière. J'ai adapté les éclairages de façon à ce que les peaux noires, blanches, rouges et jaunes se marient bien devant la caméra. C'est une sorte d'arc-en-ciel que j'ai peint dans **Posse**.

Dans la distribution de *Posse*, on remarque de grandes vedettes du cinéma black des années 70, comme Pam Grier, Isaac Hayes. Est-ce un hommage à ce cinéma populaire appelé "blaxploitation ?

Ce sont ces gens qui ont ouvert la porte. Je me suis dit qu'il était temps d'employer ces comédiens dans la mesure où Hollywood les ignore aujourd'hui. Lorsque j'ai bouclé le budget de **Posse**, j'ai contacté mon père, Melvin Van Peebles, pour lui annoncer la nouvelle, mais déplorer également que je n'avais pas suffisamment d'argent pour obtenir les acteurs que je désirais. Il m'a répondu que ce n'était pas un problème, qu'il allait appeler les "Posse" des seventies, ses potes. A moi de contacter ceux de ma génération. Et ces gens se sont mêlés, mais il n'y avait pas uniquement des Noirs. Tous ont travaillé ensemble pour pas grand chose ; ils savaient que c'était important de soutenir le projet. Les frères Hudlin, Paul Bartel, Charles Lane, le producteur Stephen J. Cannell, Woody Strode qui fut **Le Sergent Noir** de John Ford... Tous ont répondu présent parce qu'ils savaient que **Posse** était un film important qui contribuerait à faire évoluer les choses dans le bon sens.

On sent que vous rendez un hommage très insistant à Clint Eastwood, notamment à *L'Homme des Hautes Plaines* et *Josey Wales Hors-la-Loi*...

Je n'oublierai jamais que Clint Eastwood m'a présenté aux gens de *Warner* pour je puisse faire **New Jack City**. A propos de **Posse**, j'ai passé de longues heures à parler western avec Clint Eastwood. Ses propos m'ont été très précieux, surtout dans l'élaboration de mon personnage ; il m'a confié qu'il fallait toujours laisser au public le soin d'interpréter à sa manière le héros. D'où cet aspect énigmatique, mystérieux que j'ai repris. Du coup, Jessie Lee est une sorte de fantôme. Clint Eastwood m'a également conseillé, à propos du fait d'être à fois acteur et réalisateur, de ne pas jamais perdre une vision globale du film, des éléments qui se mettent en place sur le plateau. Je devais tout voir, tout deviner avant tout le monde...

Comment se fait-il que la Warner n'ait pas produit *Posse* ? Après le succès de *New Jack City* qui ne leur a pas coûté grand chose mais qui leur a rapporté gros, ses responsables auraient pu vous suivre...

Cela n'a pas été facile de monter ce western car, selon la logique hollywoodienne, les seuls films blacks qui marchent sont les films de gangs. Après **New Jack City**, je me retrouvais un peu coincé ; à part une quelconque séquelle, je n'avais aucune chance de trouver un financement. Je suis donc allé le chercher ailleurs. Par conséquent, j'ai dû faire le film pour un budget au deux tiers inférieur à ce que nécessite généralement un western. Un réalisateur à Hollywood est comparable à un pingouin. Il plonge et s'il parvient à nager jusqu'à l'autre rive sans se faire bouffer par les requins, on dit de lui qu'il est un visionnaire. On lui offre ainsi des projets. Si les requins m'avaient dévoré sur **Posse**, on m'aurait dit : "Tu aurais dû rester du côté de **New Jack City**". Mais voilà, **Posse** a du succès !

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■



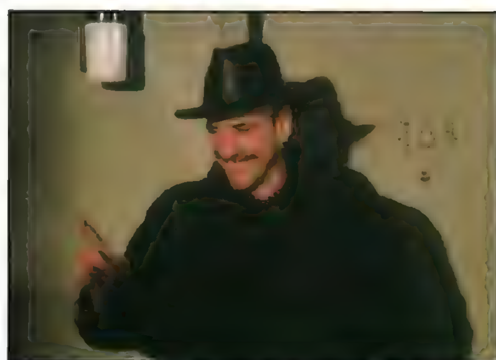
ninja kids

Des gamins passent leurs vacances chez leur grand-père, un maître ninja qui leur enseigne cet art. Tout se passe pour le mieux jusqu'au jour où l'immonde Snyder, trafiquant en tout genre et ancien élève du papy, vient rendre visite au vieux, le menaçant d'enlever les mioches si son gendre, un agent du FBI, ne lui fout pas la paix. Il décide donc de faire kidnapper les kids par les trois idiots du village. Mais les gamins, devenus des apprentis ninjas, balanceront des coups de pied bien placés pour faire tilter leurs adversaires...
A la vision de ce film, il serait aisé de faire rimer ninja avec bêta et kid avec stupide. Produit crétinoïde dans la veine d'un **Maman J'Ai Raté l'Avion** version kung-fu, **Ninja Kids** pèche à plusieurs niveaux. Primo, son humour lourdingue qui s'adresse directement à un public de trisomiques rentrant dans la tranche d'âge des 2-6 ans. Secundo, la réalisation, et surtout la photographie, indignes du plus nullard épisode de ***Derrick***. Quand au cadre, les personnages ont bien du mal à s'y incruster (**Ninja Kids** serait-il le premier film pan et scanné à sortir en salles) ? Tertio, assister à des affrontements entre des kids abrutis dont le QI est aussi faible que leur talent en arts-martiaux est élevé et des ninjas de pacotille aussi mauvais comédiens que les pires acteurs des productions Max Pecas nous ferait presque regretter les extravagantes péripéties de Michael Dudikoff. La chorégraphie laisse à désirer, le scénario se roule dans la facilité, le jeu des acteurs frôle la nullité et la doublure de Victor Wong, loin d'être son sosie, est visible à chaque galipette effectuée. Un bilan exclusivement négatif pour cette production ringarde et insupportable.

■ **Damien GRANGER** ■

UGC présente Victor Wong dans une production Martha Chang *NINJA KIDS (3 NINJAS - USA - 1992)* avec Michael Treanor - Max Elliot Slade - Chad Power - Rand Kingsley **photographie de** Richard Michalak, A.C.S. **musique de** Rick Marvin **scénario de** Edward Emanuel d'après une idée pas très originale de Kenny Kim **produit par** Martha Chang **réalisé par** Jon Turteltaub
2 mai 1993 **1 h 30**

deux doigts de meurtre



■ *F. Murray Abraham* ■

Du réalisateur de **La Secte de Marrakech**, de **T'Inquiète pas ça se Soigne** et de **Prends ton Passe-Montagne on Va à la Plage**, on ne pouvait attendre un chef-d'œuvre, ou même un bon film. A la mesure de l'attente, **Deux Doigts de Meurtre** est donc un thriller mou, lent, très platement réalisé et banalement dialogué. Un nanar donc. Comme il n'existe pas de mauvaises idées, mais uniquement de mauvais traitements, **Deux Doigts de Meurtres** part d'une série noire honorable. Adam Crosse, harcelé par sa mégère d'épouse, tue celle-ci. Il s'invente l'alibi idéal, un rendez-vous avec un certain Zargo, individu évidemment fictif, à la prétendue adresse duquel il rencontre Eva Bishop, superbe vendeuse de chapeaux. De bonne foi, Eva Bishop témoigne en sa faveur. N'empêche que l'Inspecteur Garcia a des doutes. Pour confondre Crosse, il dépêche auprès de lui un certain Zargo, un type particulièrement encombrant. Au cours de l'enquête, Crosse, plus gaffeur que véritablement méchant, provoque bien malgré lui la mort de sa maîtresse, puis du Zargo bidon...
Le vide absolu. On décèle bien une volonté de donner dans l'humour noir, grinçant, de verser dans la satire du genre, de pasticher les comportements et les rouages du suspense. Tout demeure au niveau des intentions car **Deux Doigts de Meurtre** n'est pas drôle du tout, ni au premier, ni au second degré. Seul Murray Abraham semble prendre un certain plaisir à jouer les empêcheurs de tourner en ronde, quitte à vêtir un peignoir de femme pour laisser deviner que Crosse fonctionne à voile et à vapeur. Encore à l'actif de ce film que les qualités condamnent à une sortie d'été : un désagréable parfum de misogynie. La coupe est donc pleine.

■ **Cyrille GIRAUD** ■

20th Century Fox présente une production Canada France UK/Téléfilm Canada/Canal Plus/CNC *DEUX DOIGTS DE MEURTRE (SWEET KILLING* - Canada/France - 1992) avec Anthony Higgins - F. Murray Abraham - Leslie Hope - Michael Ironside - Andréa Ferréol - Aron Tager **photographie de** Hugues de Haeck **musique de** Jean Musy **scénario de** Eddy Matalon et Dominique Roulet d'après un roman de Angus Hall **produit par** Suzanne Girard **réalisé par** Eddy Matalon
16 juin 1993 **1 h 28**

angle mort

Téléfilm pour le câble, **Angle Mort** décrit une fois encore l'agression d'un couple modèle américain par un psychopathe. Ces braves gens, Doug et Lynn, reviennent du Mexique où ils espèrent bien installer une fabrique de meubles destinée à alimenter leur magasin. Sur le chemin du retour, ils heurtent de plein fouet un policier. L'homme est raide mort. Les perspectives de prison dans ce beau pays étant peu rassurantes pour une femme enceinte, le couple décide de franchir la frontière sans souffler mot aux autorités. Après une petite frayeur de dernière minute, ils sont de retour, prêts à oublier l'incident. Au moment où Doug et Lynn se résignent à vivre avec cet abcès collé à la mémoire, un drôle de type survient, Shell. Détail après détail, il prouve aux époux qu'il était là le soir du drame, qu'il a tout vu. Le maître chanteur obtient donc un emploi de vendeur dans le magasin. Mais ses désirs ne s'arrêtent pas là : il s'installe dans la vie, dans la maison de ses hôtes, leur empoisonne l'existence au point que Lynn perd son enfant. A cran, Doug décide de virer l'intrus, lequel n'a pas l'intention de se laisser chasser...
C'est toujours la même rengaine : le confort, la quiétude et des perspectives d'avenir rassurantes contrariés par un taré qui n'a ni famille, ni futur, ni rien. Seulement un grain de folie bien encombrant. Conscient des limites d'un sujet souvent exploré, le néo-zélandais Geoff Murphy (très en baisse depuis qu'il a quitté son pays pour Hollywood) se laisser aller à ce petit suspense où Rebecca DeMornay, en rupture de **Main sur le Berceau**, joue bobonne. Rutger Hauer, quant à lui, se souvient avec nostalgie de **Hitcher**. Impeccable, il introduit même dans son personnage de dingue pathétique une certaine dérision lorsqu'il s'habille en cow-boy, une certaine épaisseur humaine lorsqu'il pleurchine sur ses carences sentimentales, sur son désir de posséder un foyer aimant. Il a bien du mérite.

■ **Cyrille GIRAUD** ■

Film Office/UGC présente Rutger Hauer - Rebecca De Mornay - Ron Silver dans une production **Chestnut Hill Productions/Geoff Murphy Films/HBO Pictures** ***ANGLE MORT (BLIND SIDE*** - USA - 1992) avec Mariska Hargitay - Jonathan Banks **photographie de** Paul Elliott **musique de** Brian May **scénario de** Stewart Lindh **produit par** John P. Marsh **réalisé par** Geoff Murphy
16 juillet 1993 **1 h 40**



■ *Rutger Hauer* ■

la disparue

Encore un film européen, **L'Homme qui Voulait Savoir** avec Bernard-Pierre Donnadieu, soigné par le Dr. Hollywood. Nominé aux Oscars, **L'Homme qui Voulait Savoir** a beaucoup intéressé les producteurs américains. Ceux-ci y décelaient sans doute la possibilité de transformer l'histoire en psycho-killer de luxe. Mais, vigilant, George Sluizer, ancien assistant de Sacha Guitry, veille au grain. Il vend les droits de son film à la *20th Century Fox* à condition que lui seul puisse mettre en scène le remake. Une bonne assurance sur l'intégrité d'une histoire bizarre, étrange et banale en même temps, à l'image de son funeste héros, Barney.
Professeur de biologie, Barney est curieux de tous les aspects de la vie. Il voudrait tout connaître, y compris ses propres limites, savoir s'il peut commettre le mal. Lorsque, gosse, il saute d'un balcon pour tester la hauteur à laquelle on ressent vraiment une douleur profonde, ça ne prête pas à conséquence. Quand il effraie sa fille avec une myriade de petites araignées, on rigole doucement. Mais lorsque Barney chloroforme Diane dans une station service au nez et à la barbe de son boy-friend, Jeff, il s'engage sur une voie sans retour. Ignorant totalement le sort réservé à sa fiancée, Jeff la recherche activement à travers toute la région. Emissions radio, télé, affiches, annonces dans les journaux... Sa quête dure des années, même au-delà de sa liaison avec Rita. Elle s'achève lorsque Barney prend contact avec lui, pour lui faire subir le même sort...
George Sluizer limite les effets dans la première partie du film, attachée au traumatisme de Jeff. On se doute de la folie de Barney, mais le cinéaste n'en fait pas étalage. Il insiste même sur son apparente normalité, sa vie paisible en compagnie de sa fille, dans une cabane au fond des bois. Il insiste de concert sur sa démarche de gros nounours, son air maladroit, son aspect un peu vieillot. C'est là le meilleur de **La Disparue**. Quand le scénario bifurque vers le suspense classique, les assauts répétés du psychopathe contre ses malheureuses victimes, le film perd de son intensité, de son doux magnétisme. En adaptant son propre script aux normes de l'Amérique et des souhaits hollywoodiens, George Sluizer n'aura fait qu'une concession. Une de trop...

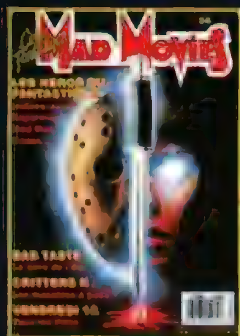
■ **Cyrille GIRAUD** ■

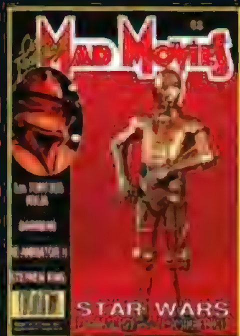


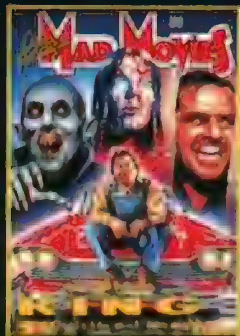
■ *Jeff Bridges* ■

20th Century Fox présente Jeff Bridges & Kiefer Sutherland dans une production **Larry Brezner/Paul Schiff** ***LA DISPARUE (THE VANISHING*** - USA - 1992) avec Nancy Travis - Sandra Bullock - Lisa Eichorn - Park Overall - Maggie Linderman **photographie de** Peter Suschitzky **musique de** Jerry Goldsmith **produit par** Larry Brezner & Paul Schiff **scénario de** Todd Graff d'après le roman de Tim Krabbé **réalisé par** George Sluizer
7 juillet 1993 **1 h 50**

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS









MAD MOVIES

26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele.
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages.
33 Gremlins. Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
38 Rick Baker, Retour vers le Futur, Fright Night.
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma.
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton.
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV. Avoriaz 1987.
46 King Kong (tous les films), Superman, entretien maquilleur.
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy III, Evil Dead II.
48 Evil Dead II, Les Maîtres de l'Univers, Creepshow II.
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B U.S., Fulci...
50 Robocop, The Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49.
51 Star Trek IV, Robocop, Avoriaz 1988.
52 Running Man, Hellraiser II, les films de J. Carpenter.
53 Near Dark, Maniac Cop, Festival du Rex, Dossier "zombies".
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les "Vendredi 13".
55 Roger Rabbit, les films de "Freddy", Bad Taste.
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, Cyborg.
57 The Blob, Fright Night II. Avoriaz 1989.
58 Entretien Cronenberg, Chucky, Dossier Carpenter.
59 Batman, Hellraiser II, Freddy (série TV), Cyborg.
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Abyss, les héros du Fantastique.
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les Super-héros (Hulk, Spiderman...).
62 Spécial effets spéciaux : Star Wars, Star Trek, Willow,etc...
63 Avoriaz 1990, Simetierre, Bride of Re-Animator.
64 Freddy, Basket Case II, Cabal, Dossier Frankenstein.
65 Total Recall, Les Tortues Ninja, Akira.
66 Gremlins II, Highlander II, Maniac Cop 2.
67 Robocop II, Dick Tracy (SPFX), Hardware.
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas.
69 Avoriaz 91, Cabal, Highlander II, L'Exorciste, La Suite.
70 Predator II, Massacre à la Tronçonneuse III.
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Darkside...
72 Les Feebles, Robocop 3, Freddy 6, Rocketeer.
73 Numéro spécial Terminator 2.
74 Evil Dead 3, Rocketeer, T2 : James Cameron, Freddy VI, Hook.
75 Avoriaz 92, La Famille Addams, Freddy 6,
76 Le Festin Nu, Hook, Star Trek VI.
77 Alien 3, Universal soldier, Batman le Retour.
78 Batman le Retour, Alien 3 (effets spéciaux), La Nuit déchirée
79 Dossier "Vampires", Dracula de Coppola, Innocent Blood, etc.
80 Numéro spécial "Stephen King", entretretien Roger Corman.
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 93.
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Dario Argento, Joe Dante.

IMPACT

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Michael Winner.
3 The Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 Effets Spéciaux, John Badham, John Carpenter.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Day of the Dead.
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2.
11 Kubrick, Les Incorruptibles (De Palma), Superman IV.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Avoriaz 1988, Lucio Fulci, Le "hard Gore", J. Chan.
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Harrison Ford, Wes Craven.
15 Double Détente, les "Emmanuelle", Beetlejuice.
16 Spécial Rambo III, Cyborg, Munchausen.
17 L'Ours, Freddy IV, Roger Rabbit, Rambo III, Traci Lords.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 Avoriaz 89, dossier Polar, Schwarzenegger.
20 Indiana Jones, Simetierre, entr. J. Carpenter, Punisher.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2.
23 Spécial les trois "Indiana Jones", Punisher.
24. Ciné-muscles: Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop II, Total Recall, Entretien : R. Corman.
26 Dossier "Super Nanas", Maniac Cop II, Eff. Spéciaux.
27 Gremlins II, Jean-Claude Van Damme, Jackie Chan.
28 Robocop II, Dick Tracy, Gremlins II.
29 Total Recall (SPFX), Rocky V, Van Damme.
30 Avoriaz 91, Rocky V, Cabal, Les Tortues Ninja, Hong Kong.
31 Coups pour Coups, Highlander II, le retour du Western.
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2. Muscles.
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme...
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois.
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan.
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3.
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Black is Beautiful (4ème partie).
38 L'Arme Fatale 3, entretien Stallone, Batman 2. Arts Martiaux.
39 Universal Soldier, L'Arme fatale 3, Jeux de Guerre.
40 Les trois "Alien", Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable.
41 Van Damme, programme 93, Dossier "flics", Jeux de Guerre.
42 Dracula, J.C. Van Damme, Steven Seagal, action...
43 Cavale sans Issue, S. Seagal, Body, Bad Lieutenant.





ZE CRAIGNOS MONSTERS
(par Jean-Pierre Putters)

216 pages sur les monstres les plus incroyables du cinéma. 800 photos, 1500 films. Tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée. Offre exceptionnelle pour l'année 93 : 200 F. ⟶

Je commande ZE CRAIGNOS MONSTERS en cochant la case (réglement joint) ☐

BON DE COMMANDE

MAD MOVIES

26	27	29	30	31	32	33	34	35	36	37	38
39	40	41	42	43	44	45	46	47	48	49	50
51	52	53	54	55	56	57	58	59	60	61	62
63	64	65	66	67	68	69	70	71	72	73	74
75	76	77	78	79	80	81	82				

IMPACT

1	2	3	4	5	6	7	8	9	11	12	13	14		
15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27		
28	29	30	31	32	33	34	35	36	37	38	39	40	41	42	43

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (*Mad* 1 à 25 + 28 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon: 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ____________ PRENOM ____________

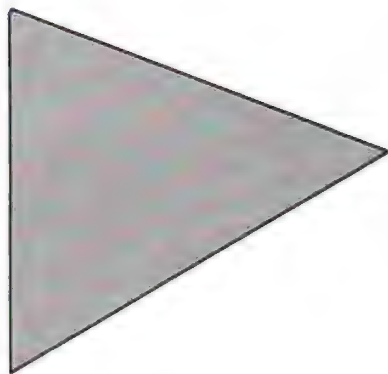
ADRESSE ____________________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, réglement joint.

RAYON INÉDITS



Des acteurs ? Michael Ironside, Amanda Donohoe - Christian Slater - Drew Barrymore - Meg Tilly - Richard Dreyfuss - Brian Dennehy - Don Wilson

Des réalisateurs ? Craig Baxley - Adam Simon - Edward Zwick - Darrell James Roodt - Ken Russel

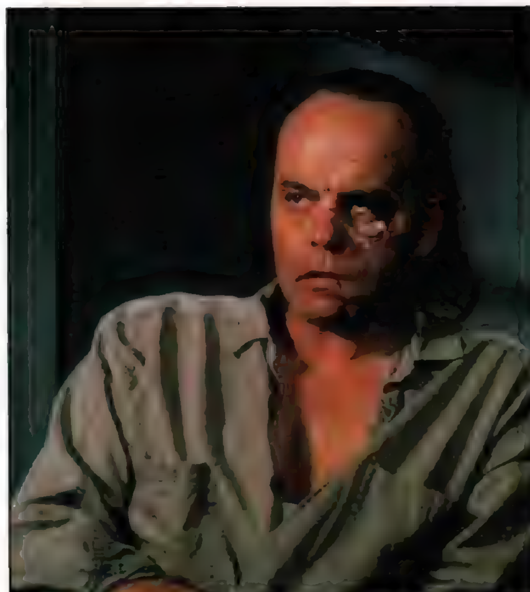
Leurs films ? Tous inédits au cinéma, en France

La vidéo dans *Impact*, ou quand le petit écran complète positivement le grand

chaindance

Michael Ironside tient tout particulièrement à ce film dont il est également producteur et co-scénariste. Il y interprète Blake, un malfrat pas très méchant, jeté en prison pour avoir incendié une voiture de police. Dans le cadre d'un programme de réhabilitation, lui et quelques autres détenus doivent chaperonner des handicapés physiques profonds. Très réticent au début, Blake finit par nourrir une réelle amitié pour Johnny, qu'il conduit même chez deux amies péripapéticiennes. Mais Blake doit, parallèlement, subir la vengeance de Casey, prisonnier particulièrement nauséeux dont il s'est fait un ennemi juré... **Chaindance** se différencie totalement des films habituellement consacrés à l'univers carcéral. Bien sûr, certains clichés sont incontournables (la bagarre dans le réfectoire, le prisonnier gay, le séjour au cachot, le gardien corrompu), mais l'ensemble plaide en faveur de la réinsertion. Buddy-movie par la force des choses, **Chaindance** ne bénéficie certes pas d'une réalisation très élaborée, mais la conviction de Michael Ironside et Brad Dourif (dans un rôle d'handicapé roublard criant de réalisme) emportent l'adhésion.

Zénith Productions présente *CHAINDANCE* (Canada - 1991) avec Michael Ironside - Rae Down Chong - Brad Dourif **réalisé par** Allan Goldstein



▲ *Michael Ironside* ▲

jusqu'à la mort

En matière de kickboxing, c'est le haut du panier. La présence d'un metteur en scène de talent derrière la caméra (le sud-africain Darrell James Roodt) transcende le genre, objet ici d'une tragédie opaque. Tout part du retrait de la compétition de Rick Quinn au grand dam de son rival, Denard. Lassé par le kickboxing, Quinn refuse de combattre, malgré une enveloppe intéressante, pour le riche Dominique LeBraque, lequel fait exécuter sa femme. Quinn sombre dans l'alcool, croupit en prison... Déchu, il ne peut plus se soustraire à l'offre de LeBraque, organisateur d'affrontements dont le vaincu est achevé d'une balle dans la tête par l'arbitre...
A la classique baston, Darrell Roodt préfère une description décadente, trouble et troublante des combats de kickboxing. On pense aux jeux du cirque antique d'autant plus que le psychothique LeBraque arbore un faciès de craie et une coupe de cheveux digne d'un Neron. Le Monsieur Loyal, quant à lui, maquillé comme un clown, provient de la scène, du cabaret. Il résulte de ces personnages, d'un héros fragile, un film bizarre, visuellement beau, réalisé avec un soin plastique unique dans le genre.

Delta Vidéo présente *JUSQU'A LA MORT* (*TO THE DEATH* - Afrique du Sud - 1991) avec John Barrett - Michel Qissi - Robert Whitehead - Michele Bestbier **réalisé par** Darrell James Roodt



▲ *John Barrett* ▲



▲ *Christian Slater (à droite)* ▲

kuffs

Récompensé du Prix Spécial du Jury au Festival du Film Policier de Cognac en 1992, Kuffs est un petit polar plutôt décontracté, où Christian Slater personnifie Georges Kuffs, un glandeur toujours fauché de 21 ans, prenant en charge la brigade de police privée jusque là gérée par son frère assassiné. Le petit branleur se prend aussitôt au jeu, refuse les offres de la Mafia locale, tient tête aux employés, au commissaire, à un partenaire imposé qu'il bourre de valium... Du genre tenace, Kuffs ne lâche pas celui qu'il sait être le responsable de la mort de son frère, un trafiquant de drogue et de peintures, cachant sa marchandise dans une laverie... Christian Slater commente l'action, s'adresse à la caméra, montre même ses blessures de guerre dans le gras du ventre. La légèreté est de rigueur ici. Personne ne se prend au sérieux : le tueur arbore des chemises extravagantes et le héros finit par recourir aux services d'un gros chien débonnaire. Christian Slater, fidèle à lui-même, cabotine. Les séquences d'action, visiblement influencées par le polar made in Hong Kong, s'intègrent fort bien à cette comédie policière sans prétention.

Polygram Vidéo présente *KUFFS* (USA - 1991) avec Christian Slater - Tony Goldwyn - Milla Jovovich - Bruce Boxleitner **réalisé par** Bruce A. Evans

section 44

A veille de la fin de la Deuxième Guerre Mondiale, dans la forêt des Ardennes, une petite escouade de soldats américains reçoit l'ordre d'aller en première ligne localiser les positions allemandes. Commandé par un officier seulement capable d'envoyer ses hommes au cimetière, ils établissent le contact avec l'ennemi, lequel, tout aussi déprimé qu'eux, propose une trêve...
Imparfait ce drôle de film de guerre en rupture avec les conventions du genre. C'est ainsi que les soldats de la Section 44 recrutés d'après leur Q.I., au dessus de 150, se font abattre comme des lapins, que le supérieur resplendit de nullité, de prétention. L'absurdité règne dans cette guerre. Les Américains en viennent à fêter Noël avec les Allemands, au pied d'un sapin, échangeant même des cadeaux aussi saugrenus qu'une grenade. Quand la violence reprend ses droits, elle est d'autant plus monstrueuse, imbécile. Ancien comédien (dans **Christine** notamment), Keith Gordon souligne la présence incongrue, déplacée de ses héros au sein du conflit. Trop sage, trop retenu dans une mise en scène trop appliquée, il ménage néanmoins quelques jolies scènes comme ce cadavre délicatement lavé par ses copains seulement vêtus de draps. Quasi biblique. Une curiosité.


▲ *Kevin Dillon* ▲

Gaumont/Columbia/Tri-Star Home Vidéo présente *SECTION 44 (A MIDNIGHT CLEAR* - USA - 1991) avec Peter Berg - Kevin Dillon - Ethan Hawke - Gary Sinise - Arye Gross **réalisé par** Keith Gordon

raven, l'homme serpent

Il s'agit là du pilote d'une nouvelle série destinée à concurrencer la nouvelle mouture de *Kung Fu*. Son héros : Jonathan Raven, as des arts martiaux formé par les Black Dragons japonais. Aujourd'hui barman dans un club tenu par un nippon généreux, il affronte ses anciens compagnons recyclés dans le terrorisme et le trafic de drogue. Afin de protéger la fille de son employeur, il fait appel à son pote Sky, ancien du Vietnam, alcoolique atteint d'un ulcère, mais toujours bon pied bon œil...
D'honnête facture, **Raven** ne secoue pas le genre sur ses fondations. Comme de bien entendu, les méchants sont des yakuzas cruels et des blacks hargneux tandis, que le bon, beau gosse doué d'un certain sens de l'humour, est le seul occidental à rivaliser avec les Black Dragons. Généreux, il accorde même son pardon à celui qui l'a trahi. Quelques plaisanteries balancées par un Lee Majors grossi qui ne vaut plus trois milliards, une jolie japonaise, un méchant en chef incarné par un spécialiste du genre (Cary Hiroyuki-Tagawa), des préceptes philosophiques caricaturaux... Très prévisible, **Raven**, plutôt alertement mené par le réalisateur de **Action Jackson**, se laisse voir. Mais pour l'originalité, faut chercher ailleurs.


▲ *Jeffrey Meek* ▲

Gaumont/Columbia/Tri-Star Home Vidéo présente *RAVEN, L'HOMME SERPENT (RAVEN* - USA - 1992) avec Jeffrey Meek - Lee Majors - Clyde Kusatzu - Cary Hiroyuki-Tagawa **réalisé par** Craig R. Baxley


▲ *Michael Ironside & John Pyper-Ferguson* ▲

objectif meurtre

Un agréable polar où Michael Ironside, remarquable de présence, joue Luther Kane, tueur à la solde de son frère, Jonathan, sénateur véreux et libidineux trop porté sur les femmes. Quelques clichés pris par un photographe menacent sa réélection. Il élimine le reporter trop curieux, mais ne parvient pas à retrouver les photos compromettantes. C'est donc le frère du défunt, Max Oliver, qui va hériter des ennuis. Luther fait tout pour le convaincre, et va jusqu'à lui mettre sur le dos le meurtre d'une prostituée...
Thème classique, traitement tout aussi classique du moins dans la première moitié, assez laborieuse, mais dès que les événements se précipitent, David Winning appuie sur le champignon. Son **Objectif Meurtre** donne dès lors dans l'**After Hours**. Le héros se retrouve les mains collées à sa propre ceinture serrée autour de la gorge d'une pute, il rencontre un gang hospitalier surarmé au look très Cure... La poursuite nocturne prend donc des allures irréelles, picaresques, macabres, dont les péripéties essaient d'échapper à la routine trop souvent en fonction dans le genre.

Fox Vidéo présente *OBJECTIF MEURTRE (KILLER IMAGE* - Canada - 1991) avec Michael Ironside - John Pyper-Ferguson - Krista Errickson - M. Emmett Walsh **réalisé par** David Winning

force de frappe 2

Cinquième épisode de la série **American Ninja**. Celui-ci, soucieux d'honorer les demandes du marché, intègre l'humour, pas léger-léger d'ailleurs, à l'action, et accorde une place importante à un orphelin de douze ans, Hiro, dernier descendant d'une lignée de ninjas et champion de *gameboy*. Celui-ci, du genre téméraire, épaule Joe Kastle, de la Floride au Vénézuela, sur les traces de Lisa, enlevée par les ninjas de Simon Glock afin de faire pression sur son père, le Dr. Strobel, inventeur d'un gaz mortel particulièrement efficace...
Force de Frappe 2 fait donc la part belle aux facéties du gosse débrouillard, lequel apprend les arts martiaux à vitesse grand V sous la férule de Joe Kastle. Les combats versent plutôt dans la rigolade et toute violence en est absente. Frustrant. Les amateurs du genre ne seront pas déçus par les performances athlétiques de David Bradley, l'initiation du gosse sur fond de soleil couchant (merci **Karaté Kid** et Pat Morita, seulement présent cinq minutes dans cette séquelle), les exploits surnaturels des guerriers de l'ombre, la régularité de combats pas trop mal réglés et par des vilains qui ont vraiment l'air de vilains. Un produit basique assez divertissant malgré des gags pesants.

Delta Vidéo présente *FORCE DE FRAPPE 2 (AMERICAN NINJA V* - USA - 1991) avec David Bradley - Lee Reyes - Anne Dupont - Pat Morita **réalisé par** Bobby Gene Leonard

vengeance au coeur

Attachant ce téléfilm où l'anglaise Amanda Donohoe (**Le Repaire du Ver Blanc**) se donne à fond, passant du regard d'acier à la Dirty Harry aux larmes de crocodile. Elle est, dans **Vengeance au Cœur**, une femme flic profondément marquée par l'assassinat de son frère. Une croisade personnelle fait d'elle une partenaire à éviter, une kamikaze vivement réprimandée pour ses initiatives suicidaires. Sommée de prendre des vacances et de subir des analyses psychologiques, Kate Whitloff démissionne pour faire équipe avec Billy Archer, un chasseur de primes. Elle entreprend de crocheter au Canada un truand libéré sous caution, indirectement responsable de la mort d'un vieux couple...
Vengeance au Cœur repose essentiellement sur les épaules de sa principale interprète, laquelle n'hésite jamais à afficher une "sale gueule". Yeux cernés, bleus, ecchymoses... Amanda Donohoe, superbe femme, sait jouer les repoussoirs, d'autant plus qu'elle n'affiche aucune complaisance vis-à-vis d'un personnage borné, dur, paradoxalement fragile, partisane d'une justice musclée et de méthodes à la limite de la légalité. Mais son désespoir, son humour constant lui valent bien des circonstances atténuantes.

Delta Vidéo présente *VENGEANCE AU COEUR (NOTHING PERSONAL* - USA - 1992) avec Amanda Donohoe - Bruce Dern - Yaphet Kotto - Veronica Cartwright **réalisé par** Bradford May

▼ *Amanda Donohoe* ▼





▲ Brian Dennehy ▲

guncrazy

Le remake d'un grand classique du film noir réalisé par Joseph H. Lewis en 1949. Les inconditionnels de ce **Guncrazy** feront grise mine car la réalisatrice chamboule l'histoire originale, fondée sur la fascination qu'excerce une femme fatale sur un petit malfrat, pour en extraire un scénario plus conventionnel. Les amants de ce **Guncrazy** version 1992 sont donc Anita Minteer, une adolescente abusée par son beau-père et rejetée par ses camarades de classe, et Howard Hickock, détenu de 24 ans avec qui elle entretient une longue correspondance. En conditionnelle grâce à l'intervention du pasteur local (Billy Drago qui officie avec des serpents !), Howard Hickock tombe dans les bras de Anita, laquelle l'initie aussi au maniement des armes. Mais une bavure malheureuse, lorsque deux adolescents les malmènent, pousse les tourtereaux dans l'engrenage de la violence. Anita a déjà à son actif le meurtre de son odieux beau-père, lequel pourrit dans un congélateur...
Tamra Davis a beau se référer à John Woo et à quelques glorieux ancêtres, son **Guncrazy** ne pousse pas la fièvre des armes très haut. Elle s'applique, donne à ses personnages le soin d'exprimer des pensées intimes, mais finalement les dédouane, les innocente de leurs crimes. Circonstances atténuantes dont n'avait que faire le couple Peggy Cummins/John Dall dans l'œuvre originale.



▲ *Drew Barrymore & Joe Dallessandro* ▲

Delta Vidéo présente *GUNCRAZY* (USA - 1991) avec Drew Barrymore - James LeGros - Billy Drago - Ione Skye - Michael Ironside - Joe Dallessandro **réalisé par** Tamra Davis

jeux d'influence

Drôle de type ce Jackie Presser. A quarante ans, ce gérant d'un bowling désert hérite de la direction du plus puissant syndicat des Etats-Unis, celui des routiers. Personnage haut en couleurs, coureur de jupons et très culotté, il doit composer avec la Mafia et le FBI dont il devient l'un des agents les plus précieux. Toujours sur le fil du rasoir, il subit des pressions de toute part, contribue à l'élection de Ronald Reagan. Contraint et forcé par les événements, Jackie, atteint d'un cancer, doit donner ses anciens amis du syndicat. La Mafia finit par demander son assassinat...
Edifiants les rapports étroits entre le syndicalisme et l'Honorable Société. De manière très précise, très claire, le réalisateur démonte les mécanismes de cette association invraisemblable. Moins célèbre que Jimmy Hoffa, Jackie Presser est le pivot de cette enquête nettement influencée par les investigations à la Sidney Lumet, **Le Prince de New York** en tête. Maquillé, Brian Dennehy impressionne par son abattage, sa roublardise, son désir de rédemption au sein d'un syndicat dont dire qu'il est pourri est un doux euphémisme.

Warner Home Vidéo présente *JEUX D'INFLUENCE (POWER PLAY : THE JACKIE PRESSER STORY* - USA - 1992) avec Brian Dennehy - Jeff Daniels - Eli Wallach - Maria Conchita Alonso - Tony Lo Bianco **réalisé par** Alastair Reid



▲ *Don "the Dragon" Wilson* ▲

forced to fight

Impitoyable l'univers carcéral américain, mais on le sait depuis longtemps déjà. Sous l'impulsion de Roger Corman et du retentissement de **Sans Rémission**, **Forced to Fight** décrit donc une prison se voulant modèle, mais en fait régie par un directeur uniquement préoccupé de politique, un responsable de la sécurité ne rêvant que de prendre sa place et des gardiens complaisants. Derrière les barreaux, détenus de races noire et blanche s'observent en chien de faïence. Les deux camps s'entendent néanmoins pour mener la vie dure à Jimmy Boland, mi-américan, mi-japonais, condamné à dix ans pour un meurtre (dont il serait innocent) dans une bagarre de saloon. Pour avoir tué ce salaud de Luther, un gay pourvoyeur du pénitencier en drogue, Boland se fait de sérieux adversaires...
Des gueules patibulaires, une mutinerie, des bastons, des réglements de compte à coups de lame dans le ventre... De ce côté-là, la portée sociale de **Forced to Fight** est plutôt restreinte d'autant que Don "The Wilson" Wilson ne se décrispe qu'à l'occasion de combats en provenance directe des films de kickboxing. La présence "sage" d'un disciple de Malcolm X (l'ex-Shaft Richard Roundtree) équilibre quelque peu la balance, même s'il s'agit d'un alibi à bon compte. Pour rapprocher les communautés, il faudrait un peu plus que de la botanique comme le suggère cette série B regardable.

CIC Vidéo présente *FORCED TO FIGHT (BLOOD FIST 3 : FORCED TO FIGHT* - USA - 1991) avec Don "The Dragon" Wilson - Richard Roundtree - Richard Paul - Stan Longindus **réalisé par** Oley Sassone



▲ *Lisa Pescia* ▲

fréquence nuit

Dans une petite ville perdue des Etats-Unis, la radio locale accueille Claire Archer, prétendue docteur, laquelle anime une émission de confessions intimes. Cette Madame Soleil du sexe ne lésine pas sur les conseils hards, et, dans le privé, passe à la pratique. Mangeuse d'hommes, Claire Archer jette son dévolu sur Dan Pearson, garagiste aux pulsions violentes à peine contenues. Il frappe dur pendant l'amour, ce que recherche justement la sexologue des ondes, manipulatrice comme pas deux...
Un thriller chaud en provenance de chez Roger Corman. A la réalisation : Adam Simon (**Sanglante Paranoïa**, **Carnosaur**) ce qui implique une mise en scène plus curieuse qu'à l'accoutumée. Des éclairages tendant vers le fantastique, des séquences oniriques abstraites, des scènes érotiques cherchant leur inspiration du côté du bizarre, du bondage (avec pour point d'orgue le supplice du directeur de la radio fouetté par son animatrice en tenue sado-maso)... **Fréquence Nuit** navigue plus haut que la moyenne des produits du genre, malgré un érotisme et des sévices bien innocents.

Gaumont/Columbia/Tri-Star Home Vidéo présente *FREQUENCE NUIT (BODY CHEMISTRY II : VOICE OF A STRANGER* - USA - 1991) avec Gregory Harrison - Lisa Pescia - Morton Downey Jr - Clint Howard **réalisé par** Adam Simon

justice de sang

Encore un rôle d'artiste martial pour Don "The Dragon" Wilson, karatéka émérite, mais au registre très limité en matière de coups de pied et de de poing. Dans cette production *PM Entertainment*, qui a bâti sa fortune sur ses talents athlétiques, il incarne John Decker, avocat pleurant encore le massacre de sa famille par des trafiquants de drogue. Amnésique, il suit une thérapie. De nouveau agressé par ces salopards de marchants de crack, ce simili Charles Bronson se transforme, la nuit, en justicier implacable. Les autorités n'approuvent pas officiellement ses méthodes robustes, mais les flics applaudissent...
Frappez dur si vous voulez préserver votre paisible existence, c'est le message délivré par **Justice de Sang**. Rien de bien neuf sous le soleil des vigilantes donc. La réalisation obéit également aux conventions du thriller urbain, privilégiant les scènes nocturnes et les éclairages bleus. Très rudimentaire tout ça, pour ne pas dire primitif. De plus, dans sa façon de concevoir le flashback, le réalisateur doit beaucoup à Clint Eastwood et à **Sudden Impact**.

Fox Vidéo et **FIP** présentent *JUSTICE DE SANG (OUT FOR BLOOD* - USA - 1992) avec Don "The Dragon" Wilson - Shari Shattuck - Michael DeLano - Todd Curtis **réalisé par** Richard W. Munchkin



▲ *Billy Blanks* ▲

talons of the eagle

Le film de kickboxing possède des règles bien précises. Il lui faut un ou deux héros aux poings d'aciers, des flics (ici les inspecteurs Tyler Wilson et Michaels Reeds de la Brigade des Stupéfiants), un vilain trafiquant de drogue (le chinois Monsieur Li), son homme de main ultra baraqué (incarné par le géant blond Matthias Hues), une armée de karatékas, un vieux professeur d'arts martiaux encore élastique et détenteur de secrets mortels, des combats clandestins, un dur apprentissage à la **Kickboxer**... Malaxés dans le même chaudron, ces ingrédients fournissent des polars où les combats se succèdent à raison d'un toutes les dix minutes. Pas de surprise donc dans **Talons of the Eagle**, prototype même du genre. Les deux flics, des ténors de la savate, passent de New York à Toronto où l'élégant Monsieur Li les engage, pour notamment remplir la fonction de gorilles dans sa boîte de nuit. Avec l'aide d'une karatigresse, ils démantèleront le gang...
Michael Kennedy connaît la chanson et privilégie les bastons, toutes réglées avec métier, efficacité, mais manquant singulièrement d'imagination. De plus, le réalisateur pompe quelques idées aux **Aventures de Jack Burton** ; la présence de James Hong (le mandarin millénaire de John Carpenter) dans le rôle de l'odieux truand est une preuve toute trouvée.

TF1 Vidéo *présente* ***TALONS OF THE EAGLE*** (USA - 1992) avec Billy Blanks - Jalal Merhi - James Hong - Priscilla Barnes - Matthias Hues - Eric Lee **réalisé par** Michael Kennedy



▲ *Stepfanie Kramer* ▲

twin sisters, fatale ressemblance

Carole et Lynn sont des jumelles. La première est une bourgeoise très comme il faut, femme d'un chef d'entreprise et œuvrant pour les pauvres. La deuxième une call-girl de luxe témoin d'un assassinat commandité par Boone, un banquier véreux, venant d'effectuer des transactions frauduleuses... Mais voilà que Lynn disparaît dans une explosion accidentelle. Avec la complicité d'un flic douteux mais attachant, Carole prend l'identité de sa sœur, se coiffe, s'habille comme elle, s'initie brièvement aux mœurs de la prostitution de haute volée. Mais, pistée par un tueur, elle est encore loin de se douter de la surprise qui l'attend à Los Angeles...
Modeste mais adroit. Partenaire de Hunter, Stepfanie Kramer s'avère tout à fait crédible dans un double rôle, même si les ficelles paraissent finalement assez élémentaires. On est évidemment sur une autre planète que celle de **Faux Semblants**. Aucune ambiguïté donc dans le déroulement du suspense. Dommage car la découverte par Carole du monde de la prostitution de luxe aurait pu donner lieu à une fascination trouble, à une attirance obscure.

Fox Vidéo & Eurogroup présentent ***TWIN SISTERS, FATALE RESSEMBLANCE*** (***TWIN SISTERS*** - Canada - 1991) avec Stepfanie Kramer - Frederick Forrest - James Brolin - Susan Almgren **réalisé par** Tom Berry

meurtre à double tour

La rencontre de **JF Partagerait Appartement** et de **L'Obsédé** de William Wyler. Pour cause d'insécurité, Marty Hiller, étudiante en médecine sans le sou, partage son appartement avec Alec Danz, un jeune homme apparemment très doux, bricoleur. Malgré les mises en garde de son ex-mari, un rupin arrogant, la jeune femme, tourneboulée par son renvoi, amorce une love-story avec son locataire, lequel arrange le suicide de son ancien conjoint. Machiavélique, Alec Danz séquestre Marty chez elle, désireux qu'il est d'en faire sa propriété exclusive...
Douglas Jackson connaît bien le film de Barbet Schroeder dont il reprend les principaux éléments, le crescendo dans le suspense, lequel fonctionne plutôt bien d'ailleurs, malgré le peu de surprises que réserve le récit. Dès les premières images, la folie de Adam Baldwin paraît évidente, le sort de sa victime bien défini et le dénouement prescrit d'emblée. Tout est donc dans la manière, dans la façon dont le psychopathe va séduire sa victime pour mieux la persécuter. Bien sûr, quand elle devra se débarrasser du tueur, Marty Hiller fera preuve d'imagination. Sur son gâteau, elle tartine même une subtance rouge prélevée dans un bouillon de culture. Une déviation originale qui vaut mieux que la chaudière et les grands couteaux de **JF Partagerait Appartement**.

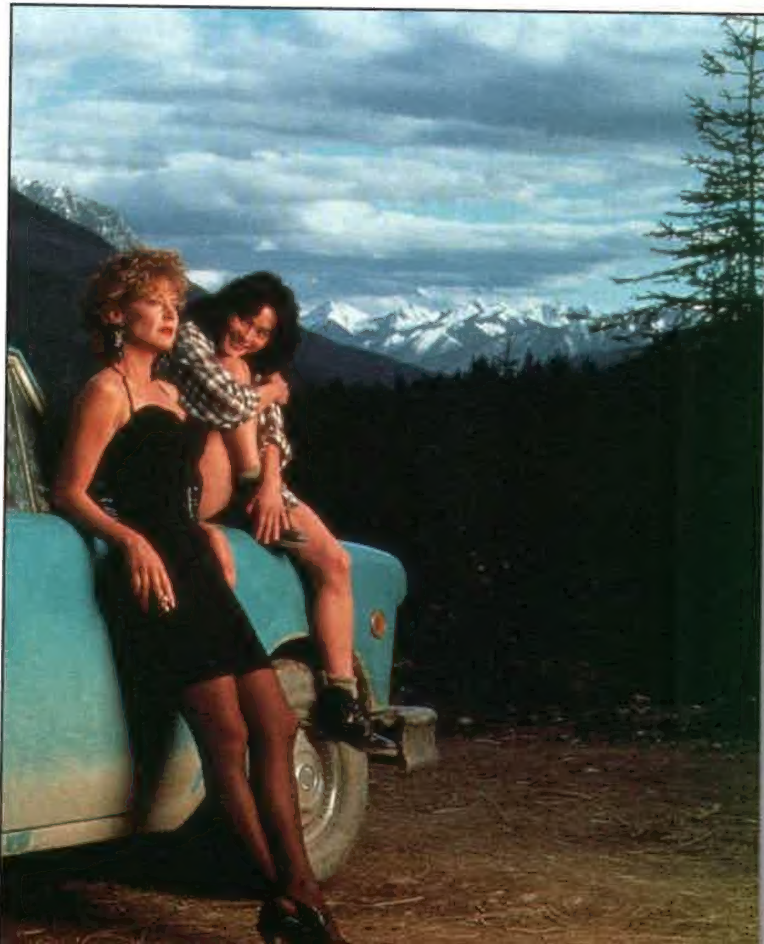
Fox Vidéo & Eurogroup présentent ***MEURTRE A DOUBLE TOUR*** (***DEADBOLT*** - Canada - 1991) avec Justine Bateman - Adam Baldwin - Chris Mulkey - Cindi Pass - Isabelle Truchon **réalisé par** Douglas Jackson

en quête de liberté

Thelma et Louise fait des émules. Edward Zwick (**Glory**), sur les traces de Ridley Scott, remplace Susan Sarandon et Geena Davis par Meg Tilly et Christine Lahti, respectivement interprètes de Marianne Johnson, cruellement déçue par un mari violent et amateur de flan, et de Darly Peters, serveuse de bar malchanceuse, héritière d'une maison imaginaire en Alaska. Les deux femmes traversent le pays, croisent des personnages insolites (une gentille grosse à la recherche du grand amour, un routier voulant à tromper son épouse après 23 ans de mariage...). Mélancolique, leur balade s'achève justement en Alaska. Elles s'engueulent, se réconcilient, partagent leurs peines, leurs désespoirs, leurs rêves...
Venant après **Thelma et Louise**, **En Quête de Liberté** a évidemment un métro de retard. Toutefois, la délicatesse du trait, la justesse des caractères, le pittoresque de certaines rencontres emportent rapidement l'adhésion. Edward Zwick a su ne pas plagier Ridley Scott. Son road-movie part même d'une superbe séquence-générique résumant à elle seule la suite des événements, les tonalités douces-amères de ce joli voyage.

CIC Vidéo présente ***EN QUETE DE LIBERTE*** (***LEAVING NORMAL*** - USA - 1992) avec Christine Lahti - Meg Tilly - Lenny Von Dohlen **réalisé par** Edward Zwick

▼ *Meg Tilly & Christine Lahti* ▼





▲ *Richard Dreyfuss* ▲

une affaire d'honneur

Le cinéma et la télévision françaises n'ayant accordé que peu de crédit à l'Affaire Dreyfus qui divisa la France en deux à la fin du siècle dernier, c'est à l'Anglais Ken Russell de s'y atteler pour le réseau câblé *HBO*. Plus sobre que de coutume, le réalisateur des **Diables et de Tommy** enquête donc sous les dessous de cette prétendue trahison. Pourquoi Dreyfus a-t-il été dégradé, emprisonné dans le terrible pénitencier de l'Ile du Diable ? Tout simplement parce qu'il était juif. Accusateur, via le Colonel Picquart, chef du contre-espionnage (Richard Dreyfuss), Ken Russell met en avant la raison d'Etat, les ambitions personnelles d'un état-major de militaires de salon, un anti-sémitisme qui n'avait alors rien à envier à celui de l'Allemagne nazie. Une vigoureuse Marseillaise dérivant à la rengaine raciste, des enfants chantant une comptine anti-juive à la porte de l'église sous le regard attendri des paroissiens... Ken Russell met le doigt là où ça fait mal. Mais ce sont surtout les Généraux qui en prennent plein leur grade car le cinéaste ne rate pas une occasion de les ridiculiser (ah, Oliver Reed posant en César pour un peintre...), de les prendre en flagrant délit de mensonge ou d'hypocrisie, de dépeindre des procès truqués... Démonstration édifiante, commentée avec un soupçon d'ironie, de cruauté, y compris pour les victimes. Dommage que sur la forme, Ken Russell, prisonnier des intérieurs feutrés, mette la pédale douce.

Fox Vidéo présente *UNE AFFAIRE D'HONNEUR (PRISONERS OF HONOR* - USA - 1991) avec Richard Dreyfuss - Oliver Reed - Peter Firth - Jeremy Kemp - Peter Vaughn - Lindsay Anderson **réalisé par** Ken Russell

fist of honor

C'est en quelque sorte la combinaison du **Bagarreur** et du **Parrain**. Mais **Fist of Honor** est d'un calibre moindre car il importe surtout au réalisateur de cette série B d'accumuler les bagarres où des malabars s'en mettent plein la gueule à grand renfort de bruitages bien sonores. Sullivan, alias Fist, est l'un d'eux, le plus robuste. Il assiste Diamond, un mafieux dont il va percevoir les intérêts auprès des débiteurs. Bien sûr, lorsque les emprunteurs mettent de la mauvaise volonté à rembourser, cet Irlandais dans un milieu d'Italiens use de ses poings d'acier. Malgré ses qualités, son patron ne l'aime guère car il est fiancé à Gina, la plantureuse chanteuse de son club. Ainsi, Sullivan se retrouve accusé du meurtre de Malucci, un autre parrain officiellement en paix avec Diamond.
Cela castagne dur et souvent pendant que les mafieux mangent des pasta, jouent aux cartes et écoutent du bel canto en tirant sur de gros cigares. Que de clichés dans cette série B pas trop mal fichue ! L'intérêt réside dans le portrait de Sullivan, véritable bulldozer, mettant à gauche l'argent du racket en toute bonne conscience pour se construire le foyer de ses rêves.

TF1 Vidéo & FIP présentent *FIST OF HONOR* (USA - 1992) avec Sam Jones - Harry Guardino - Joey House - Bubba Smith **réalisé par** Richard Pepin



▲ *Sela Ward* ▲

par le sang versé

Méli-mélo dans la Mafia. **Par le Sang Versé** met en scène deux frères qui s'ignorent. Le premier, Richard Guiness, travaille à Rome dans la lutte contre la Pieuvre. L'autre, Mark Bridges, sous couvert de haute finance, œuvre pour la Mafia. C'est un tueur qui quitte discrètement sa compagne pour revenir tout aussi discrètement au petit matin lui offrir des fleurs. Amoureux de la même, Dorothée Wayne, les deux hommes découvriront tardivement leur parenté. Mais, surprise qui n'en est une, la belle conseillère fiscale (aussi perfide que Kathleen Turner dans **L'Honneur des Prizzi**) révèlera un double jeu...
Robert Ellis Miller, réalisateur de ce téléfilm tourné en Italie, s'est imprégné des atmosphères et de la mythologie "grande bourgeoisie" de la trilogie du **Parrain.** Malheureusement, il n'en retient que la surface, les beaux salons, les vieux mafieux fatigués entretenant leur jardin ou se passionnant pour les magouilles de Wall Street. L'aspect soap-opera gêne, les images livides et l'aspect touristique étant totalement superflus. En bref, le bilan n'est pas vraiment positif. Reste Sela Ward, plus irrésistible encore que sa sœur Rachel.

Warner Home Vidéo présente *PAR LE SANG VERSE (KILLER RULES* - USA/Italie - 1991) avec Sela Ward - Jamey Sheridan - Sam Wanamaker- Peter Dobson **réalisé par** Robert Ellis Miller

combat pour l'honneur

Du sous **Karaté Kid.** L'adolescente Crystal désespère ses parents ; elle ne vit que pour les arts martiaux. Après un passage dans un "dojo" mené par une brute para-militaire, elle rencontre, lors d'un accident de vélo, deux gamins asiatiques, Min-Suk et David Lee, lesquels l'amènent à un pépé karaté, adepte de jardinage et de kung fu. Bourré de sagesse et de bons dictons philosophiques, l'ancêtre, après un premier refus, accepte d'enseigner les secrets de son art à l'adolescente. En compagnie des ses deux amis, Crystal fait son apprentissage avant d'affronter sur le tapis de bien vilains garçons, les karatékas du mauvais professeur...
Mille fois raconté le scénario de **Combat pour l'Honneur**, et souvent en bien mieux. Tous les clichés se bousculent au portillon, les situations les plus prévisibles s'amoncellent, y compris le long et fastidieux entraînement des karatékas, et les préceptes bouddhistes en vente dans les quincailleries des quartiers chinois. L'image étant d'une fadeur déprimante, la musique débitée au kilomètre, les combats sans relief particulier, **Combat pour l'Honneur** milite pour la routine la plus plate.

Antarès-Travelling présente *COMBAT POUR L'HONNEUR (FIGHT FOR HONOR/THE WAY* - USA - 1991) avec Stacy Lundgren - Stephen Wong - M.G. Lee - C.K. Kim **réalisé par** Sam Um



▲ *Matt Salinger* ▲

firehawk

Le philippin Cirio Santiago ne semble jamais devoir se lasser de tourner des "Vietnam Movies" pour Roger Corman. Rien ne distingue ce **Firehawk** retardataire des précédents : mêmes décors naturels, mêmes figurants décanillés dans une scène et se représentant pour la suivante, même absence totale de réalisme... Dans ce nouvel avatar d'une série interminable, un hélicoptère s'écrase en pleine jungle. A son bord, une poignée d'Américains, dont Stewart, le pilote, un surdoué du combat givré, et Davis, un infirmier black... Ils déambulent dans la jungle les vietcongs au train. Finalement, le petit groupe abandonné par les autorités militaires s'aperçoit que dans les alentours s'est écrasé un avion de l'US Air Force contenant quelques ogives nucléaires. Un peu fada, Stewart décide de les activer pour réduire en cendres une ville ennemie...
Des escarmouches, des mitraillages depuis des hélicoptères, des explosions, des baroudeurs musclés... Limités les effets pyrotechniques de ce **Firehawk.** Limités aussi son scénario et une réalisation fonctionnelle sans la moindre envergure, reposant uniquement sur la douzaine de vietcongs s'écroulant systématiquement à la moindre déflagration.

TF1 Vidéo présente *FIREHAWK* (USA - 1992) avec Martin Kove - T.C. Carson - Matt Salinger - Vic Trevino **réalisé par** Cirio H. Santiago

Gene Tierney

UNE COLLECTION DE 9 GRANDS CLASSIQUES EN VIDEOCASSETTE



















Star de Broadway à 19 ans, Gene Tierney est l'inoubliable "Fox girl" du grand cinéma américain des années 50. Sublimant toutes les images qu'une caméra puisse offrir par sa remarquable beauté, elle est l'emblême de grands classiques hollywoodiens tels "Laura" ou "Le ciel peut attendre". Emouvante par sa seule présence, envoûtante et distante à la fois, Gene Tierney plus mystérieuse que jamais dans une collection de 9 grands classiques en vidéocassette et en version originale sous-titrée.

L A V I D E O D U C I N E M A

